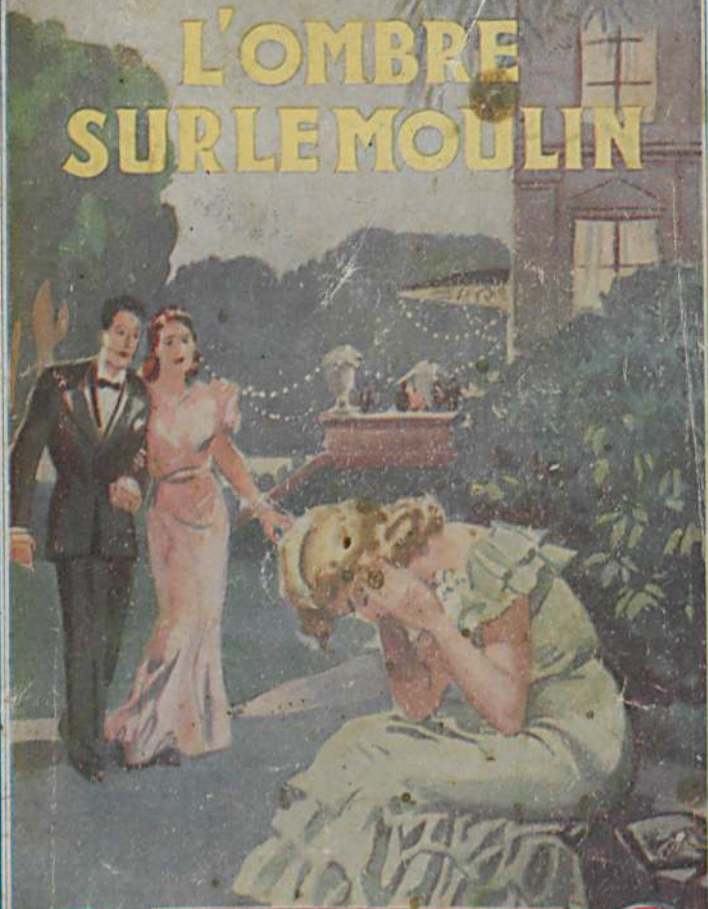
COLLECTION FAMA
94, Rue d'Alésia
PARIS XIVe

MARGUERITE GEESTELINK

L'OMBRE SUR LE MOULIN



2 frs 50

COLLECTION FAMA
94, Rue d'Alésia
PARIS XIVe

LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÊVÉE DE LA FEMME ET DE LA JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

Chaque jeudi un volume nouveau en vente partout :

2 francs 50

Abonnement : France et Colonies :

Un an : **110** frs. - Six mois : **60** frs. - Trois mois : **32** frs **50**.

PATRON JOURNAL

ALBUM DE LA MODE NATIONALE

Les numéros de MARS et SEPTEMBRE : **8** francs.

(Ces deux numéros, très importants, donnent toutes les nouveautés de début de saison)

Deux numéros d'Inter-saison : **5** francs.

(qui compléteront les numéros de saison)

TARIF DES ABONNEMENTS

pour ces **4** numéros seulement : **25** francs

(sans prime)

Abonnement spécial à Patron-Journal et aux Tricots Favoris.

Les 4 numéros spéciaux du Patron Journal et 6 numéros Tricots Favoris (dont 2 numéros de luxe)

Notre prix habituel : **35** frs.

(donnant droit à nos primes d'abonnement)

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes

94, Rue d'Alésia, PARIS (XIV^e^)

C 90922

Jacques

687

L'OMBRE SUR LE MOULIN

C 90922

M. GEESTELINK

687

L'OMBRE SUR LE MOULIN

ROMAN

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC^ne LA MODE NATIONALE
94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)

L'OMBRE SUR LE MOULIN

CHAPITRE PREMIER

TOUT LE PASSÉ

Lorsque Georges Darcelles se trouva dans la grande cour du moulin dont la porte cochère venait de s'ouvrir devant son auto, il eut, avant de descendre, un regard circulaire vers ces bâtiments dont le moindre recoin lui était familier. Là, s'étaient écoulées six années de son adolescence. Les plus belles années, ont coutume de dire ceux qui n'ont pas conscience de la somme de souffrances morales que peut contenir l'âme d'un enfant.

Le visage tout ridé sous sa coiffe tuyautée qu'elle s'obstinait à porter, la dernière du pays, Aurélie venait de paraître sur le seuil de la cuisine.

— Ah ! c'est vous, Monsieur Georges, on ne vous attendait plus. Mlle Rosine a dit comme ça : « Il ne viendra pas, il n'a pas oublié ». Le fait est que vous n'avez pas eu beaucoup de bonheur sous ce toit.

— Mon oncle m'avait recueilli alors que j'étais un orphelin sans fortune, destiné à être confié à quelque œuvre d'éducation. Je ne pouvais oublier le geste généreux qu'il avait accompli en m'emmenant avec lui.

— Ce n'était pas un mauvais homme, Monsieur Georges, croyez-le, et s'il n'y avait eu que lui... Bien sûr, il avait la main leste et vous n'étiez pas habitué à être rudoyé, mais il y avait quelqu'un qui le montait sans cesse contre vous et, pour lui, tout ce qu'affirmait sa fille était parole d'Evangile. Ah ! on peut dire qu'elle s'est acharnée...

— Ne parlons plus de cela, Aurélie. C'est le passé. Où se trouve ma cousine ?

— Près du corps du pauvre Monsieur, comme de juste. Voulez-vous que je vous conduise ?

— Inutile, ma bonne Aurélie. Je connais le chemin. Les obsèques ont lieu ?

— Dans une heure. C'était marqué sur le télégramme.

— En effet.

Avec l'assurance d'un homme qui se retrouve dans un cadre familier, Georges Darcelles se dirigea vers une grande porte vitrée, laquelle s'ouvrait au milieu de la façade. Le perron de trois marches fut vite franchi et le jeune homme se trouva dans un couloir qui partageait en deux l'habitation. D'un côté, il se le rappelait bien, était la grande salle, jadis la salle commune à la fois cuisine et salle à manger, mais les goûts de Rosine avaient apporté une transformation à cet ordre de choses. Un cellier attenant avait été transformé en cuisine où les domestiques avaient pris leurs repas, séparés des maîtres que l'on servait dans la salle à manger, meublée d'un grand bahut sculpté, d'une desserte de même style et de douze chaises solennellement alignées le long des murs ou bien rangées autour de la table.

De l'autre côté se trouvait l'appartement de sa cousine, également remis à neuf et élégamment meublé La chambre du meunier était au premier étage, vaste pièce, mais légèrement mansardée, car elle avait été prise sur les greniers. Il y avait aussi une petite chambre réservée à la vieille Aurélie ; quant aux deux autres servantes et aux garçons employés aux travaux du moulin, les cabinets qui leur étaient destinés se trouvaient au-dessus de la cuisine pour les filles, contigus à l'écurie pour les valets.

Ce fut d'un pas ferme que Georges, sans s'arrêter dans la salle à manger d'où provenait cependant un bruit de voix à l'accent campagnard, monta les marches de l'escalier. Machinalement, ses yeux s'arrêtaient sur l'un des degrés que recouvrait une carpette grise et rouge, un peu usée.

Un jour il s'était pris le pied à l'un des endroits élimés, ses pieds chaussés de lourds souliers à clous, et il était tombé lourdement, roulant jusqu'au bas des marches et se heurtant le front au dallage du vestibule. Rosine qui avait assisté à l'accident l'avait traité de maladroit, et le soir, elle s'était plainte à son père que le jeune garçon, en jouant ait fait un accroc au tapis de l'escalier. Il avait reçu deux giffles, d'autant plus douloureuses que sa joue contusionnée demeurait enflée et sensible, d'autant plus humiliantes qu'il ne les méritait pas. Mais à cette époque, son existence était faite de ces petites souffrances et de ces humiliations.

Tout en se remémorant ces menus faits, gravés dans sa mémoire, Georges était arrivé au palier du premier étage.

Il frappa un coup discret à la porte qui lui faisait face. Une voix féminine lui cria d'entrer.

Tout de suite, ses yeux habitués à la lumière de cette belle après-midi de printemps, se trouvèrent surpris par l'obscurité de la chambre où brûlaient, jaunes et droites, les petites flammes des cierges. Il ne distingua rien, si ce n'est la masse sombre et allongée de la bière qui occupait le centre de la pièce et, alentour, des ombres noires qui bougeaient un peu. Son nom jaillit et l'une d'elles, se détachant des autres, s'avança vers lui.

— Georges, quelle joie de te voir en pareille circonstance ! Vrai, je ne t'espérais presque plus. Mon pauvre papa... C'est affreux ! Enfin, tu es là !

Deux petites mains fièvreuses s'étaient accrochées à ses épaules. Il semblait que celle qui venait de parler n'avait plus la force de se soutenir. Le jeune homme ne put se dispenser de donner son appui au corps qui vacillait. Il s'avança lentement vers les tréteaux drapés de noir. Ses yeux, maintenant accoutumés à l'obscurité ambiante, discernaient mieux les objets.

Sur une petite table, au pied d'un crucifix d'ébène et d'argent, une soucoupe contenait un peu d'eau bénite dans laquelle une branche de buis trempait.

Georges prit le rameau et traça, au-dessus du corps à jamais immobile, un symbolique signe de croix. Il aurait, en cette minute, souhaité pouvoir se recueillir, prier pour l'âme déjà détachée du corps, mais sa cousine ne le lui permit pas.

Toujours appuyée à lui, elle ne tarissait pas en détails puérils sur la mort de Louis Lachenault, sur la courte maladie qui l'avait précédée.

— Et maintenant, fit-elle au milieu d'une explosion de sanglots, me voici seule au monde, sans personne qui s'intéresse seulement à moi.

Un concert de protestations monta du groupe sombre des parentes et des amies. Personne n'abandonnerait l'orpheline. Et puis, elle était moins à plaindre que beaucoup, la fortune dont elle héritait la mettant pour toujours à l'abri du besoin, à la tête d'un commerce prospère.

Cette allusion au moulin dont le père de Rosine avait, en effet, tiré sa fortune, au lieu de calmer la jeune fille eut pour effet de redoubler ses sanglots. Elle demeura un moment le front appuyé contre l'épaule de Georges, incapable de prononcer même une parole. Enfin, elle expliqua.

— Justement, c'est le moulin qui m'est à charge. Comment voulez-vous que je me mette à le diriger ? Mon pauvre papa ne me disait rien de ses affaires. Je suis incapable... on me volera, on me ruinera.

Il y eut un petit silence apitoyé, puis l'une des femmes prononça à mi-voix.

— Elle a raison, la pauvre petite. Il faudrait un homme !

Il sembla à Georges Darcelles qu'entre ses cils aux pointes recourbées desquels les larmes s'accrochaient, Rosine coulait de son côté un regard aigu, un de ces regards qu'il connaissait si bien et qui alors qu'elle n'était encore qu'une gamine, annonçaient que, dans son petit cerveau fertile en inventions et en ruses, quelque idée secrète s'élaborait.

La conversation fut brusquement interrompue par

l'arrivée des porteurs qui allaient déposer le cercueil devant la porte de la cour, cette grande porte charretière par laquelle affluaient vers le moulin les belles récoltes enfermées dans leurs grossiers sacs de toile.

Cette place, où l'on avait dressé un petit catafalque, c'était justement celle ou se tenait Maître Louis pour recevoir les voitures et compter leur chargement.

Maintenant le cortège se formait. Les hommes, qui étaient demeurés dans la salle à manger où les recevait le premier valet, Bertrand, bien gêné par ces protocolaires fonctions, avaient rejoint, dans la cour, les groupes qui y stationnaient n'ayant pas osé pénétrer dans la demeure endeuillée. Parmi ceux-là, un peu à l'écart, saluées par ceux qui arrivaient avec moins de familiarités que les villageois n'en mettaient en s'abordant les uns les autres, se tenaient trois jeunes filles, trois sœurs, car leurs vêtements étaient presque identiques et leurs visages, bien que dissemblables, avaient ce que l'on nomme un air de famille.

La plus âgée pouvait avoir vingt-quatre ans. Elle était brune avec un teint étonnamment blanc, un teint laiteux de blonde et de larges yeux d'un gris très clair qui scintillaient entre les cils comme l'eau d'un ruisseau où le soleil aurait mis ses prestiges.

La seconde paraissait un peu plus jeune. Autour de son petit front que dégageait d'un côté une forme de paille blanche nouée d'un ruban noir, une chevelure couleur de blé mûr enchevêtrait ses boucles légères. Moins grande que son aînée, elle avait une délicieuse souplesse qui s'affirmait dans le moindre mouvement. Ses traits étaient peut-être moins purs, mais d'une délicatesse infinie. On ne savait pourquoi mais ce visage évoquait irrésistiblement l'idée d'un de ces boutons de roses du Bengale aux pétales satinés, à la délicate et fraîche couleur. Les yeux en forme d'amande, qu'une frange de cils extraordinairement longs — des cils de star — agrandissait encore, rappelaient ceux de l'autre jeune fille, mais le gris d'eau courante s'était assourdi et prenait, selon l'éclairage et le temps qu'il faisait, des reflets bleus ou verts un peu glauques.

A côté de ses deux aînées, la troisième sœur n'était encore qu'une petite fille. Elle pouvait avoir quatorze

ans mais, en elle, la femme se devinait déjà. Elle promettait d'être aussi jolie que les deux autres auxquelles elle avait alternativement emprunté les traits de son visage et la couleur de ses admirables cheveux qui flottaient en courtes boucles autour de sa petite tête mobile. Bruns, comme ceux de l'aînée, mais au grand jour, ils paraissaient recouverts d'un glacis doré et brillant rappelant la chevelure d'or pur de la seconde. Ses yeux gris, striés de minuscules rayures noires, étaient moins clairs que ceux de la première, moins mystérieux que les iris changeants de la seconde.

Comme Georges Darcelles, au sortir du vestibule, allait se mêler au groupe des cousins éloignés et des domestiques qui devaient conduire le deuil, la fillette eut un mouvement spontané pour s'élancer vers lui.

— Oh ! Hélène, ton grand ami Géo, fit-elle, se tournant vers la blonde jeune fille.

L'aînée la retint alors qu'elle allait courir vers le jeune homme :

— Voyons, Josette, ce n'est pas le moment.

En effet, sur les degrés du seuil, des femmes en noir entourant l'orpheline voilée de crêpe, s'avançaient d'une lente démarche. Déjà les porteurs étaient à leur poste. Le cortège funèbre se formait, les hommes en tête. Quand Rosine passa devant les trois sœurs, celles-ci, d'un même mouvement lui tendirent la main. Celle que l'on avait nommée Hélène l'embrassa même affectueusement.

Sous son voile l'orpheline avait rougi. Elle répondit avec un élan peut-être un peu étudié aux témoignages d'amitié.

— Oh ! Mesdemoiselles, vous êtes venues ! Comment vous remercier ?

— Ne sommes-nous pas, ma chère Rosine, des amies d'enfance ?

Du moulin à la petite église dont le clocher gothique s'accotait à une nef romane au portail surmonté de vénérables ornements, le trajet était court. Il semblait que le village était plongé dans un complet silence depuis que le tic-tac du moulin avait cessé de se fai-

re entendre. Sa grande roue s'était arrêtée presque au moment où cessait de battre le cœur du meunier. Par la porte ouverte, l'assistance s'engouffrait, attirée aurait-on dit, par les chants liturgiques qu'accompagnaient les éclats d'un assez bon harmonium.

Georges, à qui les parents éloignés du défunt avaient réservé la première place, se trouvait tout au bout du banc de bois. Seul, le cercueil disparaissant sous le drap bordé d'argent et le frais amoncellement des gerbes de fleurs, le séparaient de Rosine, dont le visage demeurait caché entre ses mains qui pétrissaient un petit mouchoir à bordure noire. Parfois, la flamme d'un cierge vacillait, mettant des reflets mouvants sur le voile de l'orpheline.

Georges avait trop de vraie délicatesse, trop de noblesse d'âme pour ne point accorder au mort les regrets et le pardon que toute âme chrétienne ne refuse jamais à celui qui va subir le jugement de Dieu.

Pourtant, malgré lui, tandis que montaient vers la voûte archaïque, les paroles latines des dernières lamentations, il se trouvait ramené par une force plus puissante que sa volonté vers l'époque où, orphelin lui aussi, il avait suivi, avec une confiante reconnaissance, ce gros homme qu'il connaissait à peine, mais qui avait prononcé avec émotion le nom de sa mère, morte alors qu'il était encore au berceau.

Louis Lachenault était en effet le cousin germain de Mme Darcelles. Enfants, ils avaient, pour ainsi dire, grandi ensemble dans ce même village où, tout à l'heure, maître Louis allait reposer dans le tombeau où les siens l'avaient précédé. Nés du frère et de la sœur, ils portaient le même nom.

Plus tard, la vie devait les séparer. Aline Lachenault, jolie et intelligente, avait fait à la ville de très bonnes études. Elle attendait sa nomination d'institutrice quand elle fut remarquée et demandée en mariage par un jeune ingénieur neveu de l'un des plus gros propriétaires fonciers de la région. Aline avait suivi à Paris son mari. Deux ans après, un petit garçon leur naissait, mettant le comble à leur bonheur, fragile et bientôt remplacé par un éternel regret.

Une fièvre brutale emporta la jeune femme avant

qu'elle ait pu entendre son enfant la nommer « maman », avant qu'il ne lui ait été possible de guider ses premiers pas.

Robert Darcelles ne s'était jamais remarié : il avait consacré tous les loisirs que son métier lui accordait à l'éducation du petit garçon. Celui-ci grandit dans un milieu un peu triste où planait sans cesse le souvenir de la jeune morte dont le portrait se trouvait dans toutes les pièces de l'appartement. Aussi Georges s'était-il familiarisé avec cette maman lointaine qui, lui disait-on, le protégeait du haut du Ciel, au point de ne pas se rendre absolument compte du vide qu'elle avait laissé autour de son berceau.

Il est vrai que le veuf faisait tout au monde pour la remplacer auprès du petit garçon. Pour son fils, ses ambitions se réveillèrent. Il voulut traiter de grandes affaires, engagea des capitaux. Une sorte de malchance s'acharnait contre lui. Les affaires ne payèrent point ses efforts, les capitaux fondirent entre les mains d'associés sans scrupules. Darcelles se rendit compte, mais un peu trop tard, qu'il n'était pas armé pour se mesurer aux rudes jouteurs auxquels il avait à faire. Esprit distingué, mais un peu chimérique, il avait été une proie toute désignée pour ces forbans, véritables requins dans la bataille de l'or.

Ruiné, il lui restait son métier et sa volonté indomptable de se relever. Il accepta une situation au Cambodge, à Pnom-Penh. Il s'agissait de l'asséchement d'une partie du terrain sur lequel la cité Khmère étend ses nouveaux quartiers. Mal contenue par les quais, une formidable avalanche de vase et de boue coule des hautes cimes du Thibet durant plus de quatre mille kilomètres, avant d'aboutir à ces étangs malsains, à ces terres basses où, durant la saison des pluies, la crue est susceptible d'atteindre un niveau de douze mètres. Et, cependant, sur ces six hectares de marécages, une ville moderne est en train de s'édifier. Chambre de Commerce, clinique ophtalmologique, hôpital, Ecole Normale d'Instituteurs, et même un Collège qui porte le nom du roi Sisowath étaient déjà édifiés. La gare de Pnom-Penh, ses halles centrales allaient surgir de ce sol artificiel et, aussi, de ces vastes espaces où les indigènes,

horriblement à l'étroit dans leurs quartiers malsains pourraient se grouper selon leurs affinités, Chinois et Annamites vivant rigoureusement séparés par leurs haines ancestrales.

Dans ce pays où, à l'arrivée des Français, on n'aurait pu découvrir une agglomération pouvant revendiquer le nom de ville, parmi ces bourgades veillant auprès des ruines sacrées des pagodes, ces paillottes semblables à des champignons qui auraient poussé à l'ombre d'un palais, sur ce sol tant de fois foulé et ravagé par les armées conquérantes et qui demeura, jusqu'à la fin du siècle dernier, la propriété d'un monarque tout puissant régnant sur un peuple dont le tiers au moins était composé d'esclaves, réduits au rang infime de parias, l'Occident imprime rapidement sa marque, apportant avec lui ses principes de libération qui devaient, en si peu d'années, accomplir le miracle auquel l'ingénieur allait coopérer.

Confiant son fils aux soins d'une servante, laquelle avait élevé le petit Georges et lui était entièrement dévouée, Robert Darcelles s'embarqua seul pour Saïgon où devait venir le chercher une voiture de la compagnie qui l'avait engagé afin de le conduire à Pnom-Penh par la route. Georges avait encore présent dans la mémoire le souvenir désolé de cette séparation. Il venait d'avoir dix ans et, au chagrin qu'il éprouvait d'être éloigné de ce père si tendrement chéri — et cela durant un laps de temps que son imagination enfantine n'osait se hasarder à évaluer — s'ajoutait le regret de ne point accomplir à ses côtés ce merveilleux voyage. Des noms de légende chantaient dans son imagination: Angkor avec ses pagodes magnifiques dont l'Exposition de 1931 n'avait pas encore rendu tangible la splendeur, les forêts vierges et les fleuves aux flots aussi tumultueux que ceux de la mer, dont les berges sont si écartées qu'on distingue à peine celle qui vous fait face. Villages faits de paillottes montées sur pilotis, cortèges d'éléphants sacrés foulant un sol couvert de corolles étranges, hautes tours-reliquaires et pagodes recouvertes de plaques d'or et d'argent, voilà ce qu'il se représentait à travers les lectures fièvreuses qu'il venait de

faire depuis que son père avait commencé ses préparatifs de voyage.

En vain M. Darcelles expliquait-il au petit garçon en larmes que le souci de sa santé et de son instruction commandaient cette cruelle séparation. Là-bas, ils n'auraient tout de même pu vivre l'un près de l'autre. Georges aurait dû subir, à Saïgon, le régime de l'internat. Et puis, aurait-il, en cet âge si tendre, supporté le climat déprimant, la chaude humidité des étés, les pluies torrentielles de la saison intermédiaire ? Dans deux ans — Georges en aurait treize — l'ingénieur reviendrait passer un congé de six mois en France et l'on s'aviserait, dans le cas où il se déciderait à renouveler son contrat.

Hélas, malgré qu'il eût pris le soin, chaque soir, de prier pour le retour de l'absent et que, chaque matin, il rayât sur son calendrier la journée de la veille, la date si ardemment espérée ne devait jamais venir. Forcé de surveiller les travaux sous un ciel de plomb, parmi les émanations délétères des marécages qui s'étendent au bord du Mékong, et que l'industrie des blancs assèche et transforme petit à petit en un quartier européen, sain et largement aéré, l'ingénieur avait été pris d'une première crise de paludisme qui avait entraîné son admission à l'hôpital. A peine remis, il voulut reprendre son poste, craignant d'être envoyé en Europe et de s'y trouver sans économies et sans situation. Cette fois, ce fut plus grave. Une affection pulmonaire infectieuse, contre laquelle tous les soins furent vains, eut raison du malheureux.

Victime du devoir comme tant d'autres pionniers, héros modestes de la civilisation, Robert Darcelles tomba sur cette terre d'Asie qui lui avait été inhumaine et où sa triste dépouille devait reposer à l'ombre des Pagodes d'Argent et des palais coiffés de tiares.

Georges, à onze ans, n'avait plus ni mère, ni père. Ce dernier, après s'être sacrifié pour lui, laissait à son enfant la petite indemnité que la compagnie avait fixée dans son contrat et cette indemnité ne devait lui être versée qu'à sa majorité. Jusque-là, une faible rente annuelle assurait à peine le pain de l'enfant. Le conseil de famille, réuni par le notaire auquel Darcelles en par-

tant avait confié son testament, était composé de parents éloignés, tous gens de province dont l'existence étriquée et égoïste ne pouvait se hausser jusqu'à l'acceptation d'un devoir nouveau. Les riches cousins de Robert, ceux chez qui le jeune ingénieur avait connu sa fiancée, se trouvaient justement en voyage : une croisière qui devait se prolonger deux ou trois mois. L'avis général était de confier le garçonnet à l'une de ces œuvres semi charitables qui se chargent d'élever et d'instruire les orphelins peu fortunés.

Ce fut alors qu'intervint le gros homme sanglé dans une redingote noire qui sentait encore le poivre et la naphtaline.

— Je n'ai rien dit jusqu'à présent, fit-il avec un accent terrien des plus prononcés, parce qu'il me semblait que je n'ai guère voix au chapitre. Le petit, je ne le connais seulement pas. Je suis pourtant le cousin de sa pauvre maman. Aline et moi, on a été quasiment élevés ensemble, mais elle est partie pour Paris et moi je suis resté à la terre. Depuis qu'elle est morte, la pauvre créature, j'ai pas seulement reçu une carte de son mari, mais ça ne fait rien. Je ne suis pas rancuneux. J'offre de me charger du gamin. Une bouche de plus ou de moins, chez nous ça ne s'apercevra même pas. Faut vous dire que je suis veuf. J'ai une petite fille qui, si je venais à lui manquer, serait orpheline tout comme ce gosse-là puisque j'ai eu le malheur de perdre sa mère. Alors, si personne de ces messieurs et dames n'y voit d'empêchement, j'emmènerai le petit. Oh ! je ne l'enverrai pas au lycée, je n'en ferai pas un bachelier, un ingénieur comme son père. J'ai un moulin, ça rapporte bien, et des champs. Si ça lui dit, il pourra me succéder, plus tard. Si non, il aura quelques sous devant lui pour tenter autre chose car je ne veux pas de pension. Gardez tout, Monsieur le Notaire ; capitalisez les revenus. L'enfant trouvera cela à sa majorité.

On s'exclama, louant la générosité de Louis Lachenault et, le soir même, le petit garçon, convulsé de chagrin, suivait son nouveau protecteur.

La première vision qu'il eut en descendant de voiture — une auto qui était venue, conduite par un garçon de ferme, chercher les voyageurs à la gare la plus

proche — ce fut une vaste cour aux pavés inégaux autour de laquelle étaient rangés, assez irrégulièrement, des bâtiments aux murs gris, percés de petites fenêtres ; certains, sans façade du tout, n'étaient que des hangars où s'entassaient toutes sortes de choses inconnues de lui. Le soleil, à son déclin, rougeoyait sur le ciel où s'attardaient de petits nuages paresseux.

Une porte s'ouvrit et, sur le premier des trois degrés de pierre qui surélevaient un peu le corps de bâtiment paraissant le plus important de tous, Georges vit apparaître une petite fille. Elle lui sembla l'être le plus ravissant qu'il lui ait jamais été donné de contempler. Son visage d'un ovale un peu allongé, éblouissait par l'éclat des couleurs qui lui donnaient l'aspect d'un de ces brugnons où l'ambre se mélange au rose vif de certaines fleurs. La chair, que laissait apercevoir la petite robe d'été découvrant largement son cou, les bras et les mollets, était hâlée par le soleil ce qui donnait à la fillette un air de bonne santé. Ses cheveux parurent au petit garçon une vivante coulée de cuivre en fusion. Ils retombaient sur le front et jusque sur les joues, comme une véritable crinière que l'enfant avait pour habitude de rejeter en arrière, par un geste brusque mais non dépourvu de grâce. Grande pour son âge, elle dépassait sensiblement la taille de Georges dont elle n'était cependant l'aînée que d'un an ou deux.

La fillette s'était immobilisée et la stupéfaction se lisait sur ses traits. Tandis qu'elle toisait Georges de la tête aux pieds, il se disait que sa cousine, car il ne doutait pas d'être en présence de la fille de Louis Lachenault, était le frappant modèle de ces poupées si à la mode depuis 1914 dont les amusantes frimousses peintes, aux expressions rêveuses ou espiègles, avaient si avantageusement remplacé l'immuable sourire des insipides bébés jumeaux.

Malgré la tristesse, il sentait en lui un grand apaisement. Sans nul doute, l'amitié de cette jolie enfant, la camaraderie qu'il ferait tout pour établir entre eux, lui adouciraient la difficile transplantation à laquelle les paroles de son parent l'avaient préparé.

Il allait s'élancer vers sa cousine quand celle-ci,

pointant dans sa direction un index insolent, s'exclama, tournée du côté de son père :

— Papa, qu'est-ce que c'est que tu nous amènes-là ?

Un instant, sous l'apostrophe, le bonhomme hésita. Enfin, il dit s'efforçant de prendre un ton jovial qui sonnait faux :

— Mais, ma chérie, Aurélie n'a donc pas reçu mon télégramme. Je l'avertissais que je ramenais avec moi le fils de ma cousine germaine. Tu sais bien, la petite Aline qui jouait avec moi à chat perché et à saute-mouton. Ce petit bonhomme est son fils, ton cousin Georges. Allons, embrassez-vous, et puis tu lui feras visiter la maison.

— Il la visitera bien sans moi, si ça lui plaît. D'abord, je ne veux pas qu'il habite avec nous. Je veux être ta seule petite fille.

— Mais, tu es ma seule petite fille, bêtasse. Georges est notre cousin ou, plutôt, mon neveu à la mode de Bretagne. Il m'appellera Oncle Louis.

— Je n'en veux pas, je n'en veux pas ! Qu'il s'en aille ! trépignait la gamine, les poings crispés, le visage défait par la fureur. Notre maison n'est pas un asile pour les sans abris.

— Rosine, mon enfant, il est orphelin.

— Pour les orphelins, il y a l'assistance publique. Je veux être seule, seule, tu m'entends !

Elle entrecoupait ses phrases violentes de sanglots bruyants, tapait du pied et s'accrochait de ses petites mains nerveuses aux revers de la redingote de cérémonie. Le meunier avait pris un air profondément désolé, ne sachant comment se débarrasser de la petite furie dont le visage ruisselait de grosses larmes. Ce fut à cet instant où Georges, blessé jusqu'au cœur par le singulier accueil et les dures paroles de sa cousine, allait sans doute, sans plus réfléchir, s'enfuir comme un fou de cette inhospitalière demeure que parut Aurélie, attirée par les cris de la petite. Elle examina la scène et, haussant les épaules, elle courut vers le pauvre garçon.

— Ne vous émotionnez pas, mon pauvre enfant. Elle ne sait qu'inventer pour nous retourner tous. Demain elle n'y pensera plus et ne voudra plus se séparer de

vous. Ah ! tu peux dire que tu en as, un caractère, ma poulotte. C'est point ta faute. On t'a mal élevée. Moi, j'ai été faible comme une vieille bête que je suis et quant à ton papa, il t'a pourrie. Alors, résultat ! Laissez-la donc, Monsieur, ou bien, pour une fois, ayez le courage de lui faire honte, car c'est une honte d'avoir un si mauvais cœur.

Le petit discours de la servante parut faire un certain effet à la fillette ; ses sanglots brusquement cessèrent. Elle fixa sur Georges, prêt à pleurer à son tour, ses yeux d'un marron clair dont les cils drus étaient encore humides puis, véhémente, elle se tourna vers la servante :

— Moi, mauvais cœur, ça c'est pas vrai ! Est-ce que je ne donne pas aux pauvres les sous dont papa me fait cadeau pour ça. Et ma vieille poupée, dont je ne voulais plus, est-ce que je ne l'ai pas offerte à Tine, la petite du cantonnier, et mes robes trop courtes, et mes tabliers usés ? Je veux bien que papa lui donne de l'argent à ce petit, mais je ne veux pas qu'il le garde avec nous.

— Que tu veuilles ou non, Mamzelle « J'ordonne », ce sera le même prix. Venez, mon garçon, je vous ai préparé une chambre bien plaisante. J'espère que vous vous y trouverez bien. Tout le monde ici vous aimera, allez !

— Je vous remercie, Madame, répondit Georges tristement, mais je ne veux pas demeurer puisque cela déplaît à ma cousine. Laissez-moi partir, Monsieur, j'irai dans un orphelinat. Je ne devrai rien à personne.

Il s'était tourné vers Louis Lachenault et le fixait d'un regard direct, déjà un regard d'homme. Ses yeux gris, largement fendus, étaient secs et il levait le front avec le juste orgueil d'un être délicat que l'on vient de blesser cruellement. Le meunier se sentit profondément ému par la crânerie de cet enfant de onze ans. Se dégageant des mains volontaires de Rosine, il alla vers le petit garçon, lui entoura affectueusement les épaules de son bras :

— Te laisser partir, ma foi non, je me suis déjà attaché à toi, mon petit bonhomme. Tu as les yeux de ta pauvre maman. Ce n'est pas un caprice de petite

fille qui me fera changer d'idée. Quant à toi, Rosette, si tu n'es pas contente ici, je te mettrai au couvent. Ça ne sera pas mauvais pour tes études et ça t'assouplira peut-être le caractère. Allons, c'est fini, cette scène ridicule ? Donnez-vous la main et n'y pensez plus. Toi, pour me prouver que tu n'as pas mauvais cœur, comme te le reprochait Aurélie, demande pardon à ton cousin.

Sans doute le ton de fermeté qu'employait le meunier ne lui était-il pas habituel car Rosine ouvrit de grands yeux étonnés et un peu craintifs. Elle hésita un instant puis, sentant que, cette fois, elle ne serait pas la plus forte, elle prit brusquement son parti. Elle fit quelques pas vers l'orphelin que la vieille bonne semblait garder sous sa protection et lui tendit sa petite main.

— Tu peux rester puisque tu es notre cousin. Je ne serai plus jamais méchante avec toi si tu es gentil et que tu n'essayes pas de me prendre mon papa.

Un sourire illumina le petit visage qu'il avait vu grimaçant de fureur et, de nouveau, le garçonnet subit l'ascendant de ce joli minois. Il prit dans la sienne la menotte qui s'offrait à lui. Ne voulant pas trop abuser des bonnes dispositions de Rosine, Aurélie mit fin à cette scène de réconciliation en entraînant Georges.

La chambre que la brave paysanne avait ornée à son intention lui causa une seconde mais moins douloureuse surprise. C'était une petite pièce prise sur le grenier. Les murs étaient de simples cloisons en planches que l'on avait recouvertes d'un papier à fleurs, lequel par endroits se détachait. Le plafond n'existait pas et l'on voyait les lourdes solives qui soutenaient le toit de la ferme.

Comme mobilier un lit de fer aux draps bien blancs, recouverts d'un monumental édredon d'andrinople rouge, une vénérable armoire, dont les ferrures rouillées par les ans et le beau bois sculpté et patiné par les générations qui, successivement, s'en étaient servies, auraient fait le bonheur d'un antiquaire, un vieux fauteuil branlant, une chaise de paille et, près de la fenêtre qui ouvrait au ras du parquet de bois blanc, une table sur laquelle on avait placé une cuvette minuscule et un pot à eau ébréché.

Une petite glace à cadre de fer-blanc, une de ces glaces de bazar ou de fête foraine et une carpette élimée, complétaient cette installation que la bonne Aurélie jugeait somptueuse.

— Là, Antonin a déjà monté votre malle. Vous allez pouvoir vous installer, mon petiot. L'armoire est assez grande, pas vrai ?

— Je pense, Madame, mais j'ai encore des bagages que l'on doit m'envoyer en petite vitesse. Des souvenirs de papa, vous comprenez, des curiosités aussi qu'il m'a expédiées de là-bas. Mon pauvre papa, dont même par la pensée je ne peux m'imaginer la tombe.

De grosses larmes, des larmes trop longtemps contenues, jaillissaient enfin du petit cœur oppressé. Attendrie, Aurélie prit l'enfant entre ses bras et lui mit un baiser sur chaque joue.

Maintenant, elle l'aidait à défaire sa valise, elle s'escrimait sur les nœuds d'une corde entourant la grande malle. Pour rien au monde, elle n'aurait consenti à les trancher d'un coup de ciseaux. Son instinct paysan se serait rebellé contre cette perte inutile.

Devant le petit trousseau, les costumes d'avant son deuil bien plié dans les différents compartiments, elle s'exclama :

— En voilà-t-il des affaires ! Un vrai trousseau de prince ! Jamais, ici, vous n'aurez l'occasion de mettre ces beaux affûtiaux-là. Et ce linge ! Il ne pourra pas aller à la lessive. Seigneur Jésus, faudra vous en acheter de plus solide. Ne vous tourmentez pas, mon mignon, on verra ça avec maître Louis. Ah ! oui, on l'appelle Maître Louis, parce qu'il est le propritaire du moulin et de pas mal de terres. Oh ! on a du bien ici, et quand elle sera en âge de se marier, la Rosine, malgré son mauvais caractère, ne manquera pas de galants.

Sans qu'il se rende compte de la cause de sa tristesse, brusquement, Georges eut la gorge serrée. Etait-ce parce qu'on lui avait rappelé le mauvais caractère de sa cousine, ou parce qu'Aurélie avait fait allusion à un mariage encore bien lointain ?

A partir de ce jour, entre les hauts et les bas que les continuels caprices de Rosette apportaient à leur camaraderie naissante, Georges demeura partagé entre

deux sentiments : la crainte et l'aversion que lui inspirait le déplorable caractère de Rosine, l'attrait presque irrésistible qu'avait, pour sa nature artiste et rêveuse, le ravissant visage de la fillette.

Une affection très pure, très chaste, aurait pu se développer chez cet enfant auquel avait toujours manqué une présence féminine. La servante qui l'avait, en quelque sorte, élevé, n'avait pas su satisfaire en lui le désir informulé de douceur, d'élégance, le besoin d'admiration qui existe, latent, au cœur des petits hommes. Enfant très pieux, ses meilleures prières allaient à la Madone. Parfois, quand il voyait un tableau, une statue représentant la Mère de Jésus tenant son fils entre ses bras, ou bien penchée afin de guider les pas du divin bambin, il se perdait en des rêves impossibles où il s'imaginait lui-même abrité par l'un des pans du manteau bleu de Marie et recevant, sur son front incliné, l'impalpable caresse de sa divine main.

Si Rosine s'était le moins du monde montrée amicale et tendre, elle aurait obtenu de son cousin le plus chaleureux des attachements, le plus aveugle des dévouements. Parfois, il pensait à quelque parole imprudente prononcée par le meunier ou bien par Aurélie. Cette dernière avait coutume de dire que, dans l'avenir, Georges pourrait bien devenir le propriétaire du moulin et comme un des valets la questionnait à ce sujet, elle avait simplement répondu :

— Dame, ça fera plus tard un gentil mari pour notre demoiselle.

Et le valet avait approuvé.

A son tour, Louis Lachenault, qui éprouvait une vive sympathie pour l'enfant de sa chère Aline, avait fait, en présence de Georges, de semblables allusions et c'était véritablement son rêve, au brave homme, d'unir les deux enfants et, quand il aurait fini son temps sur la terre, de laisser ce qu'il aimait le plus au monde, sa fille et son moulin, à l'orphelin qu'il s'était mis en tête de protéger jusqu'au bout. Les quelques mois qui faisaient de sa Rosette l'aînée de Georges ne lui paraissaient point un obstacle et, pour lui, le jeune garçon ne pouvait avoir de plus hautes ambitions, faire de plus merveilleux projets d'avenir que de vivre

comme lui-même avait vécu, travaillant rudement et jouissant, dans son humble cadre, d'avoir des affaires prospérant et une fille grandissant dans la joie.

Peut-être cette résolution fut-elle cause de la façon dont Louis, croyant agir pour son bien futur, traita l'enfant dont il avait fini par se considérer comme le père.

Georges se rappelait la première fois où le meunier, dans un accès de colère, avait porté la main sur lui. C'était un jour où Rosine s'était montrée particulièrement bonne camarade. Ils avaient ensemble parcouru les divers locaux du moulin et de la ferme, montant à l'aide des échelles, jusqu'aux greniers pleins de fourrage, s'attardant aux écuries où les chevaux de labour étaient au repos. Est-ce que cela n'avait pas été la fillette qui, la première, avait suggéré combien il serait amusant de faire une promenade sur le dos d'un de ces paisibles percherons ? Sur son instigation et à l'aide de ses conseils, Georges avait attiré l'un d'eux hors de son box, lui avait passé le licol. Il avait fallu qu'il s'accroupisse afin que la gamine, trépignant d'impatience, puisse grimper sur son dos, et, s'agrippant à la longue crinière, se hisser sur la croupe du cheval. Quand elle eut accompli ce haut fait, elle n'eut de cesse que son cousin, guidant la monture par la bride, ne lui fasse faire au moins le tour de la vaste cour. Une fois, deux fois, au pas et bien sagement, la promenade s'accomplit. Rosine, confortablement assise, poussait des cris de joie.

— Fais-le courir maintenant, implora-t-elle.

De la voix, le petit garçon excita le cheval. Il lui plaqua une tape sur la cuisse. Brusquement, tout changea.

Excitée peut-être par cet exercice, si inhabituel, et par les tiraillements des petites mains enchevêtrées dans ses longs crins, la bête partit au galop, un galop qui fit glisser la fillette. Bientôt, Rosette perdit tout à fait l'équilibre, son corps, ballotant le long des flancs rebondis, ne se soutenant plus qu'à la force de ses frêles poignets.

Elle se mit à hurler de peur. Déjà, Georges s'était élancé à la poursuite du cheval. Malgré sa taille et la

faiblesse de ses onze ans devant le puissant animal, il lui sauta aux naseaux, s'empara du licol. Surpris, le cheval s'arrêta net et Rosine, à moitié évanouie, fut reçue dans les bras de son père qui, attiré par les cris, venait de se précipiter.

De ce qui s'était passé, il ne savait rien : la courageuse conduite de son neveu, lequel avait risqué d'être renversé et foulé par les lourds sabots, n'avait même pas été réalisée par lui. Comme Georges, aussi ému que le père, le suivait, les mains ensanglantées par la corde à laquelle il s'était suspendu, Lachenault, rouge de colère, se retourna vers l'enfant.

— Petit bandit, s'écria-t-il, encore suffocant d'émotion ; puis, confiant son précieux fardeau à Aurélie qui venait d'accourir, à la volée, il le souffleta de toutes ses forces.

Sous le coup, l'enfant faillit perdre l'équilibre. Jamais, durant son heureuse enfance, il n'avait été châtié de la sorte. Lorsqu'il commettait quelque sottise, son père le grondait doucement, s'efforçant de lui faire comprendre par le raisonnement qu'il avait mal agi et d'obtenir la promesse de ne plus recommencer. Cette éducation avait développé en lui le sens des responsabilités et celui de l'honneur. Rien ne l'émouvait davantage que le ton sérieux et triste de ces reproches et il aurait eu honte de lui-même, si, sciemment, il les avait mérités une seconde fois.

Le geste brutal et grossier de son tuteur fut, pour cet être délicat et fier, la pire des humiliations. En sa présence, il refoula les larmes que la douleur avait fait monter sous ses paupières. Il ne baissa même pas les yeux, et leur regard, sans arrogance mais empli de surprise et de reproches, aurait sans doute touché le meunier s'il avait daigné y faire attention. Mais Maître Louis était tout à sa fille qui exagérait, afin d'être plainte et non grondée, la crise de pleurs qui la secouait.

— Ce n'est pas ma faute, papa, ce n'est pas ma faute, répétait Rosine, entre deux sanglots, c'est Georges qui a eu l'idée.

Ce mensonge acheva de révolter le pauvre petit. Sans même tenter de rétablir la vérité, il se sauva

dans sa chambre, et là, la tête enfouie dans son oreiller, il donna libre cours à sa douleur.

Le soir, ce fut en vain qu'Aurélie, plus compréhensive, vint le chercher pour le dîner. Il lui semblait que, désormais, il lui serait absolument impossible de se retrouver face à face avec l'homme qui l'avait battu, devant la perfide fillette dont la bouche avait si laidement menti.

Quand la servante redescendit seule, Louis Lachenault s'emporta de nouveau, menaçant d'aller chercher ce vilain garçon par les oreilles, et, tendis que Rosine fixait son père d'un regard luisant, toute égayée, aurait-on dit, par la perspective d'une nouvelle scène de violences dont son petit camarade aurait été la victime ; ce fut la vieille bonne qui prit le parti de l'orphelin.

De la fenêtre de sa cuisine, elle avait suivi les ébats des deux enfants et, même, à un instant où elle avait dû sortir afin de puiser de l'eau dans la cour, la petite voix aigre et autoritaire de Rosine était parvenue à ses oreilles. La fillette donnait au garçon des ordres que celui-ci n'avait qu'à exécuter, sous peine de s'attirer rancune et bouderies. Peut-être un peu penaud de sa vivacité, le meunier que sa fille câlinait tout en lui répétant qu'Aurélie était une vieille folle, ne sachant plus ce qu'elle disait, prit le parti de feindre l'oubli et la mansuétude.

— Monte-lui à souper dans sa chambre, Lélie, quand il aura fini de bouder, il redescendra bien.

La bouderie fut plus longue que Maître Louis ne le présumait. Il fallut les efforts combinés d'Aurélie et de Rosine pour décider Georges et encore, à partir de ce moment, éprouva-t-il une sorte d'éloignement physique vis-à-vis du gros homme. Son cœur battait violemment, son sang affluait à ses joues quand son tuteur l'interpellait et si, par hasard, Lachenault s'approchait de lui à l'improviste, il avait un brusque recul, comme s'il avait pressenti une menace.

Ses rapports avec Rosine s'étaient également modifiés. A l'attirance qu'exerçaient sur lui le charme de la petite fille, ses coquetteries presque féminines, se mêlait une sorte de défiance, et, aussi, de la crainte,

Cette bouche d'où le mensonge sortait si facilement évoquait en lui le souvenir d'un conte de fées où des scorpions et des vipères tombent des lèvres de la méchante princesse.

Par contre, l'orphelin avait trouvé un ami et un guide dans la personne de l'abbé Vincent qui desservait la petite paroisse. Non seulement le prêtre avait tout de suite distingué Georges parmi les petits villageois qui suivaient le catéchisme de persévérance afin de renouveler leur première communion, mais la première confession lui avait ouvert tout entière cette âme si droite, pleine d'élans mystiques et de délicats scrupules. Il avait compris bien des souffrances que l'enfant taisait afin de ne pas accuser ceux envers lesquels il se sentait lié par la reconnaissance et aussi l'effet déprimant qu'avait, pour ce petit garçon élevé dans un bien-être presque luxueux, habitué aux manières courtoises et plié à des usages raffinés, le milieu rustique auquel il lui fallait s'accoutumer.

Même la bonne Aurélie, pourtant animée des meilleures intentions du monde, froissait souvent cette délicatesse innée, cette sensibilité à fleur de peau qu'elle ne pouvait deviner chez cet enfant dont elle avait connu et tutoyé la mère.

A l'enseignement religieux, l'abbé Vincent ajouta bientôt, de son propre chef, quelques répétitions de latin, étude que l'enfant avait commencée l'année précédante. Le problème de son instruction avait été tranché par Maître Lachenault avec la simplicité que le gros homme mettait à résoudre tous les problèmes. Georges suivrait, comme les gamins de son âge, les classes de l'école communale. Le meunier ne se rendait pas compte qu'il entravait à jamais l'avenir de son pupille auquel toute carrière libérale serait implacablement fermée.

— Bah ! s'exclama le meunier quand son curé l'exhorta à envoyer le petit orphelin au collège, à le laisser au moins pousser ses études jusqu'au baccalauréat, des parchemins, à quoi cela lui servirait ? Nous sommes meuniers de père en fils. Puisque le bon Dieu ne m'a pas accordé un garçon, je ferai de Georges mon héritier, c'est-à-dire que je le marierai à ma fille.

Hein ! c'est un sort que beaucoup envieraient, pas vrai, Monsieur le Curé ?

Le prêtre ne répondit pas. Sa charité chrétienne l'empêchait de juger sévèrement l'enfant gâtée dont les incartades avaient souvent troublé la paix de ses enseignements et qu'il avait classée, parmi les petites âmes blanches dont il avait été le bon Pasteur, comme l'une de celles dnt le recueillement avait été troublé par des sentiments de coquetterie et d'orgueil, lesquels, dans ce jour solennel de la première communion, auraient dû faire place à l'humilité et à la foi.

Indulgent, le curé ne s'arrêtait pas à ces objections et, si Rosine ne lui donnait guère de satisfaction, il se disait avec indulgence :

— Elle est si jeune, elle se corrigera. Aussi ne se jugeait-il pas autorisé pour combattre ouvertement l'optimisme du père Lachenault.

Ces conseils si prévoyants, un autre, s'il l'eût osé, les aurait également donnés au tuteur de Georges. C'était Olivier Tiessot, l'instituteur, qui était en même temps secrétaire de la mairie. Par malheur, une vieille querelle existait entre le meunier et le jeune homme. Au cours d'une séance du Conseil municipal, dont Louis Lachenault faisait partie, Olivier Tiessot avait relevé une bévue commise par le meunier. Il y avait eu un échange de propos aigres et depuis l'instituteur et le conseiller municipal se faisaient grise mine.

Lui parler de l'avenir de Georges, insinuer que celui-ci en savait dix fois plus que le plus avancé des petits villageois aurait été à l'encontre de son but. Comme l'abbé Vincent, l'instituteur primaire se passionna pour cette tâche émouvante, mettre un peu d'intérêt dans la vie morne et privée de tendresse d'un petit orphelin. Souvent Olivier ajoutait, à sa leçon, des commentaires, des éclaircissements que seul Georges pouvait suivre avec profit. Il élargissait, autant que faire se pouvait, le cadre étroit et un peu sec des études primaires, puis, sous le prétexte de lui faire faire ses devoirs qu'à la ferme, Georges, soumis aux caprices de sa cousine, n'avait pas toujours le temps d'achever, il garda le petit garçon après la classe et cette soi-disant

étude devint une véritable leçon particulière où l'instituteur mettait toutes ses connaissances à la disposition de ce jeune cerveau avide de comprendre et de savoir. Il lui prêtait aussi des livres que le pauvre petit dévorait, couché dans son lit, car le froid se faisait durement sentir dans la petite mansarde sans feu.

Bien entendu, quand le jeune garçon se présenta au certificat d'études, il fut reçu avec une mention élogieuse. Le plaisir qu'il en éprouva fut troublé par la pensée qu'il ne retournerait plus en classe, que c'en était fini des études, des conversations si attachantes qu'il avait avec M. Olivier. Il avait fallu l'autorité de l'abbé Vincent pour obtenir du meunier que Georges continuât à venir travailler sous sa direction.

Les vacances, surtout, lui parurent longues. C'était l'époque où les travaux des champs accaparent tous les bras. Dès l'aurore, les charrettes sortaient des remises, les lourds chevaux s'ébrouaient entre les brancards. Puis, c'était la lente procession vers les champs lointains. Les prairies, d'abord, dont on avait fauché l'herbe drue, puis l'avoine et le blé, ondulant dans la plaine qu'une ceinture de bois entourait. De tout son cœur, Georges avait offert ses faibles forces. Trempé de sueur, les bras douloureux, les épaules ankylosées, il nouait les gerbes, aidait à les mettre en petits monticules. Plus tard, ces tas deviendraient une meule conique aussi haute qu'une maison. Plus dure encore fut la période du battage.

Pressés par un été orageux, les paysans rentraient en hâte la récolte. Les charrettes, parties à vide, revenaient lourdes de gerbes dorées, et, jusqu'à la nuit noire, les chargements succédaient aux chargements, les greniers s'emplissaient. Bientôt, les fermes, l'une après l'autre, recevraient la machine qui, de l'aube jusqu'au soir, cracherait sa noire fumée, tandis que l'équipe des batteurs, bruyante, évoluerait parmi la lourde atmosphère chargée de poussières dorées et de débris volants de paille.

Parmi la fièvre, le travail hâtif, l'excitation de la chaleur et celui du vin dont on versait aux travailleurs de nombreuses rasades, qu'était un petit garçon trop sensible et parfois maladroit ? D'abord, les gars

de la batterie s'étaient contentés de rire et de se moquer de lui, d'autant plus que Rosine, très affairée, prenant des airs de petite femme et aussi de maîtresse de maison, n'avait point manqué de joindre ses rires à ceux des ouvriers. Bientôt, les bourrades avaient suivi, et comme Georges avait voulu se rebeller, rendre coup pour coup à un grand diable de Piémontais, dont les dix-huit ans s'acharnaient contre un adversaire incapable, lui semblait-il, de se défendre, le meunier avait séparé les deux combattants avec de grandes taloches dont la plupart tombèrent comme grêle sur la tête et le dos de Georges révolté.

Cette fois, l'enfant tint tête, levant vers son parent un regard étincelant.

— Mon oncle, vous n'êtes pas juste. C'est lui qui a commencé. Avait-il le droit de me battre ?

Une voix narquoise, un éclat de rire aigu. Comme piqué par une morsure de vipère, le pauvre petit se retourna.

Rosine adressait au Piémontais un sourire avenant, puis, toisant dédaigneusement son cousin :

— Ça t'apprendra, maladroit !

La cause était jugée. Le meunier s'éloignait déjà, avec le calme d'une conscience tranquille.

Cet hiver-là, qui était le second que Georges passait au moulin, un grand changement s'accomplit dans son existence.

La tête montée par les lectures qu'elle faisait, Rosine, qui avait alors treize ans, avait découvert qu'il existait en elle des aspirations tout à fait incompatibles avec l'humble destin d'une campagnarde, même très à son aise. Elle rêvait de Paris, d'une existence mondaine, d'un mariage princier. Le dimanche, à la grand'messe, elle avait de nombreuses distractions ; souvent, elle tournait la tête vers un banc dont, seule, la largeur de l'allée centrale la séparait.

Ce banc était celui de la famille de Villaneuf, une très ancienne famille à laquelle, avant la Révolution, avait appartenu tout le pays. On disait que l'antique tour aux assises romanes, dont les ruines altières s'élevaient sur les bords du Loing, avait été bâtie par les comtes de Villaneuf, au temps où les seigneurs

féodaux se faisaient, d'un fief à l'autre, la guerre.

L'actuel comte de Villaneuf était veuf, comme le meunier Lachenault, veuf avec trois filles dont l'aînée, Diane, avait deux ans de plus que Rosine, alors que la cadette était de quinze mois plus jeune que l'héritière du moulin. Plus tard, une troisième petite fille, dont la venue au monde avait coûté la vie à sa mère, avait pris place auprès des deux aînées. Celles-ci, — surtout Mlle Diane — lui avaient servi de petites mères.

Brune, blonde et auburn, trois jolies têtes s'inclinaient ou se relevaient ensemble. Quand l'office était terminé, les trois sœurs passaient les premières et le père fermait la marche. Rosine ne se levait jamais avant de les avoir vu défiler ainsi devant elle, d'avoir enregistré dans sa mémoire le plus petit détail de leur toilette qu'elle s'imaginait achetée à Paris. C'est qu'elles étaient toujours si élégantes dans leur simplicité, les demoiselles du château, ainsi qu'on les appelait dans la contrée.

A quinze ans, avec ses longues nattes d'un noir brillant, ses larges yeux nostalgiques, Diane représentait bien l'idée que l'on pouvait se faire de la déesse des nuits, de la belle et pure chasseresse qui se couronne d'un croissant de lune et hante les halliers profonds, accompagnée de ses souples lévriers. A côté d'elle — un peu froide, un peu hautaine et vraiment aristocratique, femme déjà par les devoirs qui lui incombaient — Hélène,, la seconde, semblait un rayon de soleil. Si l'on avait tenu à continuer la comparaison mythologique, c'est Flore qu'il aurait fallu la nommer. De la déesse des jardins, elle avait la blondeur et l'éclat des plus fraîches roses colorait ses joues veloutées.

Quant à Josette, ses cinq ans et ses mollets nus n'intéressaient en aucune façon Rosine.

Sur la petite place que dominait le clocher d'un gothique sévère et primitif, lse deux familles se rejoignaient parfois. Le comte de Villaneuf esrrait la main du meunier qui était aussi un riche propriétaire foncier, les jeunes filles échangeaient des sourires un peu contraints du côté de Rosine, pleins de cordialité sur les jolies bouches des trois sœurs.

Or, Rosine venait d'apprendre qu'Hélène de Villaneuf, désireuse d'acquérir une instruction plus complète que celle qui pouvait lui être donnée par la vieille demoiselle munie d'un seul diplôme que le comte de Villaneuf avait placée auprès de ses filles, lorsqu'elles avaient eu le malheur de perdre leur mère, avait obtenu de son père d'aller terminer ses études dans un excellent pensionnat de Fontainebleau, où des professeurs agrégés venaient faire des cours.

Aussitôt, elle se mit en tête d'entrer dans la même pension, et, comme toujours, Maître Louis céda aux premières larmes.

— Une drôle d'idée que tu as là, ma fille. Est-ce qu'il te manque quelque chose ici ? Je t'ai même acheté un piano, bien que tu ne saches pas en toucher !

Furieuse, Rosine darda un regard noir de colère vers le maladroit :

— Je ne sais pas en toucher, parce que tu ne m'as pas fait donner de leçons !

— Je serais bien curieux de savoir où j'aurais pu te dénicher un professeur !

— Il n'en manque pas à Nemours, et surtout à Fontainebleau. Je pouvais m'y rendre avec l'auto. Il est vrai que ta vieille guimbarde serait sans doute restée en route.

— Ne dis pas de mal de notre vieux tacot. Il monte encore fort bien nos côtes !

— Oui, mais il est ridicule avec ses roues trop hautes et son capot de toile cirée. Enfin, quand je serai au couvent, j'apprendrai le piano, tout comme Mlle Hélène de Villaneuf.

— Pour ce que ça te servira, quand tu seras meunière.

— Je ne serai jamais meunière. Je me marierai avec quelqu'un de la ville, quelqu'un de titré... Georges fera marcher le moulin, il sera notre domestique.

Le jeune garçon, qui assistait à cette scène, reçut en plein cœur la phrase cruelle, mais il avait appris, à la rude école du malheur, à dompter sa sensibilité. Il se tut, mais le départ de Rosine, lequel, quelque temps auparavant, l'aurait affecté en le privant de la seule joie qu'il éprouvait ici : contempler un jeune et

aimable visage, le laissa complètement indifférent et, peut-être, soulagé d'une tyrannie souvent inconsciente jusqu'à la cruauté.

Durant l'absence de Rosine, et sur les indications données par elle, la ferme fut complètement transformée et prit l'aspect qu'il lui avait vu à son retour après cinq ans d'absence, retour motivé par la mort de son tuteur.

L'époque des grandes vacances suivantes ramena au logis une Rosine transformée, du moins quant aux manières, et radieuse, car elle avait trouvé moyen de se lier avec Hélène de Villaneuf, d'obtenir d'être invitée au château, non sans avoir reçu de son amie la promesse de fréquentes visites. Pendant huit jours, elle para la maison, bouleversant tout par ses caprices, excédant jusqu'à son père par ses exigences. Sans cesse, la vieille auto devait faire le trajet jusqu'à Nemours, afin d'apporter quelque bibelot, quelque tenture que la fillette jugeait indispensable au parachèvement de son œuvre.

Enfin vint le jour désiré, où Mlle de Villaneuf annonça sa venue. Ce fut un véritable branle-bas de combat. Les parquets neufs qui avaient remplacé l'antique carrelage luisaient sous une couche épaisse de cire, les meubles disparaissaient sous les vases débordants de fleurs. Un goûter somptueux était servi sur la table massive où Rosine avait exigé que soient alignées, non point seulement les tasses destinées aux convives, mais les douze unités qui figuraient au beau service neuf en fine porcelaine de Chine. Tout d'abord, il n'avait pas été question que Georges se mêlât aux jeux des deux nouvelles amies, ni qu'il prît sa part du festin. Il n'avait pas même troqué ses vêtements de travail pour son costume du dmianche, et, cependant, quand Hélène, suivie par Mlle Berthe qui donnait la main à la petite Josette, fit son apparition dans la cour du moulin, son premier sourire alla au jeune garçon qui le traversait à cet instant. Même, elle fit quelques pas au-devant de lui, et, spontanément, lui tendit la main.

— Nous avons un ami commun, Monsieur Georges. Vous voyez que je sais votre nom. C'est M. l'abbé

Vincent qui me l'a appris. Il m'a si souvent parlé d vous que j'avais grande envie de vous connaître. I m'a dit que vous étiez intelligent et bon. Ah ! voic votre cousine. Bonjour, Rosine, j'ai emmené ma pe tite Josette. Elle brûlait d'envie de voir tourner d près la grande roue du moulin. Et j'ai dit à votr gentil cousin tout le bien que l'on m'avait appris su son compte.

Les deux jeunes filles s'étaient embrassées, puis, l bras à la taille, formant le groupe le plus gracieux elles se dirigèrent vers l'habitation, car Rosine étai impatiente de faire admirer ses merveilles à la demoi selle du château. Pendant ce temps, Georges s'étai fait le guide de la petite Josette et de son institutrice Un peu plus tard, ce fut sa cousine elle-même qui l'in vita à se faire beau afin de prendre part au goûter.

Ce fut de ce jour, par une pente insensible, qu'un grande amitié, faite de compréhension mutuelle et d délicate compassion chez la jeune fille, s'établit entr l'orphelin et Mlle de Villaneuf. Hélène ne marchandai pas à l'esseulé dont elle avait devint les tristesse, 'e marques d'une sincère sympathie. Georges et elle étaien presque du même âge car, malgré ses quinze ans, Ro sine n'avait pu suivre les cours destinés aux pension naires de son âge. C'est ainsi qu'elle s'était trouvé dans la classe d'Hélène dont la complaisance et 'a bon ne camaraderie l'avaient aidée à surmonter bien de obstacles. Une même éducation — celle que George avait reçue dès son plus jeune âge et que la fruste vi des champs n'avait pu abolir en lui — les rapprocha encore. Et puis, Hélène avait un cœur tendre, une dé licatesse innée.

Elle devinait les blessures et avait l'art de les pan ser.

Maintenant que tous ces souvenirs remontaient en foule dans sa mémoire, Georges Darcelles se disai que, du jour où Hélène lui avait tendu la main, il n'a vait plus été réellement malheureux. Ses heures les plus sombres n'étaient-elles pas illuminées par le rayon nement de deux grands yeux couleur d'eau profonde par le nimbe d'or pur qui auréolait le doux visage de sa nouvelle amie ?

Fut-ce les démarches de l'abbé Vincent, une rencontre qui eut lieu entre le comte de Villaneuf et M. Orsolier, oncle de Robert Darcelles, propriétaire de terres et de nombreuses fermes ? Jean Orsolier, un veuf remarié à une charmante et mondaine jeune femme dont il était l'aîné de près d'un lustre, avait depuis longtemps cessé de séjourner dans son château dont le parc immense rejoignait les premiers taillis de la forêt de Fontainebleau. La belle et seigneuriale demeure restait close, à part une semaine ou deux chaque été, à l'époque où son propriétaire venait afin de régler ses comptes avec ses fermiers. A l'époque où Robert Darcelles avait trouvé la mort sur la terre cambodgienne, son oncle par alliance — il était le neveu de la première Mme Orsolier — venait de contracter son second mariage et accomplissait son voyage de noces à bord d'un yacht loué pour cette occasion. Il n'avait donc pu prendre part au conseil de famille, et le sort de l'orphelin avait été réglé en dehors de lui.

Oublieux comme le sont trop souvent les gens heureux, Orsolier ne s'était plus occupé du petit garçon que, d'ailleurs, il connaissait à peine. Et cela avait été pour lui un étonnement et presque un remords lorsque, de la bouche de son voisin le comte de Villaneuf, il avait reçu confirmation des faits que lui exposait aussi l'abbé Vincent qu'il avait eu l'occasion de connaître et dont le caractère lui inspirait une véritable vénération. Sur l'heure, M. Orsolier se décida à agir. Sa venue au moulin fut un véritable événement. Quand il demanda à voir son petit neveu, celui-ci lui apparut, sur le seuil de l'écurie où il achevait de procéder au pansage des chevaux, vêtu d'une chemise douteuse, et d'un pantalon de toile rapiécé en maints endroits, les pieds nus dans de gros sabots, les cheveux emmêlés et parsemés de fétus de paille, Georges avait pris l'apparence d'un valet de ferme. Son teint s'était halé, mais il s'était étonnamment développé, tout en prenant un air de bonne santé et de force. Seuls, son regard nostalgique, le pli d'amertume qui déjà creusait la commissure des lèvres, évoquaient les rancœurs que le jeune garçon devait éprouver devant son avenir borné à cet humble horizon.

Avec l'autorité que lui donnaient sa grosse situation dans le pays et son habitude de commander, M. Orsolier questionna le meunier sur les études qu'il avait fait faire à son pupille, les projets qu'il avait formés pour plus tard.

Très franchement, Lachenault s'expliqua. Georges serait meunier si le cœur lui en disait. Or, justement, le fils de Robert Darcelles ressentait une sorte d'aversion pour cette vie campagnarde, dure évidemment quand il faut s'y adapter sans préparation, mais qui n'est dépourvue ni de grandeur, ni d'attraits. Une sérieuse conversation en tête-à-tête eut lieu entre le grand oncle et le petit-neveu à l'issue de laquelle Orsolier signifia au meunier que, désormais, ce serait lui qui se chargerait de Georges et, pour commencer, il décida de l'emmener avec lui.

Peut-être, en quittant le moulin dont le monotone tic-tac avait bercé ses rêveries et ses peines, en disant adieu à la vieille servante qui lui avait été maternelle, à Lachenault lui-même, chez qui la rudesse native n'excluait pas la bonté et le bon vouloir, Georges éprouva-t-il une émotion presque tendre, la même qu'il ressentait agenouillé à la droite du cercueil dans lequel reposaient les restes du meunier.

L'office était terminé. Un hymne moins sombre évoquait, après les lamentations de la pauvre âme en détresse, les espoirs infinis du paradis, Georges avait dû se ranger à l'entrée de la nef, non loin de Rosine disparaissant sous les voiles de crêpe.

Il reçut les condoléances, les poignées de mains. Des larmes sincères obscurcissaient ses yeux. Soudain, il éprouva une sensation bien différente de ce'le qu'il avait en serrant toutes ces mains dont l'étreinte lui paraissait fastidieuse.

Des doigts souples s'offraient aux siens et s'attardaient volontairement, en même temps que deux beaux yeux, rougis par les pleurs, cherchaient son regard, et qu'une tendre voix murmurait, pour lui seul :

— Du courage, mon ami !

Déjà Hélène s'éloignait. Il reçut avec moins de trouble les condoléances de Diane ; quant à Josette,

sans façon, elle se hissa sur la pointe des pieds et embrassa le jeune homme sur les deux joues.

— Vous savez, on vous enlève. Papa n'a pas pu venir à cause de ses rhumatismes. Il sera si heureux de vous revoir. Vous dînerez chez nous. C'est promis ?

Le jeune homme n'eut pas le temps de répondre. Les trois demoiselles du château avaient disparu, poussées par la file noire des villageois continuant à s'incliner devant les deuils.

Sur la route ensoleillée où les pieds foulaient les feuilles dorées par l'automne, le cortège cheminait lentement. Les dernières fermes avaient été dépassées. Les bois semblaient s'avancer au-devant de celui qu'attendait le froid silence de la terre.

Affreusement pénible fut cette dernière partie de la pompe funèbre. Devant la fosse béante, Rosine faillit s'évanouir. Pourquoi, à cette minute où elle tournait vers lui un visage désespéré, Georges ne se sentit-il pas apitoyé par cette douleur qu'il avait connue avant l'orpheline. Pourquoi, se disait-il, cruel inconsciemment : « Elle se consolera vite » et, surtout, pourquoi évita-t-il de répondre à l'appel muet que lui lançait sa cousine, et au lieu de lui offrir son bras, laissa-t-il Aurélie et une jeune fille inconnue — une amie de Rosine sans doute — remplir cet office ?

Après la dernière bénédiction, l'abbé Vincent s'était rapproché du petit groupe éploré. Il eut pour la jeune fille quelques paroles affectueuses qu'elle écouta, l'air absent, semblant à peine les entendre. Son regard ne quittait pas l'élégante silhouette du jeune homme qui, depuis son départ, n'était jamais revenu au pays.

Elle le vit s'éloigner au bras du curé dont l'aube blanche s'accrochait, parfois, aux tiges épineuses d'un rosier grimpant. Tous deux cheminèrent entre les tombes, laissant à l'assistance la grande allée qui séparait en deux le champ de repos.

Quand, à son tour, Rosine atteignit la porte, parmi les groupes qui reprenaient le chemin du village, elle ne revit ni le prêtre, ni le jeune homme. La grande auto du château, celle qui avait conduit les demoiselles de Villaneuf, emmenait avec elles l'abbé Vincent et Georges Darcelles.

CHAPITRE II

CHÈRE TENDRESSE

Le château de Villaneuf était un charmant vestig du passé, auquel le goût de ses propriétaires avait conserver tout son caractère depuis le règne de Loui XIII où il avait subi la restauration de son faîtage Tout le reste était du plus pur style Renaissance même, certaines pièces avaient gardé leurs plafond à caissons sculptés, peints de vives couleurs et enri chis de dorures.

Il en était ainsi pour la salle à manger dont l'im mense cheminée s'ornait d'une plaque de fer forgé de chenets de toute beauté. Quelques sièges Loui XIII, avec leur haut dossier, leurs accoudoirs infl chis et leur tapisserie au petit point dont les colori avaient à peine fané, une table et deux bahuts pr cieusement sculptés par quelque artiste venu d'Italie la suite du Roi François, complètaient l'aspect de mu sée que gardait cette pièce, la plus curieuse du ma noir. Avec ses fenêtres à petits carreaux qu'entoura une véritable dentelle de pierre et son escalier du mêm style, la demeure des comtes de Villaneuf, malgré se petites dimensions, pouvait lutter avec les plus célè bres monuments d'une époque où la fantaisie se mê lait si artistement à la noblesse des lignes et à la pu reté des profils, et rivaliser avec les châteaux les plu célèbres.

C'est dans cette salle à manger que se tenait habi tuellement M. de Villaneuf, quand une crise plus dou loureuse du mal dont il souffrait stoïquement l'empê chait de courir les bois, son fusil de chasse sur l'épau le et son chien sur les talons.

Bien qu'on fût aux premiers jours de l'automne, et que la température soit restée des plus clémentes, un grand feu brûlait dans la cheminée. C'est sans doute parce qu'il était très occupé à remettre en place un

édifice de braises sur le point de s'écrouler, que M. de Villaneuf ne prêta pas attention au bruit de l'auto, laquelle venait de s'arrêter devant le perron d'honneur.

Des pas précipités, une porte ouverte à deux battants et un tourbillon se précipitant sur lui, telle fut l'entrée de la troisième et la plus gâtée de ses filles.

Avec une extraordinaire volubilité, Josette expliquait à son père l'heureuse fortune qui lui advenait :

— M. le Curé, papa, nous ramenons M. le Curé et notre petit Georges. Oh ! par exemple, il a grandi. Tu ne le reconnaîtras pas, parions !

En effet, le châtelain porta un regard ébahi sur le grand et beau garçon élégamment vêtu d'un complet de coupe impeccable, propre à mettre en valeur sa sportive carrure, et aussi sa distinction naturelle, Georges éclata de rire. Il s'avança avec aisance et prit la main qui se tendait vers lui. Puis, d'un regard, il parcourut la vaste pièce, comme s'il avait voulu rappeler à lui ses souvenirs de jadis.

A son tour, l'abbé s'était approché, ayant à sa gauche et à sa droite les deux aînées, tandis que Josette, ravie du coup de théâtre dont elle avait savamment ménagé les effets, s'effaçait maintenant et laissait la scène au prêtre, presque aussi radieux qu'elle l'était elle-même.

Les questions et les réponses s'entre-croisaient. C'était toute sa vie, depuis qu'il avait quitté le pays, que Georges résumait en l'honneur du châtelain. Années de dur labeur, car il lui avait fallu rattraper le temps perdu, se remettre aux études qu'il avait abandonnées trop jeune. Certes, l'aide et les conseils qui ne lui avaient jamais manqués, ni de la part de l'instituteur ni de celle de son pasteur, lui avaient permis de ne point trop perdre de son acquis.

M. Orsolier avait bien fait les choses, secondé d'ailleurs par sa charmante femme qui, malgré qu'elle ait à peine une dizaine d'années de plus que le jeune garçon, s'était montrée avec lui gentiment maternelle, s'attachant à lui faire oublier qu'elle était indirectement cause de la décision d'un conseil de famille dont son mari ne faisait pas partie.

C'était évidemment au contact de cette femme d cœur, qui était aussi une mondaine accomplie, qu Georges devait ses manières, la douceur de son langa ge et cette exquise urbanité qui lui valait de plaire par tout où il se trouvait.

Parmi les hommes célèbres fréquentant le salon d la belle Mme Orsolier, se trouvait le peintre Desa naux : Prix de Rome et déjà connu, bien qu'il ait peine atteint la quarantaine. Ce fut lui qui eut le mé rite de découvrir la véritable vocation de Georges e de l'encourager dans cette voie à laquelle personne n'av rait songé pour lui.

Dès sa plus tendre enfance, le petit garçon qu n'avait ni frère ni sœur pour partager ses jeux, avai pris l'habitude de passer de longues heures à crayon ner tout ce qui attirait son attention. Son père n'avai fait aucune difficulté pour lui acheter tout un attira de peintre en miniature. A la campagne, Georges avai bien emporté ses pinceaux et sa boîte de couleurs mais de moins en moins, il avait eu le loisir de s'en servi Une fois, cependant, il avait voulu faire le portrait d Rosine.

Celle-ci, flattée tout d'abord, s'était prêtée au jeu mais quand l'ébauche lui avait montré ses traits u peu vulgaires, son visage un peu trop allongé dor le charme tenait surtout à l'éclat du teint, de la ch velure, et aux beaux yeux d'un marron doré où le so leil allumait des paillettes brillantes, elle avait été de çue et, sans autre forme de procès, avait déchiré e petits morceaux le malencontreux dessin.

Plus tard, faute de matériaux, Georges s'était désh bitué de peindre, mais il avait continué à crayonne à l'aide d'un morceau de charbon faisant office d fusain. Replacé dans son milieu par la générosité d son grand-oncle, de nouveau l'orphelin s'était adonn à son goût. Ses jours de congé, il les consacrait à l visite des musées et passait des heures ravies dan la contemplation des chefs-d'œuvre. Puis, de retour l'hôtel Orsolier, il s'essayait à reproduire de mémo re les images qui l'avaient le plus frappé. Compagn de ses loisirs, et se plaisant à lui servir de cic rone, Danièle Orsolier devint naturellement sa pre

mière confidente. Elle prit sur elle de montrer les essais du collégien à Pierre Desarnaux qui s'enthousiasma.

Grâce à un labeur acharné, en deux ans, Georges parvint à obtenir un baccalauréat latin-langues, mais il avait vingt ans et ne se sentait attiré vers aucune carrière libérale. Les affaires le tentaient encore moins.

Très judicieusement M. Orsolier prit le parti de favoriser sa naissante vocation. Georges Darcelles au comble de ses vœux, entra dans l'atelier du Maître Desarnaux, il fréquenta les cours de l'Ecole des Beaux-Arts et, l'année où commence ce récit, il venait d'avoir un tableau reçu aux Artistes Français et quelques échos élogieux avaient signalé ce talent naissant et plein de promesse.

Tout ceci, Georges l'expliquait au comte de Villaneuf avec la modestie naturelle et cet air de se moquer un peu de lui-même qui était l'un de ces charmes.

Assises en cercle autour du foyer, les trois demoiselles de Villaneuf ne perdaient pas un mot de ce récit. Chacune écoutait avec le même intérêt, mais un observateur attentif se serait rendu compte que cet intérêt provoquait des réactions différentes sur chacun de ces jolis visages.

Tandis que Josette, exubérante à son habitude, ponctuait les phrases de son grand camarade d'exclamations et de gestes, Diane, assise dans un des fauteuils à haut dossier, appuyait son visage d'une pâleur nacrée sur sa longue et fine main. Sa manche courte dégageait l'avant-bras dont la blancheur ressortait davantage sur le fond de tapisserie. Autour de son petit front, un peu bombé comme celui des madones florentines, ses cheveux formaient une masse sombre et luisante, et ses longs cils, alourdissant de leur frange épaisse les paupières abaissées, projetaient sur la joue une ombre émouvante.

Dans la pénombre crépusculaire qui, peu à peu, envahissait la pièce, effaçant le relief des objets, rendant vaporeux les contours avant de les abolir, rien n'était plus pathétique que ce visage qui était à la fois celui d'un sphinx et celui d'une vierge. Jusqu'aux formes roides du grand siège Louis XIII qui ajoutaient à la

noblesse de ce corps aristocratique, souple comme un roseau, pur comme une tige de lys.

Placée de l'autre côté du foyer, Hélène, par contre, attirait sur elle toute la lumière, tous les reflets qui pénétraient encore par les vitres ou provenaient des bûches incandescentes. Ses joues fardées par les lueurs rougeoyantes des braises, l'auréole d'or en fusion que ses boucles légères inscrivaient autour de son visage éblouissant et, surtout, la surprenante luminosité du regard dont l'iris scintillait comme une goutte d'eau réfléchissant tous les prestiges du soleil, passait, en quelques minutes, du vert de l'émeraude aux teintes indécises de l'opale, en faisant une créature éthérée, fée ou reine des Elfes que l'on s'attendaient à voir se transformer en quelque nuée étincelante, s'envoler au pays des prestiges et des rêves.

Elle aussi écoutait le récit de Georges, non avec la pétulance de la petite Josette ou la gravité de l'aînée, mais avec une émotion naïve qui ne songeait pas à se dissimuler et s'exprimait tantôt par un sourire, tantôt par une larme voilant l'éclat tendre des yeux.

Jusqu'au dîner, le châtelain, ses filles et leurs hôtes demeurèrent dans cette atmosphère d'intimité qui ravissait le jeune homme. Ce ne fut qu'au moment où l'une des servantes vint pour dresser le couvert, que Diane s'aperçut qu'on n'avait même pas songé à donner de la lumière. En bonne maîtresse de maison, elle s'excusa de cet oubli et d'avoir reçu le prêtre et son jeune ami avec une telle simplicité.

— Nous aurions dû passer au salon, remarqua-t-elle, mais à cause de père, cela eût été imprudent. M. le Curé nous excusera, et vous aussi, Monsieur Georges.

C'était la première fois qu'elle lui adressait directement la parole. Jadis, elle disait Georges tout court, comme faisaient tous les gens du pays. Pourquoi, en cet instant, la voix grave, musicale, de la jeune fille, et l'accent qu'elle avait mis en prononçant ce prénom, firent-ils sur le cœur du jeune homme un si puissant effet ?

Il lui semblait qu'une harmonieuse vibration se continuait en lui comme le font parfois, sur des nerfs très sensibles, les sons profonds d'un violoncelle.

Bien qu'improvisé, le dîner fut excellent, et l'abbé Vincent y fit honneur. La conversation s'était localisée entre le prêtre et le châtelain. La mort de Louis Lachenault en faisait, pour le moment, les frais. Il fut aussi question de Rosine.

— Au fait, coupa la voix cristalline de Josette, elle doit nous en vouloir, la belle meunière, de vous avoir accaparé.

— Nous en vouloir, pourquoi ? questionna Hélène.

— Mais elle avait sans doute pensé que Georges reviendrait avec elle et présiderait l'assemblée des parents.

— Je me serais senti tout à fait déplacé dans ce milieu, s'exclama le jeune homme. Si je suis venu, c'est par respect pour la mémoire de mon cousin, par reconnaissance d'un geste qui était certainement généreux. Quant à Rosine, je ne crois pas qu'elle ait jamais éprouvé la moindre sympathie pour moi. Je n'ai pas oublié l'animosité presque ouverte dont elle faisait preuve à mon égard. De plus, il me semble que ma présence, dans une maison dont le maître n'est plus, eût choqué les convenances.

— Oui, mais favorisés certains projets, affirma de nouveau Josette.

Diane fronça le sourcil, et l'abbé Vincent lança, du côté de l'espiègle, un coup d'œil un peu surpris.

— Je ne comprends pas bien à quels projets vous faites allusion, mon enfant.

La petite baissa ses longs cils sur son regard qui pétillait de malice.

— Oh ! vous, Monsieur le Curé, vous avez une telle indulgence. Et puis, comme vous êtes un saint, il vous semble que tous ceux qui vous entourent sont faits à votre image. Vous dire que quelqu'un peut agir par intérêt serait, à vos yeux, se rendre coupable d'un jugement téméraire.

— Josette, intervint Hélène, tout à fait choquée, tu parles à M. le Curé avec une désinvolture ! Et voilà que tu bavardes comme une pie, à tort et à travers. J'avoue que je suis aussi incompréhensive que M. le Curé !

— Parfait. Il faut absolument vous mettre les points

sur les I. Eh bien ! je dis que ton amie Rosine ne sait que faire de son moulin, et que la première chose qu'elle tentera, sera de chercher un meunier. A bon entendeur, salut !

La fillette pinça drôlement sa petite bouche rouge et charnue comme une cerise bien mûre et se replongea dans son assiette. Le comte de Villaneuf, dont Josette était la préférée, eut un regard amusé et admiratif vers sa fille dont, évidemment, les remarques incisives le charmaient. Georges avait à peine fait attention à l'incident. Placé à la gauche de Diane, celle-ci l'interrogeait sur son art, sur ses ambitions et, quand on le mettait sur ce sujet, le jeune homme était intarissable.

Lorsque les trois jeunes filles eurent servi le café et les liqueurs, le prêtre parla de se retirer. L'obligation où il était de desservir deux paroisses ne lui laissait guère de repos. Chaque fois qu'il acceptait de dîner au château, il partait ainsi de très bonne heure, et M. de Villaneuf ne manquait jamais de le faire reconduire en auto.

— Je prendrai congé en même temps que vous, Monsieur le Curé, et vous demanderai l'hospitalité de la nuit.

Hélène leva sur le jeune homme ses grands yeux dont le regard était si franc, si direct, qu'on pouvait y deviner toutes ses pensées.

— Mais, Monsieur Georges — elle n'osait plus le nommer par son prénom comme elle le faisait alors qu'il était une sorte de garçon de ferme dont, seule peut-être, elle devinait les humiliations et les aspirations refoulées — j'avais donné l'ordre, en arrivant, que l'on vous prépare une chambre. Il n'en manque pas au château. Demain, sans doute, vous désirerez rendre visite à votre cousine.

— D'autant plus que sa voiture est restée en gage au moulin, fit remarquer la perspicace Josette.

— Or, continua Hélène, entre la cure et la demeure de Rosine, il y a trois bons kilomètres. Le mieux serait que vous partiez d'ici, n'est-ce pas, père ?

— Mais bien entendu, nous vous gardons. D'ailleurs, vous êtes le prisonnier de mes filles.

— Dans ce cas, vous ne regagnerez point Paris de si tôt, ami Georges. Avant que nous vous rendions la liberté, j'ai bien envie de vous demander de faire notre portrait, à toutes les trois, et celui de mon chien Dick, et celui de notre chatte Miquette et de son petit, qui est si drôle.

— En voilà du travail ! Pour au moins une année mon cher ami. Heureusement que je suis là et que je favoriserai votre évasion.

Le domestique venait d'annoncer que l'auto attendait M. le Curé. Le groupe gracieux des trois sœurs que Georges suivait entourait le prêtre, l'accablant de recommandations jusqu'au moment où la portière de l'auto se referma sur un dernier au-revoir.

Suivant la courbe d'une large pelouse ovale, laquelle formait un tapis vert devant la façade du petit manoir, la voiture s'éloigna lentement pour bientôt s'effacer sous la voûte encore épaisse formée par des platanes géants dont les branches s'entre-croisaient au-dessus de l'allée menant à la grille. Un instant encore on put suivre du regard le feu rouge qui, dans l'obscurité, figurait assez bien quelque œil démesuré de cyclope.

Cependant, la lune venait de se lever au-dessus des frondaisons du parc, une lune large et pâle qui émergeait lentement d'une bande de nuages orageux. Sa clarté opalisée frappait en plein la façade patinée par les siècles, les plates-bandes et la pelouse dont on aurait pu compter les brins d'herbe, tant le relief en était accentué. Sur le sable blanc des allées, des ombres d'un noir cru se découpaient avec la même netteté. Pas un souffle de vent ne faisait bouger la cime des arbres. Les dernières fleurs de l'été exhalaient un parfum pénétrant.

— Quelle belle nuit ! soupira Diane qui s'était accoudée à la balustrade de pierre.

Il y eut un petit silence, puis Hélène proposa :

— Si nous faisions un tour de parc ? Il y a si longtemps que vous n'êtes venu que vous ne vous y reconnaîtrez pas.

— Il ne faudrait pas me mettre au défi. Rien de ce qui vous touche n'a pu s'effacer de ma mémoire.

Une voix appelant de l'intérieur dispensa la jeune fille de répondre.

— Allons, bon ! s'exclama Josette, c'est Irma qui me cherche. Je suis sûre que papa a besoin de moi. C'est moi, chaque soir, qui l'aide à remonter jusqu'à sa chambre... quand il a ses rhumatismes, naturellement !

— Eh bien ! mademoiselle Josette, ne négligez pas pour moi vos fonctions d'Antigone, conseilla Georges, amusé par l'importance que se donnait la fillette.

— Oh ! vous n'êtes pas débarrassés de moi pour longtemps. Je vous rejoins dans cinq minutes. Ne flirtez pas trop au clair de lune, vous trois.

— Cette enfant est insupportable et vous devez la trouver terriblement mal élevée, Monsieur Georges, fit la voix grave de Diane.

Peut-être se trompa-t-il, mais il sembla au jeune homme que cette voix si prenante tremblait un peu en prononçant ce blâme. Il crut devoir excuser Josette.

Entre les deux sœurs, il s'avançait lentement parmi les parterres où l'on distinguait à peine, transformées par les prestiges de la nuit, les larges fleurs des dahlias et la pâleur des dernières roses. Une odeur vanillée rappelait la présence de touffes d'héliotropes dont les grappes violettes se confondaient avec les feuillages.

A ces parfums, il s'en mêlait un autre, indéfinissable, mais qui troublait le jeune homme quand il parvenait à ses narines. Parfum artificiel et pourtant vivant, évocateur des chevelures soyeuses d'où il se dégageait. L'essence de toilette dont se servaient les deux sœurs n'était pas la même, ou bien elle se transformait au contact des lourds et sombres cheveux de Diane, parmi les boucles légères dont le front pur d'Hélène était couronné. Ces émanations subtiles enveloppaient tour à tour le jeune peintre, et il lui semblait, qu'avec elles, un sentiment délicieux pénétrait dans son cœur, s'éveillait plutôt car, en y réfléchissant bien, il en arrivait à se dire que, depuis leur première rencontre, l'image d'Hélène s'était gravée profondément en lui. Leur séparation avait eu lieu à un âge où l'on soupçonne à peine ce que c'est que d'aimer. Maintenant qu'il était homme, il ne pouvait douter de la puissance de cette

tendresse qu'il avait jusqu'alors nommée amitié et à laquelle, dès la première rencontre entre la chère consolatrice de jadis et lui, il était bien obligé de restituer son véritable nom : l'amour.

Ce mot faiseur de miracles, mais aussi annonciateur de souffrances prochaines, emplissait le cerveau de Georges ; il y chantait comme un hymne de ferveur et de foi, mais il y sonnait aussi presque à la façon d'un glas, le glas de sa quiétude, de sa belle ardeur au travail, de sa confiance en l'avenir. La tranquillité, l'unique préoccupation du labeur fécond et le seul appétit de gloire prochaine, tout cela serait balayé par les remous d'une passion que sa lucidité lui faisait considérer comme irréalisable.

La distance existant entre lui et ces aristocratiques jeunes filles dont la condescendance seule les incitait à le traiter sur un pied d'égalité, il la mesurait d'avance. Même célèbre, même fortuné, oserait-il, un jour, prononcer un aveu qui risquerait d'être considéré comme une offense.

La fille du comte de Villaneuf n'était pas faite pour l'ancien garçon de ferme que Rosine traitait tour à tour comme un domestique et comme un souffre-douleur.

Par quel triomphe de sa volonté, par quel dédoublement de sa personnalité Georges parvenait-il, tandis que ces pensées tumultueuses l'assaillaient et l'obsédaient, à répondre, même par des monosyllabes, aux propos des deux sœurs ?

A vrai dire, c'était Hélène qui faisait tous les frais de la conversation. A chaque pas, elle rappelait un souvenir qui avait pour effet de replonger davantage le pauvre garçon dans ce passé qu'il aurait voulu pouvoir oublier et, surtout, faire oublier à Mlle de Villaneuf.

— Ici, disait Hélène, c'est la charmille qui sépare le parc du jardin potager. Voyez ce vieux banc, monsieur Georges ? Ne vous rappelle-t-il rien ?

Le vieux banc de pierre moussue enfermé dans une niche de feuillage évoquait en lui le précis souvenir d'un gamin aux cheveux emmêlés de brins de paille, aux vêtements souillés de poussière, aux pieds nus

dans de grossiers sabots que Rosine, cédant à on ne savait quelle fantaisie subite, avait expédié un matin au château porteur d'une corbeille de fruits qu'elle envoyait à son amie Hélène. Deux kilomètres séparaient le moulin du château, il faisait déjà très chaud et le panier était trop lourd pour les bras encore frêles du pauvre petit. Et puis, quelle honte il éprouvait à se présenter ainsi, dans cette tenue loqueteuse ; mais Rosine l'avait arraché à son travail de garçon d'écurie et elle avait exigé qu'il parte à la minute même. D'abord, il avait espéré ne pas avoir à se présenter au château. Il avait pénétré par la petite porte donnant sur les communs et dont seuls les domestiques se servaient mais, un hasard mauvais avait voulu que le jardinier se trouvât justement dans le parc, et sa femme, par paresse, avait refusé de se charger de la mission.

Georges suivit les allées les plus écartées, se dissimulant de massif en massif dans l'espoir d'apercevoir le bonhomme, de l'appeler sans être vu lui-même des jeunes demoiselles et des autres serviteurs. Hélas ! la Providence n'avait pas entendu son humble prière. Comme il débouchait dans l'allée plantée de charmes, il avait aperçu Hélène, assise sur le vieux banc, un livre à la main. Il n'avait pas eu le temps de fuir, et la fillette l'avait contraint à s'asseoir tout près d'elle, à cette même place où, tout en le questionnant, elle venait de s'asseoir.

Sur la robe sombre qu'elle n'avait pas quittée depuis l'enterrement de Maître Louis, Hélène avait jeté, avant de sortir, une longue écharpe soyeuse d'un blanc immaculé, qui l'enveloppait presque tout entière. La lune, maintenant au zénith, laissait filtrer, à travers les branches un peu dénudées par l'automne, des rais de fluide clarté. Des feuilles mortes, une odeur de sous-bois montait.

— Nous étions assis tous les deux, disait la voix cristalline d'Hélène, le grand panier entre nous, et nous mordions à belles dents les pêches dont le jus coulait sur nos mains. Vous n'aviez pas de mouchoir, j'ai dû vous prêter mon tablier. Vous en souvenez-vous, Georges ?

La voix chère se mourait, et l'interrogation fut prononcée si bas que Georges l'entendit à peine.

Près d'eux, un petit froissement monotone suivait la marche de Diane qui s'éloignait. Etait-ce volontairement qu'au lieu de faire halte avec eux, la sœur aînée les laissait tête-à-tête, au cœur de la troublante nuit ? L'écrasement des feuilles sèches marquait chacun de ses pas.

Grisés par l'ambiance, oubliant les scrupules et les craintes dont il venait de subir l'assaut, Georges ne résista plus. Une place — l'avait-on laissée libre à dessein ? — l'attendait sur le banc tapissé de mousse. Il s'y assit, mais il n'osait approcher sa main de celle qu'il devinait posée sur la pierre vêtuste ; Hélène continua, comme si elle se parlait à elle-même.

— Moi, je n'ai rien oublié. Chaque été, à la saison des pêches, je suis revenue ici, mais les fruits n'avaient plus la même saveur et mon ami ne pensait plus à moi.

— J'ai toujours pensé à vous, Hélène, fit Georges avec une sorte de violence. Toujours, même lorsque je croyais oubliés les souvenirs d'enfance, ils se cachaient, vivants, plus encore dans mon cœur que dans mon cerveau. Non, je n'ai rien oublié ! Ce matin-là, vous portiez sur votre robe de toile rose un petit tablier blanc où couraient des liserons.

— Il a été joli, mon petit tablier, tout taché de jus des pêches.

— Vos doigts aussi, en étaient pleins. Je les ai pris, les uns après les autres, et j'y ai posé mes lèvres.

— Nous étions deux enfants, deux camarades.

— Vous étiez bonne pour moi, parce que j'étais malheureux et humilié.

— Pour cela, sans doute et, peut-être, aussi...

— Peut-être aussi ?

— Ne m'interrogez pas, je ne saurais pas vous répondre. Je ne lis pas encore assez clairement en moi. Je ne sais qu'une chose, je n'ai jamais cessé de songer à vous, de vous suivre par la pensée et, tantôt, quand je vous ai revu, il m'a semblé que vous n'étiez jamais sorti de ma vie et que vous n'en sortiriez jamais, du moins par le souvenir.

Sans doute avait-elle eu conscience de ce que ses paroles pouvaient laisser deviner au jeune homme, et sa délicate pudeur en fut-elle troublée, car elle se leva et, d'un ton tout différent, mais qui sonnait faux :

— Mais je vous conte des bêtises. C'est tout naturel de ne pas oublier un ami d'enfance. Et puis, ma vie est si calme, si dépourvue d'imprévu, que le moindre fait s'enregistre dans la mémoire. Vous devez me trouver bien enfant, aussi enfant que Josette. Allons vite rejoindre Diane.

— Hélène, véritablement, est-ce tout ce que nous avons à nous dire ?

Il l'avait prise aux poignets et fixait, éperdu, le cher visage que la clarté lunaire nimbait d'une auréole argentée.

Sous son regard, les longues paupières s'abaissèrent, les cils allongèrent leur ombre sur les joues qui avaient la blancheur de l'albâtre.

— Pas aujourd'hui, Georges, je vous en prie. Vous reviendrez, promettez-moi que vous reviendrez, puisqu'ici tout le monde vous aime et que vous nous avez gardé un peu d'amitié.

— Un peu d'amitié, Hélène, si vous pouviez lire dans mon âme ?

Elle se dégagea d'une étreinte trop respectueuse pour se faire insistante et s'échappa, courant vers l'extrémité de l'allée, par où s'était éloignée Diane.

Légers comme un murmure de brise, deux mots parvinrent encore aux oreilles de l'amoureux éperdu.

— Vous reviendrez ?

CHAPITRE III

LE MOULIN DANS LA TRISTESSE

— Georges, promets-moi que tu reviendras. Je n'ai plus que toi, maintenant que mon pauvre papa n'est plus là.

Rosine, nu-tête dans le pâle et matinal soleil qui baignait la cour du moulin, jadis si pleine d'animation, aujourd'hui silencieuse et morne comme si sa vie s'en était allée avec celle du meunier, avait accompagné son cousin jusqu'à la voiture qu'avec l'aide d'Antonin il venait de sortir du garage. Le jeune homme ne répondit pas tout de suite.

Au fond, il était mécontent de lui. Pourquoi, la veille, alors qu'il s'était rendu au moulin le cœur encore gonflé des merveilleuses espérances dont un mot prononcé par Hélène et le regard dont elle l'enveloppa au moment des adieux, l'avaient rempli, au lieu de reprendre, après une courte visite de convenance le chemin de Paris, s'était-il laissé subjuguer par les pleurs de Rosine et avait-il remis son départ au lendemain ?

De ces vingt-quatre heures passées en tête-à-tête avec l'orpheline, il emportait un souvenir décevant. Tout d'abord l'impression que, de tout temps, sa cousine s'était rendu compte de l'ascendant qu'elle exerçait sur lui. Or, dans ce cas, sa façon d'agir à son égard, alors qu'elle se plaisait à le rebuter, à l'humilier et à attirer sur lui les colères de Louis Lachenault, était d'autant plus blâmable qu'elle était bien réfléchie. Même après le départ du jeune garçon, après ces années de séparation, la petite fille capricieuse et vaine, transformée en une jeune personne froidement coquette et calculatrice, s'imaginait qu'elle n'avait, pour ramener à elle ce cousin autrefois dédaigné, qu'à s'en donner un peu la peine.

La présence d'Hélène, en qui elle avait, même étant petite fille, deviné une rivale la supplantant dans le cœur du garçonnet, la faveur que les demoiselles du château avaient accordée à l'orphelin transformé par elle en domestique, n'avaient pas été sans l'inquiéter et, malgré son deuil et son chagrin — très réel, car son père était tout ce qu'elle chérissait au monde — le dépit et la jalousie étaient entrés en elle.

Pourtant, confiante en son pouvoir, et sachant que Georges Darcelles ne pouvait faire autrement que de la revoir, elle ne jugeait point la partie comme perdue.

Toute la nuit, entre les crises de pleurs qui la se-

couaient encore, la même idée l'avait hantée.

Depuis que le sort de son petit camarade d'enfance avait si prodigieusement changé, fréquemment, la pensée de Rosine s'était tournée vers celui qu'elle avait, quelques années auparavant, traité avec tant de dédain.

Dans la contrée, la richesse de M. Orsolier était bien connue. Durant les courts séjours que sa femme et lui faisaient aux « Erables » — tel était le nom de la vaste propriété dont le parc s'étendait jusqu'aux rives du Loing — elle avait eu l'occasion de rencontrer le dimanche, à l'office, ou bien filant en auto le long des routes qui cheminent parmi les bois dont la région est couverte, l'élégante jeune femme dont les toilettes fasaient sensation parmi les estivantes. On lui avait même décrit le bel hôtel qu'habitait le ménage et cela l'aidait à se figurer la vie luxueuse et mondaine qui, désormais, était celle de son cousin. Souvent, même, l'envie lui avait mordu le cœur. Ce ne fut qu'un peu plus tard quand on parla des succès du jeune peintre, lequel, deux ou trois fois par an, écrivait au moulin afin de ne point briser toutes relations avec son ancien tuteur, qu'un projet, encore vague, se forma dans cet esprit ambitieux.

Les grandes personnes ont tort de juger les enfants incapables d'éprouver et de comprendre certains sentiments et certaines nuances que l'on déclare, d'emblée, au-dessus de leur âge.

En réalité, le monde de l'enfance est un monde en miniature, avec ses passions, ses emportements, ses ruses et ses dévouements infinis. Qui pourrait dire que dans la camaraderie un peu tendre qu'éprouve un petit garçon pour sa compagne de jeux, un grand amour ne se trouve pas en puissance ? L'enfant est attiré comme l'homme par la beauté physique ou morale ; il souffre de jalousie, comme l'homme, et désire être seul à jouir de la grâce, des menues faveurs d'une mignonne amie d'élection. Jouer au petit mari et à la petite femme, comporte souvent plus de réelle tendresse qu'on ne croit, et les peines de cœur ne sont pas moins cruelles à éprouver pour un être de dix ans que pour un de vingt.

Entre les deux fillettes et le petit garçon, un véritable drame avait commencé à se jouer, et c'est ce drame devant lequel Rosine se retrouvait et dont elle entendait diriger elle-même les péripéties vers le dénouement choisi par elle.

Son raisonnement était des plus simples.

Quand nous étions enfants, songeait-elle, Georges avait pour moi une tendresse que j'ai repoussée. Il ne demandait qu'à obéir à mes caprices, il me trouvait jolie. Pourquoi aurait-il changé en grandissant ? Hélène ? Elle n'était pour lui qu'une consolatrice, c'est à elle qu'il allait se plaindre du mal que je venais de lui faire. Il n'aurait tenu qu'à moi de le garder docile et fidèle comme un bon chien ! Une caresse, une bonne parole, c'est tout ce qu'il aurait fallu. Mais j'étais sotte, je le rudoyais, je m'amusais à lui faire du chagrin, justement parce que je le savais à ma dévotion ! Pourquoi ai-je agi ainsi ? C'est la faute de papa, sans doute, avec ses projets d'avenir. C'est parce qu'il nous mariait d'avance que je rêvais autre chose. Autre chose, quoi ? Quel prince charmant — l'homme riche, spirituel, mondain, auquel je rêvais dès ma petite enfance, — viendra me découvrir ici, entre les murs d'une ferme et la roue d'un moulin. J'ai près de vingt-quatre ans, et personne n'a encore demandé ma main. Je suis jolie, cependant, et j'ai de la fortune, mais je suis la fille d'un meunier. L'heureux hasard qui a fait épouser la mère de Georges par un monsieur de la ville ne s'est pas encore présenté pour moi. Les gars du village, même les plus aisés, savent que je ne veux pas d'eux. Suis-je donc condamnée à demeurer vieille fille ? La femme de Georges : habiter Paris avec lui, partager ses plaisirs, son existence forcément brillante, m'enivrer de ses succès d'artiste, voilà la vie que je souhaite la vie pour laquelle je suis faite. Georges ne peut pas me repousser. Sans cette pécore de Villeneuf, je serais peut-être déjà sa fiancée !

Au matin, après avoir consacré un assez long temps à sa toilette, et constaté que la fatigue, le deuil et les larmes n'étaient point parvenus à l'enlaidir, elle attendit le visiteur qui ne pouvait manquer de venir.

Ce fut un peu après la demie de dix heures que

l'auto du comte de Villaneuf déposa Georges Darcelles devant la porte charretière.

Aurélie, qui avait reçu une stricte consigne, conduisit tout de suite le jeune homme dans la petite pièce du rez-de-chaussée, qui précédait la chambre de Rosine, et qu'on nommait pompeusement le studio de Mademoiselle.

C'était là qu'avait pris place le piano, sur lequel, malgré deux ans d'études acharnées, la jeune fille savait à peine jouer un de ces morceaux faciles destinés aux débutants. Un divan, couvert de coussins multicolores, des sièges bas, de petits meubles supportant des bibelots, complétaient le mobilier et, sur les murs, quelques lithographies aux couleurs voyantes, voisinaient avec des agrandissements photographiques.

Aux yeux de la maîtresse de maison, cela constituait un ensemble artistique et très moderne.

Assise sur son canapé, un coussin doré sous la nuque servant de fond à sa chevelure d'un blond où se mêlaient des reflets cuivrés, Rosine affectait une attitude dolente et accablée, mais, du premier coup d'œil, Georges s'aperçut qu'elle venait de poudrer de frais son visage et retoucher, à l'aide d'un soupçon de fard, l'arc dédaigneux de ses lèvres.

Tout d'abord, il y eut entre eux une gêne. C'est à peine si le jeune homme osait questionner l'orpheline sur les derniers moments du défunt. De temps en temps, Rosine portait à ses paupières un petit mouchoir à large bordure noire, mais le jeune peintre eût juré qu'il n'avait aucune larme à étancher.

C'était surtout sur elle, sur sa solitude, que l'orpheline s'attendrissait. Peut-être, au quasi mutisme de Georges, comprit-elle qu'elle faisait fausse route, et que ses plaintes demeuraient sans échos. Elle cessa de lui parler de ses propres soucis pour le questionner sur les siens, sur l'existence qu'il menait à Paris.

C'est ainsi qu'elle apprit que le jeune peintre, dès qu'il l'avait pu, avait cessé de vivre à l'hôtel Orsolier. Il avait loué, rue de Seine, un atelier auquel était annexé un petit logement, et prenait ses repas dans un modeste restaurant du quartier. Naturellement, son couvert était toujours mis chez son oncle, mais il pré-

férait ne point abuser d'une générosité qui avait fait de lui ce qu'il était.

En vain, Rosine essaya-t-elle d'orienter son cousin vers des récits de réceptions, des tableaux de mondanité. Certainement, Danièle Orsolier recevait beaucoup. Elle avait un jour où se mêlaient aux gens du monde, des artistes et des écrivains connus. Possesseur d'une superbe galerie de tableaux, modernes pour la plupart, M. Orsolier passait pour un mécène, et la bonne grâce, la beauté de sa jeune femme, ajoutaient au plaisir que tous éprouvaient à se rencontrer dans ce salon réputé pour un des derniers où l'on pouvait encore remuer des idées et engager de courtoises luttes oratoires.

— Comme vous devez vous plaire auprès d'une personne aussi séduisante ! s'exclama Rosine qui ne pouvait entendre louer une autre femme sans se sentir mordue par la jalousie.

— J'ai beaucoup d'affection pour mon oncle et pour ma tante ! Je dois dire que je leur suis tellement redevable ! M. Orsolier a été si bon ; quant à Danièle, elle a été pour moi tout à fait maternelle.

— Une mère un peu jeune, fit remarquer l'orpheline. J'ai entendu dire qu'il y avait, entre son mari et elle, une différence d'au moins trente-cinq ans.

— C'est très exagéré comme appréciation ; néanmoins, il est vrai que Mme Orsolier a à peine trente-trois ans et qu'elle en paraît vingt-cinq.

— Et lui, gros, bedonnant, tel que je l'ai aperçu fréquemment, a largement l'air d'un père à côté de ces trente-trois ans.

— Jean Orsolier n'a pas, de beaucoup, dépassé la cinquantaine.

— En tous cas, il est vieux et laid. C'est donc un mariage d'argent qu'a fait là cette délicieuse personne.

— Je ne le crois pas, les connaissant tous deux comme je les connais. En 1914, durant la guerre, Jean Orsolier et le père de Danièle étaient deux camarades de front. L'un fut tué. Il laissait à l'autre, par testament, le soin de veiller sur sa fillette âgée de dix ans, dans le cas où son ami lui survivrait. M. Orsolier sortit de la fournaise et accomplit scrupuleusement son devoir. Il est des femmes, ma chère cousine, et même

des jeunes filles, pour lesquelles la beauté d'une âme, la noblesse d'un caractère, ont autant d'attrait et plus qu'un agréable physique ! Danièle appartient à cette espèce. L'affection reconnaissante qu'elle avait vouée à son tuteur se transforma en une véritable tendresse. Elle avait près de vingt-cinq ans quand elle épousa Orsolier, et sa beauté, la certitude que son protecteur pousserait le dévouement jusqu'à la doter largement, avaient attiré autour d'elle pas mal de prétendants. C'est donc en toute sincérité qu'elle se fiança à celui qui lui semblait le meilleur et le plus digne.

— Et aussi le plus fortuné, conclut Rosine qui ne désarmait pas.

Georges ne voulut pas poursuivre plus longtemps cette décevante controverse où la sécheresse de cœur de Rosine se dévoilait. Il voulut prendre congé de l'orpheline, mais, tout de suite, il la vit transformée.

Humble, presque câline, elle le suppliait de lui accorder au moins cette journée. Elle avait à dépouiller les papiers du défunt. Il lui fallait voir clair dans ses affaires, qui désormais, étaient les siennes.

— Tu me connais, mon pauvre Georges, disait-elle, reprenant le langage familier d'autrefois, je suis incapable de me débrouiller dans tout cela. Toi, au moins, tu sauras ce que ces paperasses veulent dire. Nous ferons un tri de ce qui doit être conservé. Mon pauvre papa ! Il ne t'a pas oublié, sais-tu ? Avant de mourir, il m'a chargée de te remettre sa montre en or. Etourdie que je suis ! J'allais oublier de t'en faire don.

Les larmes de Rosine recommencèrent à couler. A travers ses sanglots, Georges devinait quelques bribes de phrases. Rosine revenait sur le passé, cherchait à excuser les mauvaises heures, les traitements injustes que Georges avait subis.

— Il t'aimait, au fond, mon pauvre papa. Et moi aussi, malgré mes taquineries, mais je sens que tu n'as pas oublié, que tu nous en veux toujours, à mon père et à moi !

— Je t'assure, Rosine, que toute rancune est abolie en moi. Devant Dieu, je puis t'en faire le serment.

— C'est vrai, bien vrai ?

Elle s'empara de la main du jeune homme, la serra

entre les siennes. Ses pleurs s'étaient séchés et ses yeux, d'un marron clair, brillaient de joie.

— Nous irons sur sa tombe, tous les deux, tu répéteras les paroles que tu viens de me dire. Il les entendra, j'en suis sûre, et cela le rendra heureux.

— Si ceux que Dieu a rappelés à lui peuvent lire au fond de notre âme, Maître Louis sait que je suis sincère.

Toute la journée, Rosine s'employa à faire oublier au jeune homme qu'il avait mis dans ses projets de ne point s'attarder au moulin. Une véritable métamorphose s'était opérée en elle. Aux petits soins pour son cousin, elle le servait, sollicitait son avis et ses conseils. Grâce à Georges, le tri des papiers, factures et comptes de clients pour la plupart, fut vite mené à bien. A l'heure où le jeune peintre pensait pouvoir reprendre sa liberté, l'orpheline le supplia de la conduire au cimetière. Seule, elle n'aurait jamais le courage d'affronter le désolant spectacle de la fosse à peine refermée ; Georges dut la faire monter dans sa voiture. A l'entrée du champ de repos, ce fut sur son bras qu'elle s'appuya lourdement.

Agenouillée sur le petit tertre de terre encore fraîche, Rosine lui parut plus touchante, courbée par une douleur qui effaçait toute autre pensée. Pourquoi fallut-il qu'en se relevant, les cils encore humides et les joues sillonnées de larmes, elle lui prît la main et, tournant vers lui un regard où elle s'efforçait de mettre toute sa séduction.

— Comme il serait content, ce pauvre père, de nous voir ainsi tous les deux, la main dans la main.

Georges ne répondit pas, et se tint davantage sur la défensive. Pourtant, il consentit à remettre son départ au lendemain matin.

Maintenant que la voiture filait à travers la principale rue du village, il se rappelait les moindres détails de ces heures passées entre Rosine et la vieille Aurélie qui servait de chaperon à la jeune fille.

Au dîner qu'ils avaient, tous trois, pris dans la salle à manger — jamais Rosine n'aurait consenti à s'asseoir avec son cousin devant la table de cuisine, ainsi qu'elle en avait repris la simple habitude depuis que

l'influence de ses années de couvent, parmi des jeunes filles appartenant à un monde différent du sien s'était un peu effacée en elle — Rosine avait adroitement amené la conversation sur la famille de Villaneuf.

Par elle, Georges avait appris que le comte passait pour être plus qu'à demi-ruiné. Voulant augmenter ses rentes et arrondir la dot de ses trois filles, il s'était lancé dans des spéculations qui avaient échoué piteusement. Actuellement, la famille vivait sur les revenus de deux petites fermes, les dernières qui soient restées en sa possession.

— Bah ! tout cela s'arrangera. Les demoiselles feront de riches mariages. On parle déjà, pour Mlle Diane, d'un banquier juif qui en est tombé amoureux à l'époque des chasses, car M. de Villaneuf a dû louer ses bois à des gens de Paris. Mlle Hélène trouvera à se caser de même. On dit...

La voix vibrante, Georges l'avait interrompue.

— Jamais Diane, si pieuse et si fière, n'épousera, pour de l'argent, un homme qui n'est pas de sa religion !

— Tu en parles avec ton enthousiasme d'autrefois, et tu vois ces demoiselles à travers tes emballements de gosse. Tout a changé, ici, depuis ton départ, mon pauvre Georges. En réalité, les fières demoiselles de Villaneuf seront à celui qui saura y mettre le prix. et redorer le vieux blason par contrat de mariage. Coquettes, avec ça, et enragées de n'avoir pas encore quitté leur vieille bicoque qui menace ruine. L'été dernier, il y avait encore un chauffeur et une femme de chambre. Maintenant, un vieux couple suffit à tout, le mari conduit l'auto, fait le service ; la femme est cuisinière et soubrette à la fois. Et les réceptions ! Jamais personne, à part M. le Curé, qui est un saint homme auquel on peut servir des pommes de terre en guise de truffes, n'aurait le cœur d'accepter à dîner au château, d'abord par peur de mourir de faim, et puis par pure charité.

Une tristesse indéfinissable s'était emparée de Georges. Il lui sembla que les lumières s'éteignaient brusquement, qu'un froid glacial tombait sur ses épaules. Malgré lui, les perfides propos de Rosine entraient

dans son cerveau, y faisaient naître de nouvelles conceptions, des doutes qui, déjà, lui tenaillaient le cœur. Des filles à marier, des filles appauvries, décidées à accorder leur main au premier venu. Diane, si fine et si aristocratique, descendant à une mésalliance que l'amour n'excuserait pas, acceptant presque de renier la foi qu'elle avait reçue avec le baptême. Et Hélène, se jetant à la tête du premier venu ! En vain, il se disait que Rosine se servait de l'arme des lâches : de la calomnie ; en lui demeuraient de mauvais ferments prêts à empoisonner lentement l'amour qui venait de naître.

Déjà, il se disait que Rosine avait parlé devant Aurélie, laquelle n'avait pas protesté. N'était-ce point une preuve que ces choses étaient notoires et que le pays chuchotait ce que sa cousine venait d'énoncer ?

La voiture venait de s'engager sous la voûte des bois qui font, aux plaines cultivées, une verte ceinture. Presque machinalemnet, au lieu de s'engager sur la route nationale qui traverse Fontainebleau, après avoir cheminé à travers quelqeus kilomètres de forêt, Georges, qui avait besoin de solitude, avait pris une direction divergente, laquelle allongeait un peu le trajet. Le grand air salubre des champs et des bois fouettait son visage. Il allait d'une allure rapide, ralentissant à peine au moment de traverser les bourgades de plus ou moins grande importance qui s'échelonnaient sur sa route.

Un instant, il fut sur le point de retourner, de courir à la cure et de questionner l'abbé Vincent. Une sorte de pudeur, la crainte de dévoiler cet amour dont il n'avait pas encore pris l'habitude, le retinrent, et, pourtant, il lui semblait que chaque tour de roue mettait de l'irréparable entre lui et la bien-aimée.

CHAPITRE IV

LA TORTURE DE DOUTER

Debout devant le chevalet placé au milieu de l'atelier, Georges, à grands coups de pinceaux, commençait à couvrir de couleurs la grande toile sur laquelle l'esquisse au fusain disparaissait peu à peu.

Un coup de timbre le tira de l'attention profonde qu'il portait à son travail. Il ne put réprimer un mouvement d'impatience, mais, comme une seconde fois la sonnette résonnait, il abandonna ses pinceaux et jeta, d'un mouvement rageur, un large pan de lustrine sur l'œuvre que nul regard indiscret ne devait déflorer.

Dans l'encadrement de la porte qu'il venait d'ouvrir lui-même — son personnel était réduit à une femme de ménage, laquelle ne venait que durant la matinée, aux heures où le jeune artiste se rendait lui-même aux Beaux-Arts — une svelte silhouette de femme se montra. Le peintre eut une exclamation de surprise.

— Vous, Danièle, si je m'attendais...

— A ce que je vienne vous relancer jusque chez vous, au risque d'y faire la rencontre de quelque modèle ! Ma foi, mon cher ami, j'avoue que je n'ai pas réfléchi à cela. D'ailleurs, c'est votre oncle qui m'envoie. Savez-vous que nous sommes, l'un et l'autre, affreusement inquiets à votre sujet ? Vous me téléphonez, un soir où nous vous attendions pour dîner, que vous partez rendre les derniers devoirs à votre ancien tuteur. Rien de plus naturel ! Mais rendez-vous compte que huit jours se sont écoulés depuis la date des funérailles. C'était à se demander si vous n'aviez pas été victime de quelque kidnappage. Enfin, je vous contemple, en chair et en os. Je puis aller rassurer mon cher Jean et ne pas vous importuner davantage.

— M'importuner ? Pouvez-vous penser cela, Danièle ?

— Alors, me permettez-vous d'entrer un instant ? Vos cinq étages sont joliment durs à monter, l'ascenseur fait cruellement défaut.

— Vous raillez ma pauvreté, ce n'est point généreux à vous !

— Je ne raille pas, vous le savez ! Je constate seulement que vous seriez mieux dans l'atelier que mon mari avait fait aménager pour vous, dans les combles de l'hôtel.

— Mon oncle est la générosité même, et vous aussi, ma bonne Danièle !

La petite différence d'âge qui existait entre eux, et qui se trouvait de moins en moins visible, à mesure que Georges devenait homme, la camaraderie un peu garçonnière qui, dès l'arrivée de l'adolescent à Paris, s'était établie entre eux, les avait habitués à se nommer ainsi par leurs prénoms, et les mots cérémonieux de tante et de neveu n'étaient employés que dans les grandes circonstances, ou bien si une bouderie troublait leurs affectueux rapports.

Maintenant, la jeune femme était debout, au milieu de l'atelier. Son regard vif parcourait la pièce, un peu en désordre, comme un lieu entièrement consacré au travail. L'une après l'autre, elle inspectait les toiles debout contre le mur, ou bien reposant sur des chevalets. Rares étaient les tableaux entourés d'un cadre et accrochés aux murs de l'atelier.

Georges l'examinait en souriant et, dans l'expression de son visage, il y avait une nuance d'admiration.

Certes, il n'avait pas exagéré quand il avait affirmé à Rosine que Danièle, citée dans les échos mondains sous le titre de la belle Mme Orsolier, paraissait avoir à peine vingt-cinq ans.

De taille élancée, presque trop grande, elle portait admirablement la toilette, et semblait créée pour faire valoir les plus audacieuses conceptions nées dans la cervelle d'un grand couturier, et, cependant, guidée par un goût très sûr, aucune excentricité ne gâtait l'ensemble de sa toilette. Actuellement, elle était vêtue d'un simple tailleur de satin mat, qui imitait le drap, mais en épousant mieux la ligne scupturale du corps. Sa couleur, d'un bleu très foncé, s'harmonisait avec

l'étole de renard bleu. Un feutre au large bord s'inclinant sur un côté du visage ombrait délicatement les joues et le front. Relevé sur la nuque, il laissait apercevoir les boucles serrées d'une admirable chevelure châtaine dont les reflets roux donnaient parfois l'impression que ses ondulations brillantes avaient été amoureusement ciselées dans le bronze le plus pur. Les yeux, taillés en amandes, étaient du même marron qui, selon les heures ou les éclairages, fonçait jusqu'au noir velouté ou bien prenait le blond doré des tabacs de luxe.

Peut-être les traits du visage n'avaient-ils point la régularité absolue du canon antique. Le nez un peu long ne s'attachait pas directement au front, les pommettes étaient un peu trop saillantes et la bouche un peu grande, mais un teint d'une matité d'albâtre, des dents étincelantes que découvrait avec prodigalité un sourire plein de grâce, constituaient un véritable ensemble fascinant. Ce qui frappait, d'ailleurs, chez la jeune femme, c'était l'intelligence qui éclairait son regard, la ferme douceur qui s'affirmait dans les grands yeux toujours un peu mélancoliques, et cette flamme intérieure, dont, parfois, ils étaient le foyer.

En Mme Orsolier, on sentait dès l'abord une forte personnalité, aussi les avis étaient-ils partagés sur son compte, et elle avait autant de partisans acharnés que de détracteurs de parti pris.

Sa vie privée, d'ailleurs, échappait aux curiosités, même de celles qui se disaient ses amies. En dehors de ses devoirs de mondaine, Danièle avait ce qu'elle nommait son « jardin secret » et seul, son mari, qui était à la fois son confident et son bailleur de fonds, aurait pu dire, certains jours, quand elle rentrait, le soir, les traits un peu tirés par la fatigue, mais le regard brillant d'enthousiasme, à quelles visites pitoyables elle avait consacré sa journée.

La belle Mme Orsolier faisait la charité, non point à la manière de bien d'autres femmes prêtes à se glorifier de leur altruisme.

Quand on la sollicitait pour une œuvre quelconque, elle donnait de bonne grâce, mais son don n'avait rien d'ostentatoire. Sa charité, à elle, était plus exigeante. Il ne s'agissait pas de soulager, mais de sau-

ver. Un jour, étant jeune fille, le hasard l'avait fait se rencontrer au chevet d'une vieille femme aveugle qui se mourait de misère dans une mansarde sans feu, avec une sœur de charité, une de ces vaillantes filles qui, sous la large cornette des servantes des pauvres, s'efforcent d'apporter un peu de consolation à ceux qui souffrent, à ceux qui vont mourir, et, depuis ce jour, c'était la Sœur Angélique qui lui servait de guide.

Parfois, de très bon matin, celle-ci sonnait à la porte de l'hôtel, se faisait annoncer chez Mme Orsolier. Elle ne demandait rien pour ses propres pauvres ; elle disait seulement à Danièle, en lui tendant un bout de papier sur lequel était griffonnée une adresse au crayon : « C'est là qu'il faut aller. Ceux-là, on peut les tirer de là, je crois. »

Et la jeune femme, sans hésiter, quittait son luxe, le cadre ravissant de son hôtel, pour se rendre dans quelque quartier populeux où l'attendait le spectacle d'une misère d'autant plus poignante qu'elle paraissait imméritée. Auprès de ces êtres que l'on aurait dit poursuivis par une implacable fatalité, Danièle n'apportait ni un secours temporaire, ni de passagers adoucissements. Elle était le salut.

A cette famille, déracinée de sa province natale, dont le père avait perdu son emploi tandis que la mère s'étiolait dans une unique pièce sans lumière et sans air avec ses deux enfants qui menaçaient de faire de la tuberculose, elle avait offert le retour immédiat aux champs, à la culture : une petite ferme dépendant du domaine de Jean Orsolier, laquelle deviendrait bientôt leur propriété.

A ce jeune ingénieur, qui ne trouvait pas d'emploi assez rémunéré pour assurer l'existence de sa mère, veuve, et de ses trois petits frères et sœurs, elle était apparue comme la Providence, payant les termes en retard, plaçant à ses frais dans d'excellentes écoles les deux aînés et procurant au chef de famille une situation stable qui, peu à peu, devait apporter l'aisance dans le triste foyer.

Cent autres cas auraient pu être cités à son actif. Parfois, mais sans abuser, car elle aimait garder secrète son activité généreuse, Danièle s'était fait se-

conder par le jeune neveu de son mari. C'est ainsi que, pour Georges, ce beau regard mélancolique était sans mystère. Si cette femme, à qui tout paraissait sourire, inclinait parfois son beau front comme accablée par quelque souffrance cachée, il savait que cette souffrance était celle des autres, des pauvres êtres déshérités que Danièle aurait voulu transformer, d'un coup de baguette magique, en gens heureux.

— En tournée de charité, aujourd'hui, Danièle ? questionna le jeune homme, peut-être parce qu'il désirait détourner l'attention de Mme Orsolier du chevalet sur lequel l'ébauche se dissimulait sous un pan de serge verte.

— Y pensez-vous, en cette tenue ? Non, je vais à la vente de Mme de Verlines, et si le cœur vous en dit, je vous emmène.

— Vous êtes charmante, mais ce serait le grand « tapage ». Toutes vos amies seront là. Je ne suis pas assez riche pour les satisfaire toutes.

— Oh ! Georges, est-ce que ma bourse, ou plutôt celle de votre oncle, ne vous est pas ouverte ?

— Merci quand même. J'ai à travailler.

— Votre prochain salon ?

Le jeune homme haussa les épaules. Une ride profonde se creusa sur son front. Tout de suite, la femme devina les soucis, le désarroi qui étaient en lui. Elle le questionna de nouveau, amicalement :

— Savez-vous que j'ai un message à vous porter de la part de votre oncle ? Oui, il est tout à fait surpris de cette disparition. Il se demande si vous avez quelque chose contre nous ? La mort de Louis Lachenault n'a pu cependant vous affecter à ce point ? Au fait, comment votre cousine Rosine a-t-elle supporté ce grand malheur ?

— En se lamentant sur elle-même, naturellement.

— Elle va se trouver bien seule, la pauvre enfant. Pas de fiancé en perspective ?

— Non, pas que je sache. D'ailleurs, si elle avait été fiancée, elle m'aurait sans doute accueilli avec plus de froideur.

— Etes-vous fats, vous autres, les hommes ! fit Danièle en riant.

— Je vous assure que je ne suis pas le moins du monde infatué de ma modeste personne. Je ne vous dis pas que Rosine éprouve pour moi le plus petit sentiment, mais elle m'a presque fait entendre que ma place serait à ses côtés.

— Evidemment ! c'est une demande en mariage ! Et qu'avez-vous répondu ?

— J'ai pris la fuite. C'était le meilleur parti, n'est-il pas vrai ?

Plus grave, Danièle réfléchit un moment.

— Mon pauvre Georges, vous n'avez pas oublié les chagrins de votre enfance.

— Je les ai pardonnés, c'est déjà bien joli. Je ne suis pas un saint, ma chère petite tante. Et puis, même si je n'avais pas eu à souffrir par la faute de Rosine, ce serait la dernière femme à qui je consentirais à lier mon existence.

— En effet, ce que je sais d'elle, à travers vos confidences d'autrefois, ne me donnerait aucune confiance. Il est vrai que le temps est un grand maître.

— Il n'a aucune influence sur Rosine. Telle elle était à douze ans, telle je l'ai revue, avec, peut-être, une ruse plus étudiée, une méchanceté plus redoutable.

— Gardez-vous d'un jugement trop prompt et trop sévère.

Danièle venait de se reculer afin d'aller s'asseoir sur le divan. Fut-ce le simple hasard ou bien curiosité féminine ? La large étole de fourrure qu'elle avait légèrement fait glisser de ses épaules entraîna au passage l'étoffe que Georges avait hâtivement jetée sur le chevalet.

L'esquisse apparut. La jeune femme s'était immobilisée. Elle eut une exclamation laudative respirant la franchise.

— Oh ! le ravissant visage. C'est un portrait ?

Georges avait rougi jusqu'à la racine des cheveux. Il fit un geste pour ramasser la draperie, voiler de nouveau le tableau à peine commencé, mais Danièle ne lui en laissa pas le temps. Elle détaillait en connaisseuse les traits qu'une première touche de couleur rendait vivants et expressifs.

— Quelle est cette délicieuse jeune fille ? Où avez-

vous pu découvrir pareil modèle ? Je dis modèle, car elle n'appartient pas à notre milieu, ou, du moins, je ne la connais pas.

— Vous la connaissez à peine, en effet, mais cependant, vous avez eu, parfois, l'été, l'occasion de la rencontrer. Au fait, pourquoi vous le cacherais-je : ce portrait est celui d'une des demoiselles de Villaneuf.

— Oh ! je me souviens maintenant, et je revois le visage de celle qui vous a inspiré. La seconde, n'est-il pas vrai ? Une blonde aux traits si purs, si fins, presque un visage de Madone.

D'un élan passionné, Georges prit les deux mains de Mme Orsolier. Il la conduisit au canapé, la fit asseoir et se plaça tout à côté d'elle ; puis, sans la quitter du regard, comme s'il avait voulu deviner sur ses traits expressifs, le moindre sentiment, la plus petite nuance, que, peut-être, elle s'efforcerait de garder pour elle :

— Danièle, dites-moi, ce visage peut-il mentir, ou, plutôt, je m'explique mal, peut-il être le masque d'une âme médiocre, d'un cœur déjà enclin au calcul, à la duplicité ?

— Que me demandez-vous là, mon cher petit ? Puis-je lire dans les consciences ? Mais qui vous fait douter de ce jeune cœur ?

— Des propos malveillants auxquels sans doute je n'aurais pas dû ajouter foi, mais qui m'ont fait du mal. Vous savez, Danièle, il est des jours où la sensibilité est plus vive... les nerfs plus à fleur de peau. Cette jeune fille qui ne m'est rien...

— Cette jeune fille que vous aimez, mon bon Georges.

— Non, non, vous vous trompez. Une amitié d'enfance presque oubliée, et il a fallu une rencontre inopinée, quelques heures d'une délicieuse intimité...

— Pour que s'épanouisse en vous un sentiment que vous ne soupçonniez pas, mais qui, désormais, sera votre maître. Allons, ayez confiance en moi. Rappelez-vous, quand votre oncle vous a ramené avec lui ? Vous aviez l'air si intimidé et, tout à coup, votre regard a rencontré le mien, vous avez pris la main que je vous tendais, et nous sommes devenus deux amis.

— C'est vrai. C'est votre sourire, votre accueil si simple qui ont apprivoisé le demi-sauvage que j'étais devenu. Il m'a semblé retrouver le regard de ma pauvre maman, ce regard où le mien s'était si souvent accroché et qui tombait sur moi du haut d'un cadre, ou bien d'une simple photographie comme une protection et une promesse. Plus tard, j'ai eu surtout l'impression d'avoir auprès de moi une sœur aînée.

— Je la suis toujours, je vous assure, et c'est pourquoi vous allez tout me dire.

La nuit commençait à envahir l'atelier quand Georges cessa de parler. Il avait, d'un élan, tout confié à Danièle, pêle-mêle avec ses souvenirs d'adolescence, le moindre détail de sa nouvelle rencontre avec Mlle de Villaneuf, et jusqu'à la scène si pathétique qui s'était déroulée sous la charmille, et cette sorte de prière qu'Hélène avait jetée vers lui à l'instant où il allait quitter le château.

Quand la voix chaleureuse du jeune homme se fut tue, Danièle, d'une pression de la main, lui fit comprendre tout l'intérêt que ce récit lui avait inspiré. Elle se tut durant quelques minutes, et Georges respecta sa méditation. Enfin, elle se leva et dit :

— Mon cher enfant, tout ceci est encore trop nouveau, trop imprévu pour que je puisse vous donner un avis utile, même une simple impression. Il serait évidemment facile d'écrire à votre vieil ami l'abbé Vincent et de lui demander ce qu'il pense des projets du comte concernant l'avenir de ses filles, mais ce procédé risquerait de mettre l'excellent homme dans une situation délicate et de le gêner affreusement.

— Non, non, je ne veux pas avoir l'air de suspecter ceux qui m'ont reçu avec une si affable sympathie, mais, j'y pense, Danièle, je suis pauvre... Ce n'est point le peu d'argent placé à mon nom et dont le notaire me sert régulièrement les rentes, ce n'est même pas le produit escomptable de mon travail qui peuvent faire de moi un de ces partis, avec ce que l'ambition d'une jeune fille attache à ce mot ? L'art, tout le monde le sait, n'est guère monnayable, du moins du vivant de l'artiste : c'est donc la médiocrité que j'offrirais en partage à Mlle de Villaneuf, et je vous

avouerai que cette idée arrêtait mon élan, alors que je sentais Hélène frémissante à mes côtés, prête, peut-être, à prononcer des promesses définitives dans le cas où j'aurai osé me déclarer.

Dans la pénombre qui les enveloppait tous deux, ainsi qu'un grand manteau couleur de cendres, Georges cherchait le regard de Mme Orsolier, ce regard qui ne mentait jamais. Cette fois, Danièle ne répondit pas avec autant de vérité :

— Justement, mon cher Georges, fit-elle, après une courte hésitation, vous vous trompez sur votre situation, et il se pourrait que le comte de Villaneuf et ses filles en sachent plus long sur ce sujet que vous-même.

— Cette fois, je ne comprends pas, et vous parlez par énigmes.

— Je vais m'expliquer franchement. Quand mon excellent mari a été au courant de la triste existence que l'on vous faisait au moulin, il s'accusa d'avoir été indifférent et se jura de réparer ses torts.

— Il a tenu largement sa promesse.

— Certes, mais il ne se croyait pas encore quitte envers la mémoire de votre père. C'est alors qu'il me consulta sur un projet qu'il formait, celui de vous léguer une partie de sa fortune.

— Mais je refuserais ! Cette fortune vous appartient à vous, sa femme !

— Jean et moi sommes pleinement d'accord. Si le malheur voulait que je perde mon mari, les deux tiers qui me sont réservés seraient plus que suffisants pour mes besoins et mes charités. Vous êtes, que vous le vouliez ou non, l'héritier de l'autre tiers. Jean ne vous a jamais parlé de ses intentions, pour deux raisons : la première, c'est que, vous connaissant à peine, il ne voulait pas vous donner, sinon le goût de la paresse, du moins une fâcheuse indifférence quant à votre avenir. Il ne voulait pas entendre de votre bouche, lire sur votre visage, ce : « A quoi bon me donner le mal d'apprendre, puisque je n'aurai pas besoin de gagner mon pain. »

— Je n'aurais jamais raisonné ainsi ! Penser ainsi aurait été d'un lâche !

— Il ne vous connaissait pas, mon ami, et c'est

parce que, maintenant, nous sommes sûrs de vous, de la qualité de votre âme, que j'ai trahi ce petit secret. Riche ou pauvre, vous êtes le serviteur de votre art...

— Certes, et je dirai à mon oncle...

— Ne lui dites rien, il m'en voudrait d'avoir parlé ; mais il fallait que, parmi les données du problème, nous ajoutions ce petit fait. Jean avait confié ses intentions à l'abbé Vincent, en lui demandant le secret vis-à-vis de vous, mais de vous seul. Il se pourrait donc que l'excellent homme qui a pour vous une réelle affection, ait fait part à M. de Villaneuf de ce qu'il considérait comme une heureuse chance pour son petit protégé.

— Vous avez raison, mais comment savoir ? Par M. le Curé !

— Non, attendez ! Aviez-vous l'intention de vous engager tout de suite à Mlle Hélène ?

— Je vous avoue que je n'ai formé aucun projet. Je suis parti comme un fou.

— Eh bien ! attendons. Dès les premiers beaux jours, je vous le promets, nous nous installerons aux Erables pour tout l'été. Cela me sera une occasion d'observer votre amie d'enfance. Vous-même pourrez certainement lire dans son cœur et, si elle est telle que vous me l'avez dépeinte...

— Elle est cent fois au-dessus de n'importe quelle description.

— Ah ! comme vous l'aimez, pour l'admirer ainsi après avoir douté d'elle.

— C'est vous, Danièle, petite tante chérie, qui avez chassé les mauvaises idées, mais, si, d'ici l'époque que vous fixez, Hélène... ?

— S'était fiancée avec un autre ? Mais, mon pauvre enfant, ce serait la preuve indéniable que ses détracteurs avaient dit vrai, et, dans ce cas, vous avez assez de fierté, je pense, pour oublier.

— Vous êtes la sagesse même... et aussi la bonté. Si Hélène devient ma femme, c'est de vous que je la tiendrai.

CHAPITRE V

LONGUE ATTENTE

L'hiver était venu, faisant déserte la campagne. Dans le village, nombreuses étaient les maisons dont les habitants étaient partis pour ne revenir qu'avec les prochains beaux jours. Les champs ensemencés pour la résurrection printanière demeuraient nus et déserts. L'activité s'était réfugiée derrière les façades grises des maisons paysannes. Les femmes s'occupaient à des besognes sédentaires, tandis que les hommes flânaient un peu, las encore des rudes travaux de l'été. Le moulin, bien achalandé, continuait à fournir sa ration journalière de belle farine blanche et à mettre, dans l'air assombri, le bourdonnement de sa puissante roue.

Tout d'abord, la fille de maître Louis avait dû se rendre à plusieurs reprises à Nemours afin de consulter le notaire, chez qui le meunier avait déposé son testament. Unique héritière, la succession fut assez vite réglée, mais Rosine dont l'imagination et l'orgueil s'étaient plus à grossir démesurément la fortune paternelle, se trouva toute surprise devant les chiffres que lui fournit le liquidateur.

Durement concurrencé par les grandes minoteries par les entreprises modernes, tels les grands moulins de Corbeil ou ceux de Pantin, le vieux moulin villageois voyait chaque jour décroître sa clientèle. Les transports étaient si aisés et les machines donnaient dans un minimum de temps une farine aussi belle. Quant aux fermes, elles subissaient la loi commune, souffraient de la crise et de l'insécurité, de ce malaise qui pesait déjà sur le monde et forçait à sacrifier le bien-être de tous à l'armement d'une nation qui, d'un instant à l'autre, pouvait être amenée à entrer en guerre et à lutter héroïquement.

Certes, Rosine possédait encore de quoi vivre largement. On lui conseillait de vendre le moulin, car son exploitation n'était guère l'affaire d'une jeune fille. « A moins que vous n'ayez déjà quelque projet de mariage », avait insinué le tabellion.

Rosine avait rougi jusqu'à la racine des cheveux, moins de pudeur, sans doute, que d'ennui de n'avoir pu répondre affirmativement.

A la campagne, les filles qui, parfois, ont fait leur choix sur les bancs de l'école, se marient de bonne heure. Ses vingt-quatre ans semblaient à Rosine une tare. Quand elle fut de retour chez elle, les dernières signatures données, mais sans avoir eu le courage de mettre en vente le moulin, l'esprit de la jeune fille se concentra sur cette idée qui roulait dans sa tête et l'obsédait jour et nuit.

Il fallait un homme pour prendre la place de maître Louis, un mari afin de lui éviter à elle l'humiliation d'arborer la coiffe de Sainte-Catherine.

Désormais, la vie coulait monotone et les jours lui semblaient désespérément longs. Elle n'avait, au bout de la semaine, d'autre distraction que la messe dite par l'abbé Vincent dans la haute nef romane où l'humidité des murs et le froid des pierres séculaires étaient à peine combattus par le petit poêle allumé trop tardivement.

Sur le banc faisant face au sien, les trois demoiselles de Villaneuf que leur père accompagnait chaque fois que ses rhumatismes lui laissaient un peu de répit, prenaient place. On échangeait un léger salut, quelques paroles à la sortie et, généralement, cette brève rencontre servait d'aliment, durant les six autres jours, à la curiosité ou à la simple imagination de Rosine.

C'était surtout Hélène qu'elle s'attachait à observer. Hélène dont il lui semblait voir le visage plus pâle chaque dimanche et le regard plus assombri. Elle ne douta pas qu'un chagrin secret torturât la jeune fille le jour où, avec quelque ostentation, elle glissa le nom de Georges dans leur conversation.

Au lendemain de son deuil et afin de ne point laisser se rompre définitivement le fragile lien que leur cousinage mettait entre eux, la jeune fille avait écrit à Georges Darcelles. Il lui avait répondu, non pas seu-el

ment par politesse mais parce que, dans ces lettres, il espérait trouver des nouvelles de l'aimée. Même si ces nouvelles avaient dû le crucifier, cela lui aurait paru meilleur que le silence. Dès lors, à peu près régulièrement, leur correspondance s'était établie ; bien décevante car il n'osait questionner et que, naturellement, Rosine se gardait bien de le renseigner au sujet de sa rivale. Parfois une phrase perfide, le rappel de ces parties de chasse organisées par des Messieurs de Paris auxquels le comte de Villaneuf avait dû louer certains de ses bois.

Ce matin-là Rosine, depuis la veille, avait rangé dans son sac une courte missive de son cousin. Etait-ce par pudeur ou par une sorte de crainte superstitieuse : Georges, à bout de courage et voulant à tout prix savoir quelque chose, chargeait sa cousine de le rappeler au souvenir du comte mais il ne nommait pas ses trois filles, ce qu'il eût dû faire étant données leurs anciennes et amicales relations.

Avec une perfidie qui se cachait sous son plus beau sourire, après avoir attendu la fin de l'office qu'elle avait écouté sans le moindre recueillement, elle manœuvra de façon à se trouver sous le porche coude à coude avec les trois demoiselles du château.

Ce fut Diane qu'elle aborda et, désinvolte :

— Oh ! chère mademoiselle, que je suis heureuse de vous rencontrer. J'avais justement une commission à vous faire de la part de mon cousin. C'est-à-dire à monsieur le comte de Villaneuf plus particulièrement. Mon cousin lui a une grande obligation de l'avoir reçu au château. Cela lui a été un prétexte pour ne pas quitter le pays tout de suite après la triste cérémonie ainsi qu'il l'avait annoncé par convenance.

Diane s'était immobilisée et si Rosine avait été meilleure psychologue elle se serait rendu compte, à l'attitude raidie, à la pâleur de l'aînée des demoiselles de Villaneuf et, aussi à cette expression de bête traquée attendant le coup qui va lui être porté, de l'effet qu'avait produit sur la fière et distante jeune fille une seule allusion à Georges Darcelles. Par contre, le clair visage d'Hélène s'était coloré de pourpre vive et ses

tendres yeux paraissaient quêter un motif de croire en la fidélité de son ami d'enfance.

Diane fit un terrible effort sur elle-même et questionna d'un ton bref :

— Que désire de mon père monsieur votre cousin ?

La formule cérémonieuse aurait dû surprendre Rosine mais, dans le pays, Diane avait une réputation de fierté qui suffisait à expliquer le peu d'aménité qu'elle mettait à répondre à la belle meunière.

— Oh ! rien de particulier, sinon qu'il me prie de saluer monsieur le comte de sa part. D'ailleurs, lisez vous-même.

Sous les yeux de Diane, Rosine venait d'étaler la feuille de papier qu'elle avait pliée au préalable afin qu'on ne puisse lire que les quelques mots qui suivaient les salutations adressées à M. de Villaneuf.

D'un geste un peu raide, un geste d'automate, Mlle de Villaneuf repoussa la lettre sans même y jeter un regard. Ce fut Hélène qui, attirée invinciblement par la chère écriture à peine connue d'elle, eut un élan que sa sœur réprima en la prenant par le bras.

— La commission sera faite à mon père. Bonsoir, Mademoiselle Lachenault.

Elles passèrent devant Rosine suivies par Josette qui ne daigna même pas saluer.

— Péronelles ! maugréa Rosine, qui dépitée, se retourna du côté où discrètement Aurélie l'attendait.

Appuyée à son aînée, dont le soutien lui était nécessaire pour avancer, Hélène sentait vaciller ses jambes, presque inaptes à supporter le poids de son corps. Des larmes lui brûlaient les yeux et la rendaient aveugle.

— Comme tu l'aimes ! fit Diane à voix basse, mais son intonation était dure et semblait un reproche plutôt qu'un apitoiement.

Le regard voilé, éperdu d'Hélène, se leva vers elle. Alors, plus doucement, elle ajouta :

— Pauvre petite, combien je te plains !

Cependant que les trois sœurs s'éloignaient le long de la petite rue dont les maisons aux fenêtres closes avaient l'air endormi des dimanches provinciaux, Rosine suivie d'Aurélie avait pris un chemin opposé qui

l'éloignait du moulin. Toutes deux gagnèrent la place triangulaire qui marquait le centre du village. La boutique d'un coiffeur jetait, au visage des passants, de tièdes bouffées de parfums : Rosine y fit quelques emplettes.

Elle aurait voulu trouver des prétextes pour reculer l'instant où il lui faudrait rentrer chez elle. Si, durant la semaine, les allées et venues, l'obligation d'être là, de noter les quantités de grain et les noms de ceux qui l'apportaient au moulin mettaient dans le vide de son existence une sorte d'animation factice et qui lui devenait de plus en plus fastidieuse, en revanche, les longs dimanches solitaires et muets augmentaient son désœuvrement maussade.

Les domestiques profitaient de ce repos forcé, l'un pour aller visiter sa famille, l'autre pour rejoindre des camarades et fréquenter, avec la jeunesse du pays, le bal qui avait lieu dans la grande salle de l'auberge, celle réservée aux banquets et aux noces. Seule Aurélie demeurait auprès d'elle, son éternel tricot rangé dans la corbeille qui lui servait de boîte à ouvrage. La servante était aussi désemparée que sa jeune maîtresse, surtout quand celle-ci la privait de l'unique plaisir auquel son âme pieuse se complaisait : les vêpres que l'abbé Vincent venait célébrer dans l'église villageoise.

Ce matin-là, Aurélie avait du mal à suivre la jeune fille : Rosine marchait d'un pas rapide et les pauvres jambes raidies, le souffle asthmatique de la paysanne souffraient de cette allure accélérée. Sur le pont qui enjambe le Loing, la vieille femme demanda grâce :

— Ho ! là, Mademoiselle, c'est-y que de ce pas nous allons jusqu'au bout du monde ? Voici l'heure de rentrer chez nous et de préparer le déjeuner.

— Je ne t'empêche pas de rentrer, en vérité, je suis assez grande pour me promener toute seule et tu n'as pas besoin d'être sans cesse sur mes talons comme un chien de garde.

— Bonne Vierge, comme vous voilà méchante, ce matin ! C'est le chapeau neuf des demoiselles du château qui vous a donné de l'envie ? Eh ! vous n'avez qu'à écrire à Paris et à vous en faire envoyer un tout pareil.

— Crois-tu que je vais copier ces péronnelles ? Non, bien sûr ! Je ne me soucie guère d'elles et de leurs chapeaux, je ne les avais même pas remarqués. Non... ce qui m'occupe... mais je n'ai pas besoin de te faire de confidences. D'ailleurs, tu ne comprendrais pas.

— Je ne suis peut-être pas aussi sotte que tu le penses, ma fille, répliqua la servante qui, blessée par la réflexion mal sonnante, reprenait le tutoiement que la vanité de Rosine avait banni de leurs rapports actuels. Je sais bien des choses et, ce que je ne sais pas, je le devine. Si tu me demandais un conseil...

— Mais je ne t'en demande pas, fit Rosine piquée à son tour. Allons, rentre à la maison, ajouta-t-elle un peu radoucie, moi, je vais marcher dans la campagne, cela me fera prendre l'air.

— Bon, fais à ta guise, mais ne te mets pas trop en retard pour déjeuner : il y aura un soufflé au chocolat.

Déjà Rosine avait tourné le dos à la vieille femme. Le pont, doucement convexe, s'ouvrait devant elle. C'était ensuite quelques prairies à l'herbe séchée par les gelées, puis l'amorce d'un bois aux branches enchevêtrées et nues. La route s'y enfonçait, trouée blême sous le ciel uniformément couleur de fumée.

Contrairement à ce qu'elle avait annoncé, presque tout de suite la marche la lassa. Elle portait de fins souliers à hauts talons Louis XV qui rendaient son équilibre instable. Au bout de quelques mètres, elle fit volte face. Bâti sur l'autre rive, le village s'étalait devant ses yeux avec les pans démantelés de sa tour vénérable qui, autrefois, servait de sentinelle avancée, arrêtant les incursions de pillards et l'approche des armées ennemies. Dans son ombre, le clocher aux fenêtres d'un style ogival primitif se découpait sur les mousselines grises des immobiles nuées.

Autour de ces deux vénérables vestiges des siècles révolus, les maisons basses se pressaient et c'était un chevauchement de toits roses et bruns que dominait la cime dépouillée des arbres épars dans les petits jardins clos de haies ou de mur.

Des jardins, encore, descendaient jusqu'à la coulée d'eau verdâtre enfermée entre les deux berges. Un lavoir tout au bord projetait une ombre dense. Derrière

son toit moussu on devinait la campagne infinie et vide. Par contre, de l'autre côté du pont, des maisons de plaisance étalées au milieu de grands jardins bien soignés, représentaient le quartier aristocratique du village, mais tous les contrevents étaient clos et les habitants ne reviendraient hanter les chalets et parterres que lorsque la belle saison serait revenue.

Rosine s'était accoudée au large parapet de pierre. Elle haussa les épaules dédaigneusement en pensant à la famille de Villaneuf qui, hiver comme été, demeurait confinée dans l'antique gentilhomnière.

« Il faut être vraiment « purée », se dit-elle intérieurement pour n'avoir même pas un pied à terre à Paris et rester à geler dans ces grandes pièces où les cheminées fument quand souffle le vent. »

Elle croyait, avec cette réflexion, exhaler sa rancune contre ses anciennes amies mais, par un juste retour, sa pensée se reporta sur elle-même, condamnée à la même disgrâce et, aussitôt, comme pour se consoler, elle ajouta

« Il faudra bien que je m'évade de ce pays car j'y mourrais d'ennuis, à la longue. Je ne suis pas une résignée comme cette sotte d'Hélène ou une orgueilleuse à la façon de la belle Diane.

La sensation d'être observée par quelqu'un arracha la jolie meunière à ses réflexions et la fit se retourner brusquement.

A deux pas d'elle, portant sur le dos tout un attirail de pêcheur, un grand garçon au visage ouvert et souriant l'examinait. Dès que leurs regards se croisèrent, les traits du jeune homme se firent plus affables. D'un mouvement un peu gauche, il ôta la vieille casquette qui le coiffait, libérant une chevelure brune, épaisse et bouclée.

— Mamzelle Rosine, bien le bonjour. Y a longtemps qu'on ne s'est rencontré.

— Bonjour, Fernand, répondit la jeune fille sans enthousiasme.

— Alors, on ne sort pas souvent de son moulin?

— J'en sors quand ça me plaît et que j'ai à faire au dehors.

— Bien sûr, c'est point après un deuil qu'une fille peut se rendre aux assemblées.

— Je ne m'y suis jamais rendue, il me semble.

— Ça voudrait-il dire que vous n'aimez pas la danse, ou bien qu'il n'y a pas un danseur qui soit à votre goût ?

— Peut-être bien.

— Ecoutez, Rosine, vous permettez que je vous appelle ainsi. Dame, on a été à l'école et au catéchisme ensemble. L'année où vous avez fait votre première communion, moi je renouvelais la mienne. Je suis votre aîné d'un an, pardine ! Vous rappelez-vous, quand on jouait ensemble à la marelle ? Et quand je tournais la corde pour vous faire sauter. Oh ! je l'aurais tournée pendant des heures entières. Vous étiez si légère, si plaisante avec vos cheveux si blonds qui dansaient autour de vos joues rondes. D'ailleurs vous n'avez pas changé, Rosette, et si vous vouliez...

— Si je voulais ? questionna Rosine que la déclaration du garçon flattait.

— Eh ! bien, voilà. Vous savez qui nous sommes. Mon père, Luc Bonnier, a du bien. Plus de deux cents hectares : des prés, de la vigne, du tabac ! Et la culture des betteraves, celle des pommes de terre, et des asperges qu'on expédie par centaines de bottes à Paris. Oh ! on peut dire que le père s'y entend. Il n'a pas mis tous ses œufs dans le même panier et si une denrée flanche, les autres la rattraperont, voilà tout. Vous, Rosine, vous voilà seule avec le moulin sur les bras. Ça n'est pas une affaire de femme et j'en sais qui vont porter leur blé ailleurs depuis que maître Louis n'est plus là.

— Soyez tranquille, Fernand, je n'ai pas l'intention de demeurer meunière toute ma vie.

Elle répétait avec une énergie croissante la phrase qui hantait son esprit.

— Vous pensez à vendre le moulin ? questionna le jeune homme en ouvrant de grands yeux étonnés.

Rosine riait sous cape, comprenant bien où le pauvre garçon voulait en venir. Elle l'examinait, narquoise, Pourtant, elle ne pouvait se refuser à nier l'évidence.

Malgré ses vieux vêtements et ses cheveux en désor-

dre, Fernand Bonnier était un très beau garçon, le type parfait de ces races rustiques et fortes attachées à la glèbe depuis des générations, nourries d'air pur et de mets simples, au sang généreux que le mal des grandes villes n'a pas appauvri ni contaminé. Sous le tricot de laine marron qui accusait ses larges épaules, la poitrine bombée se gonflait, les muscles saillaient au moindre mouvement. Une ceinture de cuir accusait la taille mince, les jambes allongées semblaient faite pour la course rapide. Le visage, de coupe un peu carrée, offrait de grands traits réguliers qu'éclairaient de larges yeux bleus, ces yeux de terriens qui, à force d'avoir contemplé, au-dessus d'eux, la voûte libre du ciel immense en ont emprunté la teinte d'azur.

La peau couleur de pain brûlé qui s'allumait de rose aux pommettes aurait fait le désespoir d'une mondaine supportant, pour brunir, les piquantes caresses du soleil. Les lèvres de pourpre foncée découvraient, dans un sourire un peu craintif, des dents saines sinon impeccablement rangées.

Tel qu'il était, depuis son retour du service militaire qu'il avait accompli dans les zouaves, Fernand avait été l'objet de bien des rêveries solitaires, de bien des espérances toujours en éveil. Dès qu'il paraissait parmi les groupes de jeunes gens et de jeunes filles, tous les tendres yeux des fillettes à marier se tournaient vers lui et celle qu'il invitait pour une danse se croyait momentanément la reine de la fête, emportée, au rythme des tangos ou des blues qu'un phonographe distillait, contre la poitrine de ce beau garçon dont elle rêvait de faire un mari.

L'abbé Vincent qui était le directeur de conscience de toute cette jeunesse n'avait jamais entendu si fréquemment ses pénitentes s'accuser d'avoir eu des distractions durant les offices que depuis le retour de Fernand au village.

Ce n'était pas la première fois que le jeune homme marquait une prédilection pour Rosine Lachenault. Déjà, étant enfant, il s'était improvisé bien souvent son chevalier servant et son défenseur lorsque l'exécrable caractère de la fillette lui valait l'animosité des petits camarades, lesquels se faisaient un malin plaisir de ren-

dre en taquineries ce que la gamine leur faisait supporter par ses caprices et sa froide méchanceté. Il avait même étendu sa protection jusqu'à Georges, l'habituel souffre-douleur de Rosine qui, plus jeune et beaucoup moins fort que lui, risquait de recevoir le contre-coup des rancunes amassées autour de sa cousine.

Comme elle se taisait, Fernand répéta sa question sous une autre forme

— Vendre le moulin, en ce moment, ce ne serait pas à faire !

Ce conseil offensa la jeune fille. Elle répliqua sèchement :

— Je ferai ce que bon me semblera. Le moulin est à moi, n'est-ce pas ?

Tout de suite, le timide amoureux battit en retraite :

— Bien sûr qu'il est à vous, mais faut pas vous en défaire, croyez-moi. D'abord, ça n'est pas le moment, bien sûr, avec ces bruits de guerre qui ont couru à l'automne, tant d'hommes arrachés de chez eux et rappelés sous les drapeaux ! Ça n'a pas duré, bien sûr, mais depuis, on se demande si, un jour ou l'autre, il ne faudra pas prendre le flingot et faire la guerre comme l'ont faite nos pères en disant « c'est la dernière ». Vous comprenez que ce n'est pas bien engageant, aussi les prix baissent, celui qui vous achèterait le moulin le payerait la moitié de sa valeur à cause du risque. Il y a aussi les impôts, les taxes, est-ce que je sais ? Même si les affaires baissent, vous aurez de quoi vivre largement en le conservant.

— Vous parlez, mon pauvre Fernand, comme si vous me croyiez condamnée au célibat. Qu'aurai-je besoin de ce rapport aléatoire quand je serai mariée ?

— Ça sera pour vos enfants, plus tard. Bien sûr, avec ou sans moulin, j'en sais qui ne demanderaient pas mieux que de vous prendre pour femme.

— En vérité ? Vous m'avez l'air bien renseigné sur mes prétendants !

— Si je vous disais, mademoiselle Rosine, que j'en suis un ?

Gauchement, le jeune homme avançait sa main vers celle de Rosine. Celle-ci, l'ayant amené au point

exact où elle désirait le voir aboutir, se recula brusquement, une lueur mauvaise dans ses yeux où des paillettes dorées s'allumaient. Interdit, le pauvre garçon demeurait devant elle, son geste inachevé lui donnant l'air plus gauche et plus lourdaud.

— Je suis très flattée de votre demande, car c'est une demande en mariage, si je ne me trompe, que vous me faites là, mon cher Fernand ? Mais je ne puis vous répondre qu'une chose : vous arrivez trop tard, car je suis déjà engagée à mon cousin, Georges Darcelles. Comme vous le savez il est parti à Paris afin de devenir un grand peintre. Les journaux parlent déjà de ses succès. Bientôt ce sera la fortune, la gloire. Et puis, nous nous aimons. Je vivrai à Paris, mon rêve ! Vous comprenez, mon pauvre garçon, si je me soucie du moulin, et même, si vous me connaissiez un acquéreur ?

Elle tendit au jeune homme décontenancé la main qu'elle venait de lui refuser et, pivotant sur ses petits talons, son voile coquettement enroulé autour de son cou, elle passa devant lui sans lui accorder un regard de plus.

— Je comprends, je comprends, balbutiait Fernand, pitoyable et résigné, tandis que la silhouette noire s'éloignait d'une allure dansante et comme allégée.

Ce ne fut que lorsqu'elle se retrouva dans la pièce enfumée où Aurélie s'empressait autour de son fourneau d'où montait une chaleur trop forte, que Rosine réalisa la portée de ce mensonge qu'un sot orgueil lui avait dicté. Elle y réfléchit avec gêne durant tout le déjeuner, et ce fut machinalement qu'elle fit honneur au soufflé, triomphe de la vieille domestique.

Pourtant, à mesure qu'elle examinait la situation presque ridicule qu'elle venait de créer, un instinct combatif se réveillait en elle et elle finit par se persuader que sa volonté suffirait à aplanir toutes choses. Elle se surprit prononçant presque à haute voix :

— Tant pis, maintenant, il n'y a plus à reculer. Il faut que je devienne la femme de Georges. Il le faut, et par n'importe quel moyen !

CHAPITRE VI

REMOUS

Le château des Erables, bâti au milieu d'un parc de plusieurs centaines d'hectares, est l'un des plus beaux domaines de cette région que les peintres de la génération de Millet mirent si fort à la mode. Marlotte, Barbison, noms pimpants d'anciens villages devenus de coquettes petites villes où s'abattit la fantaisie d'artistes bientôt étiquetés sous un même signe : celui de l'Ecole de Fontainebleau, allant des études de Rousseau aux lumineuses esquisses de Nanteuil, des prestiges de Diaz aux harmonies vaporeuses de Corot.

Lorsque Jean Orsolier avait acquis cette superbe propriété, la demeure tombait en ruines, mais les bosquets qui l'entouraient étaient les plus beaux du monde. Détachés de la forêt elle-même, ils en gardaient les séculaires ombrages et les aspects si pittoresques et si divers. En somme derrière ses hautes murailles grises qui l'emprisonnaient de toutes parts, le château des Erables, ainsi nommé à cause de son allée d'honneur ombragée par des arbres de cette essence, s'entourait d'une réduction de la forêt, et l'on y retrouvait, en raccourci, les rochers d'Apremont, les bruyères à perte de vue et le sable étincelant sur lequel le soleil s'amuse à dessiner l'ombre rigide des sapins et celle, frissonnante, des bouleaux. Il y avait même, à l'extrême limite de la propriété, une mare endormie sous les mousses aquatiques dont la ceinture de roseaux paraissait abriter pêle-mêle les libellules et les fées.

Depuis que Jean Orsolier avait épousé sa pupille, la solennelle demeure avait été un peu délaissée. Danièle n'était pas très mondaine, ou, plutôt, elle se liait difficilement. L'intimité parfaite, l'entente absolue qui régnaient entre elle et son mari, l'empêchaient de nouer des relations suivies avec les jeunes femmes de son

monde, fréquentant l'hiver son salon, lesquelles n'auraient point demandé mieux que de devenir les amies de la charmante jeune femme, mais celle-ci ne tenait guère à compliquer son existence déjà si bien remplie par les pauvres gens auxquels elle consacrait, en cachette, la majeure partie de ses loisirs.

Et puis, le rôle presque maternel qu'elle avait assumé vis-à-vis du petit-neveu de son mari, exigeait une certaine prudence. Jean Orsolier ne lui avait point caché qu'il ne voulait pas faire de Georges un oisif ou un paresseux. C'est pourquoi il avait tenu le jeune homme dans l'ignorance de ses intentions généreuses ; pour cela et aussi par une sorte de pudeur qui le mettait à la torture lorsqu'il était forcé de recevoir les remerciements et les signes de reconnaissance de l'un de ses obligés.

Dans ce château aux dimensions trop vastes pour leur aimable intimité, il eût fallu mener une vie mondaine, s'entourer d'invités de marque. A cette existence d'apparat, la jeune femme préférait quelque voyage dans un pays de soleil, voyage qui reposait Georges de ses études intensives, tout en lui mettant de la beauté devant les yeux.

On y passait généralement une quinzaine en septembre, et puis les volets entr'ouverts se refermaient, et le château de la Belle au Bois-Dormant reprenait sa longue léthargie.

Ce fut, dans le pays, une assez vive surprise quand, dès les premiers jours de juin, les domestiques envoyés en avant-garde s'activèrent à mettre la maison en état et annoncèrent, à qui voulut l'entendre, que leurs maîtres comptaient passer tout l'été aux Erables.

Fait plus imprévu encore, M. et Mme Orsolier avaient lancé des invitations, et l'on mènerait joyeuse vie durant tout leur séjour.

En effet, une semaine plus tard, Jean et Danièle accompagnés de leur neveu et d'une première fournée d'invités, apportaient une animation nouvelle sous les hauts plafonds habitués au silence et dans les allées ombreuses qu'aucun pas ne foulait depuis si longtemps.

Comme toujours, Jean Orsolier s'en était complètement remis à sa femme du soin d'inviter qui bon lui

semblerait. Parmi les premières personnes conviées à passer quelque temps aux Erables, se trouvaient deux ménages amis, gens de la meilleure société, avec lesquels Orsolier se sentait en parfaite sympathie, une femme de lettres, veuve depuis quelques années et se consacrant toute entière à l'éducation d'un gamin souffreteux qui avait, craignait-on, hérité le triste mal dont était mort son père. Aux poumons délicats du pauvre petit, le grand air pur et les émanations salubres des sapins baignés de soleil ne pouvaient que faire du bien. Mme de Verteuil, dont le mari venait d'accepter au Congo un poste trop avancé pour avoir pu emmener avec lui sa femme et ses deux filles — Andrée, une jolie brune de dix-neuf ans, Madeleine qui n'avait pas encore atteint sa quinzième année ; — un Académicien, dont l'habit vert n'avait éteint ni l'esprit ni la bonne grâce et, enfin, Pierre Desarnaux, lui aussi membre de l'Institut, à qui Georges devait d'être devenu l'artiste sur la voie du succès que ses maîtres se plaisaient à voir en lui, complétaient la petite société à laquelle devaient fréquemment se joindre les quelques amis que M. et Mme Orsolier comptaient dans le pays.

Et, mentionnant ceux-là, c'est au comte de Villaneuf, à ses trois filles, que songeait Danièle. Avant de mettre à exécution le projet qu'elle avait soumis à Georges, la jeune femme s'était discrètement informée. Elle avait ainsi acquis la quasi certitude que ni Diane, ni Hélène n'étaient officiellement fiancée. Georges devait tenter sa chance, et elle serait là pour le défendre et le guider.

Ce matin-là, le facteur avait apporté au Vieux Manoir, en plus des journaux auxquels le comte était abonné, une longue enveloppe mauve qui fleurait un parfum délicat.

Plus soucieux de politique — les nuages suspendus sur l'Europe inquiétaient profondément le châtelain — M. de Villaneuf avait laissée sans la lire la lettre posée devant lui, sur un guéridon de jardin, devant lequel il avait coutume de s'installer quand le temps était suffisamment tiède pour son pauvre corps torturé de rhumatismes, souvenirs d'un séjour trop prolongé dans les tranchées de l'Aisne.

Josette, debout en face de lui, cherchait à voir « les images », mais son regard était attiré par l'enveloppe parcheminée. Elle se permit même de la retourner. Imprimées dans de la cire argentée, deux initiales s'entrelaçaient. La petite curieuse épela :

— O. D. Dis donc, papa, qui s'appelle O. D. parmi nos relations ?

— Audé ? fit le père, sans pour cela interrompre sa lecture, je n'en sais rien ou plutôt, non, personne.

— Alors, lis ta lettre, tu sauras d'où ça vient !

— J'ai tout le temps. Laisse-moi le loisir de finir cet article.

— Oh ! tu en as pour une heure, car après celui-là, tu en commenceras un autre. Lis d'abord, c'est peut-être pressé !

Le comte haussa les épaules.

— Une note de fournisseur, ou bien une demande de secours.

— Mazette, ils sont rudement chics nos fournisseurs, et aussi les tapeurs, pour se payer du si beau papier. Non, tu dois te tromper ! Ouvre, papa !

Le ton était celui de la prière et aussi de l'impatience. M. de Villaneuf ne pouvait s'y tromper. Il se mit à sourire et accorda :

— Ouvre toi-même, petite curieuse. Fichtre ! ce n'est pourtant pas l'époque où l'on écrit au bonhomme Noël et où l'on attend sa réponse !

Choquée, Josette lâcha l'enveloppe que son petit doigt commençait à attaquer :

— Oh ! papa, tu oublies toujours que je ne suis plus un bébé, je vais avoir seize ans !

— C'est ma foi vrai. Bonne à marier ! Il va falloir que je te conduise au bal !

— Chiche ! s'exclama la fillette dont le visage s'était illuminé.

— Comment, chiche ? Tu veux que je te mène danser ? Mais on ne donne pas de bals, dans le pays, à part celui de l'auberge.

— Ce n'est point dans une auberge que je danserai c'est dans un salon, un véritable salon. Oh ! que je suis contente, que je suis contente !

Josette tournait sur la pointe de ses petits pieds, ses

cheveux où le soleil mettait des reflets de cuivre dansaient autour de son visage frais comme une corolle de fleur. Son tablier à volants, sa courte jupe de laine blanche, s'envolaient comme des écharpes de danseuse.

Villaneuf la contemplait, heureux de la voir si vivante et si joyeuse, exubérante de santé et puérile encore à la façon d'un petit enfant.

— Eh bien ! eh bien ! on perd la tête ? Quelle idée j'ai eu de te parler de bal.

— Mais non, papa. Une admirable idée puisqu'elle se réalise. Tiens, lis plutôt ! C'est comme dans les contes de fées.

De l'enveloppe mauve, un carton de même couleur s'était échappé et, sur le carton, les yeux émerveillés de Josette avaient déchiffré une invitation pour la soirée dansante que donnaient, le samedi suivant, Mme et M. Orsolier dans leur château des Erables.

Tandis que Josette courait mettre ses deux sœurs au courant de l'événement prodigieux, M. de Villaneuf relisait l'invitation et son regard devenait plus songeur.

Cette phrase, que tout à l'heure il avait prononcée sur le ton d'une plaisanterie, voilà qu'elle était, pour lui, comme un rappel de ses devoirs paternels, et il se demandait avec angoisse s'il avait été à la hauteur de sa tâche et s'il les avait véritablement remplis.

Son égoïsme ne l'avait-il pas poussé à se désintéresser de l'avenir de ses deux aînées ? Depuis qu'Hélène avait quitté le couvent, qu'avait-il fait pour la marier ? Et Diane qui, à la mort de sa mère n'était encore qu'une enfant, comment s'était-elle pliée insensiblement à ce rôle de maîtresse de maison et presque de mère auprès du bébé demeuré orphelin et qui n'avait connu d'autre sourire penché sur son berceau que celui de l'aînée transformée en « petite maman ».

Jamais il n'avait songé à elle, aux années qui passaient. La sage Diane, avait-on coutume de dire en parlant de cette fillette trop grave, trop pénétrée de ses devoirs, qui passerait, sans que personne s'en aperçoive,, de la jeunesse en fleurs à l'aspect ingrat et morne des vieilles filles, de celles dont nul n'a voulu et qui n'auront jamais comme foyer que celui des autres.

— Quand je ne serai plus là, se disait-il, et que sa

main aura fermé mes paupières, où se réfugiera-t-elle, la pauvre créature ? Auprès d'Hélène ou de Josette, en admettant que celles-ci suivent la vie normale et deviennent un jour des épouses et des mères.

Brusquement, le comte se leva. Il entendait, au loin, les voix mêlées des trois sœurs.

— Non, non, se dit-il résolument, cela ne sera pas, je ne veux pas que cela soit. Ma pauvre Diane, c'est d'elle la première que je dois m'occuper. J'en parlerai à Mme Orsolier, s'il le faut. Nous irons à cette soirée, fichtre oui, et ce serait bien étonnant qu'avec sa beauté...

Josette en tête, les jeunes filles parurent sur la terrasse. Comme toujours, ce fut l'aînée qui questionna. Ses beaux traits purs étaient parfaitement calmes. Cependant, il sembla à Villaneuf que la voix de Diane résonnait sourdement et qu'une lueur étrange moirait ses grands yeux d'un gris transparent.

— Père, que prétend Josette ? Une invitation de Mme Orsolier. Elle donne un bal samedi aux Erables et nous y convie ?

— Exactement, ma chérie.

— Vous allez refuser, n'est-ce pas ? Cela ferait des frais.

— Nous accceptons, au contraire. Je vais écrire à nos voisins afin de les remercier et, quant aux frais... je vous ouvre le crédit nécessaire.

Diane pâlit davantage, tandis qu'Hélène, qui n'avait rien dit, mais dont le regard était une éloquente prière, porta ses deux mains à la hauteur de son cœur comme si elle avait voulu en arrêter les tumultueux battements.

— Père, insista l'aînée dont la voix grave vibrait d'une émotion disproportionnée avec un fait aussi banal, en ce moment, serait-ce raisonnable ?

— Raisonnable ou non, nous irons au bal, et j'exige que mes filles y fassent bonne figure. Et maintenant, laissez-moi un peu de tranquillité. Après déjeuner, avertis Guillaume qu'il nous conduira à Fontainebleau, ou à Nemours, à votre choix.

— Guillaume a du travail, un travail qui presse !

— Entendu ! Je prendrai le volant. Je ne me sens pas trop valétudinaire en ce moment. Tenez, parions

que j'ouvre le bal avec notre belle voisine ?

Les éclats de rire de Josette dispensèrent ses sœurs de répondre. D'un geste tendre, les deux aînées s'étaient prises par la taille. Hélène tourna vers Diane un visage illuminé par le bonheur :

— Je vais le revoir ! murmura-t-elle comme en extase.

Et Diane, en la serrant affectueusement contre elle, abaissa ses longues paupières un peu meurtries sur son regard qui se voilait.

Malgré qu'il n'ait eu guère envie de se retrouver en face de Rosine, cause volontaire ou non des doutes qui le torturaient, Georges n'avait pu faire autrement que de rendre, à sa cousine, une brève visite de politesse. En même temps, il avait mission de l'inviter à la soirée dansante que donnait sa jeune tante.

En raison de son deuil, il semblait probable que Mlle Lachenault n'accepterait pas. Tel était l'avis de Danièle.

Quand le jeune homme arriva au moulin — il avait voulu s'y rendre à pied, par la route sinueuse qui court à travers champs et s'incline ensuite vers les berges du Loing — il pouvait être dix-sept heures. Le soleil commençait à s'abaisser vers la cime des bois qui mettaient, presque de tous les côtés, leur écran sombre au bas du ciel incendié.

L'atmosphère était un poudroiement d'or. Au gré des clartés et des ombres, cet or devenait verdâtre ou rougeoyait comme s'il avait été chauffé dans quelque fournaise.

Passée la grande porte charretière, la cour du moulin apparaissait toute illuminée.

Quelque pressentiment secret avait-il averti Rosine ? Malgré la chaleur encore lourde, elle était debout au sommet du perron et ses cheveux ondulés, dont les volûtes encadraient son visage d'une roseur de pêche, flambaient comme une torche. La saison l'avait autorisée à quitter le noir austère pour une étoffe plus légère, une mousseline blanche où s'enchevêtraient de grandes fleurs grises et noires. Un col d'organdi soulignait la large échancrure du corsage et les bras fer-

mes et ronds étaient poudrés d'un léger duvet doré. Faites de parcelle d'or semblaient les minuscules stries des iris marron. Telle qu'elle lui apparaissait, avec un sourire d'accueil qui faisait luire les petites dents nacrées entre la pourpre foncée des lèvres, l'artiste qui examinait en connaisseur la juvénile apparition ne pouvait nier qu'elle ne fut charmante.

Invinciblement, elle éveillait en lui le souvenir du jour où, orphelin débordant de reconnaissance, il avait franchi le seuil hospitalier et reçu en plein cœur cette réconfortante vision d'une fillette à peu près de son âge dont la joliesse le séduisait et que son cœur esseulé était prêt à accueillir comme une amie et comme une sœur.

Sans doute, cette affection enfantine aurait-elle pris, avec les années, la tournure d'un tendre roman. Il s'imagina devenu le mari de Rosine et, ayant hérité du moulin et de sa direction. Comme sa vie actuelle, consacrée et embellie par l'art, était différente de cet humble sort et, pourtant, cela aurait été son destin si Rosine n'avait pas repoussé les pauvres élans d'un cœur qui ne demandait qu'à se donner.

Qu'il était différent l'accueil de ce jour lointain et celui qu'il recevait aujourd'hui de sa capricieuse cousine ! On aurait dit qu'elle ne savait par quelle manifestation lui faire comprendre la joie qu'elle éprouvait à le revoir ?

— Mais oui, je savais que tu étais aux Erables. Tout se sait dans nos petits pays, mais je me disais qu'on ne te permettrait pas de venir me visiter.

— Qui ça, on ? Mon oncle me laisse absolument libre.

— Oh ! je m'en doute. Mais il n'y a pas que lui au château !

— Evidemment ! Y compris les invités, nous sommes exactement quatorze.

— Ce ne sont pas les invités qui t'accaparent du matin au soir ?

— Comme tu es bizarre, ma pauvre Rosine, avec ton imagination. Tu veux à tout prix que je sois accaparé. Mais par qui, encore une fois ?

— Eh bien ! Par ta belle tante, sans aller chercher plus loin.

— Par Danièle ?

— Tu vois, tu la désignes par son petit nom. Le mot : tante ne siérait pas à sa coquetterie.

— Ma chère amie, une fois pour toutes, je te demanderai de ne point te mêler de ce qui ne te regarde pas et de m'épargner — surtout quand il s'agit de la femme respectable et parfaite qu'est Mme Orsolier — des insinuations malveillantes, lesquelles, je te l'affirme, manquent leur but et ne plaident pas en faveur de celle qui se complait à de telles élucubrations.

— Ne te fâche pas, cousin. Tu sais, je ne fais que répéter ce que tout le monde dit.

Ne devinant pas le piège, Georges, véritablement indigné, ne put s'empêcher de demander :

— Et que dit ce tout le monde si friand de calomnier son prochain ?

— Que la belle Mme Orsolier ayant, une première fois, pris un vieux mari, pourrait bien, par compensation, si jamais elle se trouve veuve, en choisir un beaucoup plus jeune, sans compter que, de cette façon, s'il arrive à M. Orsolier de te coucher sur son testament, elle ne perdra rien de la fortune.

Tandis qu'elle parlait, Rosine ne quittait pas des yeux le visage de son cousin. A le voir blêmir, puis rougir de colère, les poings crispés, comme s'il allait frapper un invisible adversaire, elle se rendit compte du mal qu'elle lui faisait, mal inutile, car au fond d'elle-même, Rosine savait que Georges était parfaitement incapable de se prêter à une telle vilenie, même si cette vilenie avait pris corps dans le cerveau de Danièle.

Devant les traits bouleversés du jeune homme, l'élan qu'il eut pour s'éloigner avec dégoût de la calomniatrice, Rosine eut peur. Elle posa sa main sur l'épaule du peintre, renversa sa tête afin de lui livrer un regard qu'elle fit câlin et candide.

— Allons, voilà que tu m'en veux. Voilà que tu te figures que je t'ai dit des choses par pure méchanceté ou bien par jalousie, peut-être. Non, je ne suis pas jalouse de cette femme. Je te connais trop. Je sais

que ce n'est pas vrai. Même si elle te le demandait, tu ne l'épouserais pas, cela ferait trop parler les gens ; ils insinuent déjà assez de choses. Moi, je te défends de toutes mes forces, et, sais-tu ce que j'ai trouvé à dire, ce qui a le mieux convaincu les méchants ? C'est que tu ne tarderais pas à te marier. Tu n'as pas besoin, pour trouver une jeune fille riche et jolie, de courir après les souliers d'un mort. Allons, tu ne m'en veux plus, mon petit Georges ? C'est par amitié pour toi que j'ai parlé, pour que tu sois sur tes gardes. Tu me crois, dis que tu me crois ?

Elle lui tenait toujours le bras et le regardait de très près, comme si elle avait espéré le fasciner par le miroitement de ses yeux qui brillaient à travers la frange épaisse des cils.

Il faiblit, prenant comme véridiques les arguments que Rosine trouvait pour excuser sa vilaine action. Peut-être, au fond, devinait-il qu'il serait dangereux de traiter la jolie meunière en ennemie, mais il voulut abréger sa visite.

Sans accepter les rafraîchissements que Rosine lui offrait, il transmit, assez froidement d'ailleurs, l'invitation de Mme Orsolier ; il ne put s'empêcher d'ajouter, ne laissant pas à sa cousine le temps de répondre :

— Voici ma mission remplie : je n'avais pas grand espoir que tu viennes à ce bal, maintenant je suis certain que tu t'abstiendras.

— Et pourquoi cette supposition, Georges ? fit-elle, déjà angoissée, car elle avait entrevu, au cours de cette soirée de fête, de merveilleuses possibilités.

— Mais, à cause de ton deuil, l'année n'est même pas écoulée.

— Oh ! il ne s'agit pas d'un bal de grande cérémonie, plutôt une réunion intime, d'après le carton. Je puis très bien y aller en robe blanche. Le blanc est de grand deuil. Et éviter le plus possible de danser. Personne n'y trouvera à redire, et je ne ferai pas une impolitesse à tes parents qui, par alliance, sont un peu les miens.

Georges allait parler, elle l'en empêcha en lui mettant sur la bouche ses doigts qui fleuraient une fraîche odeur de lavande.

— Je sais ce que tu vas me dire. Mais puisque je te jure que je ne crois pas un mot de ces calomnies. Tiens, veux-tu que je m'en excuse et que je dise à Mme Orsolier le bien que je pense maintenant d'elle ?

— Inutile, coupa Georges excédé. Il est de certains propos comme de la boue, cela tache tous ceux qui y touchent. Venez donc à ce bal, Rosine, si vous le jugez convenable.

— Voilà que tu me dis vous. C'était si amusant de reprendre notre tutoiement d'autrefois, de nous croire encore deux camarades.

— Deux camarades ?

La jeune fille ne releva pas l'exclamation ironique que le peintre n'avait pu retenir.

Comme, décidément, il prenait congé, Rosine, afin de le garder encore, l'entraîna vers le moulin.

— Regarde, dit-elle, arrêtée devant la roue qui tournait, plongeant ses vannes dans l'eau profonde et verte, tandis qu'aux parties non immergées des chapelets de gouttelettes s'illuminaient comme des diamants, et qu'une buée liquide suspendait dans l'air un éblouissant arc-en-ciel.

— Crois-tu que c'est joli, notre vieux moulin ? s'exclama Rosine. Ce n'est point dans les établissements modernes, où tout marche à l'électricité que l'on peut voir un si pittoresque spectacle. Et l'eau qui bouillonne comme les flots d'une petite mer pendant la tempête ! Quel ravissant tableau, pour toi qui as tant de talent, d'après ce qu'on dit. Ecoute, mon Georges, tu as du temps devant toi, puisque vous devez passer l'été aux Erables. Viens faire le portrait de notre vieux moulin. Cela me causerait tant de joie. Et puis, ne crains pas que je sois importune. Je ne viendrai même pas te voir travailler si ça t'ennuie ou te dérange. C'est dit ?

— On verra, concéda Georges, tenté par les prestiges des lumières et des ombres, et par ce coin si simple et si féerique à la fois.

CHAPITRE VII

UNE NUIT DE BAL

Bien qu'elle n'ait lancé qu'un nombre assez restreint d'invitations, la petite fête organisée par Danièle promettait d'avoir un franc succès. Outre les habitants du château et quelques familles fixées dans les environs pour la durée de l'été, des amis de M. et Mme Orsolier étaient venus en auto de Paris. Cela faisait, en tout, une centaine de personnes, réunion triée sur le volet. Les deux salons, brillamment illuminés, la monumentale salle à manger transformée en buffet, où, à deux heures du matin, on souperait par petites tables, s'ouvraient par de larges baies sur les parterres également illuminés qui s'étalaient devant la longue façade.

Un petit orchestre, lequel, de temps en temps, se transformait en jazz, était placé sur la terrasse, afin qu'on puisse danser tout aussi bien sous les plafonds cloisonnés que sous le ciel dont les innombrables étoiles s'étaient éteintes devant l'artificiel rayonnement des ampoules couleur d'or et d'argent.

Sans le moindre embarras, Rosine était arrivée l'une des premières, et elle avait fait mille grâces à la maîtresse du logis, en attendant l'occasion d'accaparer son « cher cousin ». Sa longue robe de satin blanc que nouait un large nœud de velours noir accusait un peu trop le galbe de son corps épanoui. A côté de Danièle, aux souplesses de roseau, Rosine paraissait un peu vulgaire, bien qu'elle s'observât, châtiant son langage et ses manières.

Malgré la tiédeur de l'air, elle gardait sur ses épaules un boa de plumes noires, mis là afin de faire ressortir l'éclat un peu trop vif d'un teint que le grand air avait généreusement hâlé et les flamboiements de la chevelure trop apprêtée.

Elle n'avait pu encore attirer l'attention de Georges, lorsqu'elle le vit se précipiter vers l'allée par laquelle les voitures avaient accès à l'un des côtés de la terrasse. Dépitée, elle se mordit les lèvres, car elle avait reconnu la vieille auto familiale du comte de Villaneuf. Elle s'élança, bien décidée à se mettre en tiers entre Georges et son ancienne compagne de couvent ; justement, le hasard la servit.

Une rapide torpédo, que conduisait un jeune homme en habit sous le cache-poussière, que le vent de la course avait entr'ouvert, doubla la lourde voiture. Un accrochage s'en suivit, et, tandis que le chauffeur trop pressé se confondait en excuses, Rosine put rejoindre Georges et lui prendre le bras. Avec un empressement simulé, elle l'entraîna vers les nouvelles venues, et, après avoir salué M. de Villaneuf et Diane, dont la magnifique pâleur semblait attirer la lumière artificielle à la façon d'un miroir afin d'irradier ensuite toute la clarté autour de son visage pathétique comme celui de la nuit, Rosine sauta au cou d'Hélène, empêchant Georges et la jeune fille d'échanger autre chose qu'une banale poignée de mains.

Le bras passé familièrement autour de la taille de son ancienne amie, elle l'emmena du côté du château, lançant par-dessus son épaule au jeune homme, stupéfait et déçu :

— Retourne auprès de Mme Orsolier, elle a besoin de ton aide pour recevoir ses invités. Moi, je me charge de ces demoiselles.

Il était impossible à Darcelles de résister à l'impétuosité de Rosine, impossible à Hélène de se libérer de l'encombrante familiarité. Tandis que Georges se faisait le guide du comte de Villaneuf, lequel voulait ranger sa voiture avant de présenter ses devoirs à ses hôtes, les quatre jeunes filles gravissaient les marches du perron que des cordons d'électricité illuminaient.

Il vit les gracieuses silhouettes disparaître dans la clarté d'une des grandes baies du salon. Déjà, elles étaient perdues parmi les couples qui évoluaient lentement, au rythme langoureux d'un tango. Il n'avait même pas aperçu la couleur de la robe que portait Hélène, ce qui lui aurait permis de suivre de loin la

femme qui emplissait tout son cœur, de la distinguer parmi toutes les autres, même quand les convenances mondaines les tiendraient éloignés l'un de l'autre.

Lorsque, débarrassées de leurs manteaux, les trois sœurs firent leur apparition dans le salon où la châtelaine et le châtelain accueillaient leurs invités, tous les regards se tournèrent vers elles et un murmure d'admiration les salua. Elles étaient vraiment si dissemblables, et pourtant bien de la même race, avec leur sveltesse, un peu ployante chez la cadette, plus fière et plus redressée chez l'aînée dont la petite tête, couronnée du casque sombre de ses cheveux bruns, semblait faite pour porter un éclatant diadème. Chez la troisième, véritable trait d'union entre la douce blondeur d'Hélène et la splendide matité de Diane, on retrouvait les traits de l'une mêlés à ceux de l'autre : ainsi, les belles boucles soyeuses qui flottaient encore librement sur les épaules de l'adolescente avaient parfois le châtain profond des ondulations de l'aînée, mais s'illuminaient aussi des rayons somptueux empruntés à la chevelure légère auréolant le front gracieux d'Hélène.

Dédaignant la coutume qui veut imposer aux jeunes personnes d'une même famille un habillement similaire, chacune des demoiselles de Villaneuf avait eu le bon goût de choisir la couleur et la forme qui lui seyaient le mieux. Diane, sculpturale et distante, était vêtue de blanc ; Hélène, dont la fraîcheur et la blondeur évoquaient le souvenir de quelque hamadryade échappée aux profonds halliers de la forêt, avait choisi une légère étoffe d'un vert à reflets d'argent, et Josette, fleur en bouton, agitait à chacun de ses gestes, les nombreux volants de mousseline rose qui cerclaient sa jupe, large, épanouie comme une corolle, d'où surgissaient, mutins et agiles, deux petits pieds chaussés de lanières dorées.

Parmi ceux qu'avait le plus impressionné cette apparition de jeunesse et de charme était Pierre Desarnaux. Le sculpteur, d'assez mauvaise grâce, s'était laissé convaincre d'assister à cette réunion. Il avait passé en maugréant l'habit qui ne lui servait que dans les plus solennelles circonstances. Appuyé à la balustrade de la terrasse, dans un coin qu'ombraient les larges

branches éployées d'un tilleul en fleurs, il se contentait d'observer, prêt à critiquer ce qu'il nommait — imbu qu'il était des lignes classiques de la statuaire grecque — la dégénérescence des temps modernes. Tout à coup, à quelque distance de lui, surgie dans une nimbe d'apothéose, Diane lui apparut. Il eut un involontaire sursaut, jeta loin de lui la cigarette qu'il était en train de fumer, et ce simple geste exprimait chez l'artiste un trouble profond.

Un moment, dont il n'aurait pu évaluer la durée, il demeura immobile, cillant les paupières, plongé dans la plus complète admiration. Machinalement, ses doitgs nerveux faisaient, dans le vide, le simulacre de pétrir de la glaise ; mais, aussi soudainement qu'elle s'était révélée à lui, la merveilleuse vision disparut, et il sembla à l'artiste que tout était devenu sombre à l'endroit où il avait vu rayonner celle qu'il comparait, à part lui, aux plus immortels chefs-d'œuvre de l'art dont il était le fervent serviteur.

Il allait s'élancer à la poursuite de l'émouvante inconnue, mais, sur le seuil de la salle de bal, il se heurta presque à Georges, qui, lui aussi, semblait chercher quelqu'un. Familièrement le maître prit le bras de son élève.

— Petit, il faut que tu me présentes à l'une des invitées de ton oncle, une admirable créature ; le pur visage, l'aspect d'élancement mystique et de souveraine fierté que je cherche, afin de réaliser la Sainte Cécile dont je veux faire don à la paroisse qui m'a vu naître, laquelle est placée sous ce vocable.

Et le maître se lançait dans une description minutieuse, mais qui pêchait par la base, car ses yeux de statuaire n'avaient enregistré ni la teinte de la robe, ni celle des cheveux alourdissant le front grave.

Enfin, le hasard les servit, et Désarnaux désigna au jeune peintre Diane, assise auprès de Mme Orsolier. Les dernières voitures étaient arrivées, apportant les invités retardataires. La fête battait son plein, et Danièle pouvait enfin s'accorder un peu de repos, tandis que son mari organisait les tables de bridge.

Dès qu'il eût fait les présentations, Georges interrogea Diane :

— Où est Hélène ? lui demanda-t-il.

Et, au tremblement de sa voix, la sœur aînée comprit combien était ardent le désir qu'il avait de se retrouver auprès de la jeune fille. Sur ses joues mates, ses longs cils, veloutés comme l'aile fragile d'un papillon, se mirent à battre :

— Hélène est demeurée avec votre cousine, mon cher Georges. Mlle Lachenault s'est offerte à lui faire visiter le château et les parterres. Je crois que vous aurez quelques chances de les retrouver dans le jardin.

Déjà, le jeune homme s'élançait ; pourtant, la pensée que Rosine et Hélène se trouvaient en tête-à-tête lui glaça le cœur d'une sorte de pressentiment. En même temps, une colère sourde s'éveillait en lui, tels ces orages subits qui, à l'improviste, viennent bouleverser un ciel tranquille.

— Si elle lui fait du mal, se répétait-il à lui-même, malheur à elle ! Dussé-je soulever un scandale, la démasquer devant tous, je défendrai mon amour.

Tandis qu'il recherchait les deux jeunes filles parmi les allées illuminées où quelques couples de danseurs venaient respirer la douce haleine des parterres fleuris, Hélène et Rosine, l'une entraînant l'autre, s'étaient écartées des endroits illuminés, et enfoncées dans l'ombre d'une allée qui menait vers le grand parc sombre et solitaire.

— Tu n'as pas peur de l'ombre, j'espère, et nous serons si bien pour respirer un moment. Il y a si longtemps que nous n'avons pu causer ainsi, comme nous le faisions au couvent. Te souviens-tu ? disait Rosine.

Et Hélène, dont la pensée était ailleurs et qui aurait tant voulu être libre de courir vers Georges, d'interroger son regard afin d'y lire la tendresse ou l'oubli, répondit négligemment :

— Mais oui, je me souviens !

— Il y a plusieurs années que nous avons quitté la pension ! Plusieurs années, comme cela passe vite, et pourtant, notre vie, à toutes deux, est bien monotone.

— Bien monotone, en effet ! répéta comme un écho Hélène, laquelle cependant, depuis qu'elle aimait, et que l'absence de Georges l'avait plongée dans une continuelle angoisse, palpitait d'une intense vie intérieure.

— Au fait, questionna l'astucieuse, tout en feignant un air détaché, tu n'as pas encore formé de projets de mariage ?

Et comme Hélène répondait par une simple négation de la tête, car ses lèvres répugnaient au menosnge, elle continua :

— Et Mlle Diane ? On avait parlé pour elle d'un riche mariage. Un banquier, je crois ?

— Diane a été, en effet, demandée par l'entremise du notaire de papa. Elle a refusé.

— Différence de religion ? a-t-on dit.

— Pas précisément. Sir Robert Wendbrige était d'origine irlandaise par sa mère et catholique, naturellement. Il avait aperçu Diane au cours d'une partie de chasse à laquelle il avait été invité par le banquier Isaac Whurtz auquel père a loué l'un de nos bois.

— Riche ?

— Je crois, mais ma sœur a dit non si formellement qu'il était inutile de s'informer. Elle aurait dû vivre en Angleterre où le jeune homme possède de grandes propriétés.

— Mais cela aurait été, pour elle, un mariage épatant ?

— Il aurait fallu quitter papa, se séparer de nous, Jamais Diane ne s'y résignerait.

— Elle préfère rester vieille fille ? Et toi, ma bonne Hélène, pas encore de projets d'avenir ? Il est vrai que dans la solitude où vous vivez... Hélas ! il en est de même pour moi. Les jeunes gens qui me courtisent sont des lourdauds auxquels, pour rien au monde, je ne voudrais unir ma vie. Il en est bien un à qui je n'étais pas indifférente — il ne s'est pas fait faute de me le faire comprendre — et qui ne me déplairait pas non plus. Malheureusement, l'intérêt est le sentiment qui régit le monde.

— L'intérêt, mais tu es riche. Les terres, le moulin.

— Et les économies de plusieurs générations de meuniers et de fermiers. Evidemment, j'ai du bien, mais qu'est le peu que je possède à côté des millions de M. Orsolier !

— Que viennent faire ces millions dans la ques-

tion de ton mariage ? M. Orsolier n'a pas de fille à caser, que je sache !

— Ecoute, Hélène, tu es mon amie, je vais t'ouvrir mon cœur, d'autant plus que ce secret m'étouffe. Et puis, s'il arrivait un jour un malheur à ce pauvre M. Orsolier, ma conscience me reprocherait de n'avoir pas parlé.

— Non, non, si tu crois détenir quelque secret redoutable, ce n'est pas à moi de le connaître. Demande conseil à l'abbé Vincent.

— Qui te dit que ce ne soit déjà fait ? Mais il est important, Hélène, tu comprends, tout à fait important que tu saches, toi aussi.

Rosine avait poussé Mlle de Villaneuf vers un banc qu'argentait un rayon de lune filtrant à travers un feuillage léger. La jeune fille se laissa faire. Elle avait conscience que les mots qu'elle allait entendre poignarderaient implacablement son pauvre cœur, donneraient le coup mortel à ses fragiles espérances, mais il était maintenant trop tard. Elle devait, jusqu'au bout, gravir le chemin douloureux de son calvaire de femme.

— Tu as compris, n'est-ce pas, ma petite Hélène, que celui auquel je faisais allusion, c'était mon cousin Georges ? Après la mort de mon père, il s'était montré si tendre, si affectueux avec moi ! Il avait presque obtenu ma parole. Nous nous écrivions. Brusquement, ses lettres cessèrent. Un mois s'écoula ; puis, à l'improviste, je le vis arriver un matin. Et ce fut, entre nous, l'explication. Quand il avait parlé de ses espoirs à Mme Orsolier, celle-ci s'y était opposée de toutes ses forces. Naturellement, le malheureux garçon avait lutté. Il m'aimait, n'est-ce pas ? Alors, Mme Orsolier, la belle Danièle, comme on l'appelle, lui avait avoué ses projets. D'un jour à l'autre elle pouvait devenir veuve. Sans doute, son mari avait-il résolu de partager entre eux deux sa grosse fortune. Un mariage entre eux réunirait les deux parts.

— Mais c'est monstrueux ! s'exclama Hélène, que l'indignation, la souffrance, soulevaient au-dessus d'elle-même.

Plus bas, elle ajouta :

— C'est impossible !

— Impossible ! Oh ! j'ai prononcé ce mot-là avant toi. J'ai cru que Georgse me délaissait pour une autre. Tiens, pour toi. Oui, un moment, j'ai été jalouse de toi. Je savais que vous aviez flirté ensemble, mais en lui ça n'avait laissé aucune trace. Tandis que l'autre... sa volonté, l'ascendant qu'elle a su prendre sur Georges qui se figure lui devoir de la reconnaissance.

— C'est fou ! tu as rêvé ! Jean Orsolier a beau être le grand oncle de M. Darcelles, il était à peine plus âgé que le père de Georges. C'est maintenant tu peux t'en convaincre, un homme dans la force de l'âge, débordant de santé. Et puis sa femme l'aime... c'est un ménage des plus unis !

— Elle aime surtout l'argent, la belle Mme Orsolier, et la pensée qu'il lui faudrait restreindre son train, lui est insupportable. L'argent, c'est le grand corrupteur, vois-tu, comme dit notre bon curé. Quant à la santé de M. Orsolier, les apparences sont trompeuses. Il est atteint d'une maladie de cœur. Une dose trop forte de digitaline... Maintenant, tu dois comprendre combien était lourd à mon cœur le poids de ce secret.

— Tais-toi, tais-toi, tu me rends folle comme toi. Tout est faux, tout est né dans ton imagination. Georges est incapable... Georges, mon Georges !

Gémissante, elle avait pris sa tête entre ses mains et, de sa gorge oppressée, les gémissements s'exhalèrent. Des larmes l'auraient soulagée, mais elles ne montaient pas encore à ses paupières brûlantes. Effrayée par le spectacle du désespoir qu'elle venait de causer, Rosine s'était reculée. Maintenant, elle mesurait les conséquences de son acte, de ces mensonges odieux qui, si naturellement, au fur et à mesure qu'elle parlait devant sa victime pantelante, naissaient de son imagination détraquée. Quelle honte pour elle, si Hélène accusait, provoquant une explication publique. Déjà, elle se voyait ignominieusement chassée. Au bout de l'allée, venant du château en fête, on entendait un crissement de pas sur le gravier.

Une terreur panique s'empara d'elle, et, serrant autour de son cou les pans envolés de son boa, elle s'élança dans le sens opposé à celui d'où provenait le

bruit, laissant sans le moindre secours celle qu'elle venait de frapper à mort.

Au milieu des affres qu'elle souffrait, Hélène, elle aussi, avait perçu l'approche de ceux qui allaient la découvrir dans l'abandon de sa pathétique douleur. Elle fit un surhumain effort pour dominer ses nerfs, tendus à se rompre, mais quand elle essaya de se mettre debout, elle ne put y parvenir, tellement elle se sentait faible et brisée.

Deux ombres avançaient vers elle. Les capricieuses gouttes de lumière sourdant à travers les branches faisaient briller, par instants, de fugaces lueurs sur une robe de bal, très nettement la blancheur d'un plastron s'apercevait.

Hélène espéra que le couple — des fiancés, peut-être, — passerait devant elle sans l'apercevoir, mais une exclamation jaillit, un nom, le sien, lancé comme un appel :

— Hélène ?

C'était la voix de Georges. Il la cherchait, il l'avait devinée dans cette forme pâle tassée sur le banc de pierre. Elle fut sur le point de répondre à la voix bien-aimée, mais, à cet instant, le couple entra dans une flaque de lumière bleuâtre que la lune déversait au centre de l'allée. Appuyée au bras de Georges, qu'elle dominait presque de sa svelte et onduleuse stature, Danièle était là, à quelques pas, veillant peut-être sur son futur bonheur.

C'en était plus que n'en pouvait supporter cette âme déjà si cruellement meurtrie. Avec une douce plainte, comme en exhale une colombe blessée, Hélène battit l'air de ses bras et glissa, évanouie, sur le sol.

CHAPITRE VIII

L'ORAGE SUR LE MONDE

Les yeux d'Hélène, qu'aurait blessé la trop grande clarté du jour, demeuraient fermés. Cependant, elle ne dormait pas. Ce n'était point la veille, mais une

somnolence bizarre. Elle avait conscience de sa faiblesse, et il lui était encore impossible de coordonner les idées vagues qui surgissaient de son cerveau pour s'annihiler aussitôt, ou bien afin de faire place à d'autres, aussi confuses. Parfois, elle avait l'impression de présences qui s'agitaient autour d'elle. Des blancheurs passaient devant ses paupières qui formaient sur ses yeux un écran transparent. Des mains la touchaient précautionneusement, comme si elle eût été une chose fragile et infiniment précieuse. De temps en temps, on faisait couler entre ses lèvres un breuvage qui rafraîchissait son palais et circulait à travers son corps, lui apportant un court bien-être. Alors, elle retombait dans son inconscience, comme on s'enfoncerait du plus profond d'un abîme.

Cependant, chaque fois que venait le réveil, il lui semblait que les brumes qui l'entouraient encore se faisaient moins denses et moins confus les songes qui l'habitaient.

Un jour, elle eut la perception très nette de phrases qui pénétraient ses oreilles et arrivaient jusqu'à son cerveau.

« Plus de fièvre, bientôt la convalescence... Une affaire de jours.. »

Elle voulut tourner la tête vers cette voix qu'il lui semblait reconnaître, mais son crâne alourdi ne pouvait se détacher de l'oreiller où sa chevelure blonde épandait une large flaque d'or

Du temps s'écoula encore, une nuit, peut-être, ou bien des jours et des jours. Un matin, les paupières devenues plus légères s'ouvrirent sur l'azur du ciel qui se découpait lumineux dans le rectangle de la fenêtre. Hélène reconnut, se balançant derrière les entrelacs de fer forgé du balcon, les lourdes grappes roses du largerstroënia. Sur un fauteuil placé en face du lit, Lily, sa poupée préférée du temps où elle était une toute petite fille, puis une pensionnaire heureuse, au sortir du couvent, de retrouver dans un cadre familier et cher tous les objets qu'elle aimait, étalait sur un large coussin les volants de sa robe en plumetis bleu pâle.

La malade put se soulever sur un coude. Un gros

bouquet de roses blanches était placé sur sa table de chevet. Du passé, rien ne venait plus l'agiter ou la faire souffrir. Un calme souverain était en elle et la joie d'exister la baignait doucement. Alors, elle joignit les mains, et son premier acte réfléchi fut un acte de foi et d'amour vers Celui qui n'avait pas voulu qu'elle meure si jeune.

Fut-ce la prière qui réveilla dans le cerveau encore nébuleux les souvenirs endormis ? Son cœur, brusquement, se serra et des larmes montèrent à ses yeux, tandis que le nom de Georges se formait sur ses lèvres, mais elle ne voulut pas s'abandonner au chagrin qui stagnait en elle et dont elle ne réalisait pas encore le véritable motif. Celui qu'elle aimait était perdu pour elle ; telle était la conviction qui la remplissait de tristesse, mais du terrible drame qu'elle avait vécu la boue ne remontait pas encore à la surface.

On entra dans la chambre, et ce furent des exclamations. Diane, vêtue de la blouse blanche des infirmières, et Josette, dont le petit visage anxieux s'était amenuisé, encadraient le docteur Dubreuil.

— Quand je vous le disais qu'elle était guérie ? Hier, pour la première fois, la fièvre l'a quittée et elle a pu dormir d'un bon sommeil naturel et réparateur. Vous allez pouvoir l'alimenter et la convalescence sera rapide. Tout de même, voilà une demoiselle qui nous en a donné du mal !

— Ma chérie ! Tendrement, Diane avait posé sa main sur le front où des mèches d'or fluide demeuraient collées.

Josette, de l'autre côté du lit, se pencha pour l'embrasser, et, derrière ces trois personnages, souriant comme on sourit devant la fragilité d'un berceau, M. de Villaneuf et l'abbé Vincent n'osaient approcher.

Ainsi que l'avait annoncé le médecin qui avait soigné Hélène, avec un admirable dévouement, au cours des sombres heures où une fièvre cérébrale l'avait tenue suspendue entre la vie et la mort, la convalescence devait être rapide. Bientôt, on put lever la malade et l'asseoir dans un large fauteuil que des coussins moelleux rendaient plus douillet à son pauvre corps amaigri. Peu à peu, chacun de ses sens s'éveillait. Elle se

réhabituait aux gestes familiers, aux douceurs de la vie recommençante. Le jeune sang emplissait les veines, tonifiant les tissus, rendant aux muscles leur force et leur souplesse.

Cependant, l'esprit demeurait paresseux et comme endormi ; peut-être aussi la nature bienfaisante voulait-elle cette sorte de trêve. Ainsi, presque chaque matin, Diane, qui ne veillait plus auprès de la malade, comme elle l'avait fait durant plus de quarante mortelles nuits, apportait avec elle, lorsqu'elle pénétrait dans la chambre de sa sœur, une superbe touffe de roses blanches, des roses au cœur légèrement ambré, dont le parfum délicat suffisait à embaumer toute la pièce.

Bien qu'elle voulût les avoir sans cesse à côté d'elle, tantôt sur sa table de chevet, tantôt auprès du fauteuil où on l'installait, jamais Hélène n'avait demandé d'où provenaient ces bouquets si semblables à des bouquets de fiançailles.

Ce fut un jour où elle se trouvait particulièrement bien, un jour de la seconde quinzaine d'août tout embelli de lumière éclatante que Josette, sans le vouloir, lui apprit ce qu'elle se refusait à connaître.

Jusqu'alors, Hélène n'avait, en dehors de son médecin, reçu d'autre visite que celle, très brève, de l'abbé Vincent. Il était dangereux, pensait le docteur, d'éveiller trop hâtivement en elle le souvenir de cette douleur brutale et mystérieuse qui l'avait terrassée, au cours du bal, dans un coin écarté du parc des Erables. Ce jour-là, certain de la guérison, le docteur Dubreuil, en s'en allant, avait levé la consigne, et Josette ravie n'eut rien de plus pressé que de venir l'annoncer à sa sœur.

— Enfin, te voilà tout à fait redevenue une personne normale, ma Lène chérie, tu vas pouvoir recevoir des visites. C'est ça qui sera chic, et j'en connais qui seront contents de te voir ! Tiens, sans aller chercher loin, la personne qui t'envoie ces belles fleurs. Elles te plaisent, n'est-ce pas, les roses de Mme Orsolier ? Chaque matin, on les cueille pour toi, dans sa roseraie.

Il sembla brusquement que tout son sang quittait

les veines de la jeune fille tellement elle devint pâle, de la pâleur cireuse d'un cadavre. Un tremblement la saisit tout entière. Josette, toute insouciante qu'elle fut ne put que remarquer le changement qui s'opérait chez la convalescente. Elle s'inquiéta, entourant Hélène de ses bras caressants.

— Qu'est-ce que tu as, ma grande ? Te voilà toute blanche, et tu frissonnes comme si tu avais froid ?

— Tu dis que c'est Mme Orsolier qui m'a envoyé ces roses ?

— Mais oui, c'est elle. Oh ! nous supposons bien papa et moi, qu'il y a quelqu'un d'autre qui s'intéresse à toi. Sais-tu que pas un jour ne s'est passé sans que Mme Orsolier et notre ami Georges ne soient venus demander de tes nouvelles ? Ah ! tu n'as pas été oubliée. Et des questions...

— Ils sont venus ensemble ?

— Naturellement. Avec la petite torpédo. C'est Georges qui conduit. Deux ou trois fois, il m'a emmenée faire une promenade en forêt pendant que Mme Orsolier ou son mari — car lui aussi venait de temps en temps — demeuraient avec papa. Et tout le temps de la promenade, c'est de toi qu'il me parlait.

Comme si elle n'avait pas entendu et qu'elle continuait à suivre quelque pensée occulte, Hélène, le regard fixe, murmura, si bas que Josette ne put comprendre les mots qu'elle prononçait :

— Ils ont osé... Il est venu, après le mal qu'il m'a fait.

Mais Josette n'eut pas le loisir d'interroger sa sœur. Le bruit d'un klaxon venait de se faire entendre. Avec l'insouciance et la spontanéité de son âge la jeune fille s'élançait déjà. On entendit décroître le bruit de ses pas tandis que, très néttement, Hélène percevait, avec des sens dont la sensibilité lui paraissait décuplée, tout ce qui se passait au dehors. La voiture s'arrêtait devant la façade vétuste du Vieux Manoir. Diane et M. de Villaneuf étaient là, afin de recevoir les visiteurs. Des exclamations joyeuses s'entrecroisaient. Cependant Hélène, parmi ces voix, ne reconnaissait pas celle de Georges, mais Danièle parlait, Danièle placide et cynique avec ses inavouables espoirs et, qui sait,

de criminels projets dont le mariage exécrable n'était peut-être pas le plus atroce.

Maintenant les visiteurs avaient pénétré dans la maison. Soudain Hélène eut l'intuition qu'on les conduisait vers elle. Danièle venant, lui apportant ses vœux de bonne guérison et cela, sans doute, en présence de Georges : c'était une monstruosité qu'elle ne pourrait supporter. Elle se leva, décidée à fuir, mais presque aussitôt, vaincue par sa faiblesse, elle retomba sur son fauteuil. Seulement, en s'agrippant à la petite table placée à côté d'elle, sa main avait attiré un napperon de dentelles et le vase contenant les roses blanches glissa à terre et se brisa.

Ce fut à cette minute que la porte s'ouvrit et que Mme Orsolier, toute souriante, parut sur le seuil. La voix rauque, le regard dardé, effrayante avec ses traits amaigris et la pâleur de son jeune visage que la mort semblait avoir marqué, Hélène criait vers elle :

— Allez-vous-en, allez-vous-en ! Je vous défends d'approcher de moi. Vous êtes une misérable et c'est vous qui avez fait de lui un monstre à votre ressemblance ! Partez. Je ne dirai plus rien, mais je vous méprise, oh ! je vous méprise...

Elle éclata en sanglots convulsifs, la tête enfouie entre ses mains crispées. De grosses larmes coulaient à travers les doigts entrelacés. Elle s'enfonçait volontairement dans l'ombre et dans la douleur, comme si la lumière du jour eut été une insulte à son indicible souffrance.

Tout d'abord Danièle ne s'était pas rendu compte qu'elle était l'objet de cette fureur maladive. Elle cherchait autour d'elle ce qui avait pu causer à la jeune malade une telle émotion et à qui pouvait s'adresser cette véhémente apostrophe. Près d'elle, Diane aussi incompréhensive n'avait réalisé qu'une chose, le mal qu'Hélène se faisait à elle-même. Etait-ce une rechute, quelque crise nerveuse consécutive à un cauchemar né de la fièvre naissante.

On s'empressait autour de la malade et quand, dans une détente de ses pauvres nerfs à bout de forces, Hélène laissa retomber ses mains et rouvrit les paupières, ce fut le beau visage de Danièle interrogeant

anxieusement le sien que ses yeux aperçurent tout d'abord. Alors elle se mit à gémir comme un enfant et, cette fois, Mme Orsolier comprit que c'était à elle seule que la jeune fille s'adressait, mais c'était plutôt une plainte qu'une menace. Elle disait faiblement, entre deux sanglots

— Allez-vous en, Madame, je vous en supplie. Devant Dieu je vous pardonne. Prenez l'homme que j'aimais... que je ne le revoie plus... jamais, jamais, mais allez-vous en, vous voyez bien que votre présence me tue... Elle défaillait et, devant ce visage de martyre, Diane s'affola.

— Il faut aller chercher le docteur. Elle est folle, mon Dieu, préservez-nous !

Danièle s'était levée, très pâle. Elle fit un geste afin de calmer Mlle de Villaneuf.

— Ayez soin de votre sœur, ma chère enfant. Je vais, en effet, chercher le docteur Dubreuil, mais aussi l'abbé Vincent.

— Oh ! Madame, vous croyez...

— Ne vous affolez pas. Je crois que l'on a dit à cette enfant quelque chose d'abominable, quelque chose dont elle se meurt. Il faut vider l'abcès, et cela tout de suite, dans quelques heures, hélas ! il ne serait peut-être plus temps.

Déjà la courageuse jeune femme s'éloignait laissant les deux sœurs stupéfaites. Sur la terrasse, elle retrouva le comte de Villaneuf et le sculpteur Desarnaux lequel, ce jour-là, avait été son compagnon de promenade. Ni l'un ni l'autre n'avait rien entendu de la tragique scène. Ne voulant pas effrayer le comte, Danièle lui dit seulement que sa fille avait été prise d'une subite faiblesse et qu'elle allait chercher le docteur.

— Je vous laisse, notre cher maître jusqu'à mon retour, n'est-ce pas ? D'abord j'ai idée qu'il a une demande à vous faire.

Sous le regard bienveillant de la jeune femme, le grand artiste rougit comme un collégien.

Un instant après, au volant de la légère voiture, la jeune femme s'éloignait bien décidée à accomplir le sauvetage de ce pauvre cœur torturé.

— Elle est calme et, je crois, Monsieur l'Abbé, que vous pouvez lui parler avec le minimum de risques. Bien entendu, j'aurais préféré que vous remettiez à plus tard...

— Et que le mal secret qui ronge et torture cette enfant continue son œuvre dévastatrice ? Non, mon cher docteur. Je prends tout sur moi. Une explication est nécessaire d'autant plus que, demain peut-être, ces malheureux enfants seront séparés pour toujours.

— Oh ! Madame, qu'allez-vous penser là ? Une guerre, à notre époque ! Ce serait la négation de la civilisation, la perte de tout espoir. Personne ne la veut.

— Mais l'inconscience et la cruauté de quelques hommes la préparent. Rappelez-vous en 1914, le ciel était aussi bleu et personne ne croyait au péril.

— Mme Orsolier a raison. Que Dieu nous aide et veille sur notre pays.

— Bien entendu, laissez ignorer à Hélène que Georges serait un des premiers à partir.

D'un signe de la tête le prêtre acquiesça puis, précédé par Diane dont le visage anxieux révélait les profondes angoisses, il se dirigea vers la chambre où Hélène avertie par Josette de la visite qu'elle allait recevoir, attendait, perplexe te irrésolue.

L'entretien fut long ; il semblait interminable à ceux qui, au rez-de-chaussée, attendaient dans l'inaction. Le Docteur Dubreuil, craignant qu'une nouvelle crise ne se déclanchât, avait offert de rester. Avec M. de Villaneuf et Pierre Desarnaux, il arpentait nerveusement la terrasse, tandis que Diane et Danièle échangaient de rares paroles.

Enfin, le bruit d'une porte qui se refermait, un appel adressé à Mme Orsolier :

— Madame, venez vite. Tout est expliqué !

En quelques mots que l'indignation rendait saccadés et haletants, le prêtre fit, à la jeune femme qui l'écoutait, très droite, la tête haute et le regard direct le récit de l'abominable félonie qui, la mettant elle-même en cause, avait failli coûter à la pauvre Hélène la vie ou la raison.

Il dit tout, sachant que Danièle était de celles qui

peuvent tout entendre et dont l'infinie charité est toujours prête à pardonner. Elle murmura seulement sur un ton de douloureux étonnement :

— Jamais je n'aurais pu croire qu'une âme puisse descendre dans un tel abîme de haine et d'abjection. Combien je plains cette jeune fille.

Un ineffable sourire flotta sur la bouche du prêtre :

— J'étais sûr que vous auriez pitié d'elle. Et maintenant, venez Madame, vous avez un pardon à donner.

L'après-midi touchait à sa fin. Par la fenêtre ouverte, le globe du soleil, découronné de ses rayons répandait dans la chambre ses réverbérations de fournaise. Des touches de lumière rose moiraient la blancheur des mousselines et fardaient le visage de la malade étendue aux creux des oreillers. Elle se sentait très lasse, mais aussi allégée et joyeuse et, malgré sa faiblesse, pour la première fois, le goût de vivre et une sorte d'euphorie bienfaisante détendaient son esprit inquiet. Même, ses immenses yeux calmes comme l'eau dormante d'un beau lac, semblaient sourire sous la grille mouvante des cils.

Entre Mme Orsolier et Hélène, l'explication fut brève. Danièle tendit ses deux bras et la jeune fille, appuyant sa tête blonde contre la poitrine de la femme, murmura seulement :

— Pardonnez-moi !

Danièle, avec élan, posa un baiser sur le front où la fièvre ne battait plus son sinistre rappel et, avec un doux reproche :

— Chère enfant, pourrais-je vous en vouloir ? Vous l'aimez tant ! Mais le connaissiez-vous si mal...

— Il me détestera quand il saura. Oh ! Madame, promettez-moi de ne pas lui dire...

— Je ne ferai pas cette promesse, enfant. Entre vous, il faut que tout soit clair, que tout soit limpide. Une union ne peut être créée sans ce don absolu du cœur et de l'esprit. Georges vous aimera cent fois plus quand il saura ce que vous avez souffert à cause de lui.

— Dites, Madame, vous êtes sûre qu'il m'aime ? J'avais tellement attendu, tellement douté...

— Cette épreuve, ma chérie, c'est moi qui l'ai vou-

lue, qui l'ai conseillée à Georges. Hélas ! si j'avais pu savoir ! Je m'en veux tellement d'avoir retardé votre bonheur et si, maintenant, par ma faute, vous demeuriez encore éloignés !

— Que voulez-vous dire, Madame ? Est-ce que Georges a formé d'autres projets ?

— Les projets des hommes sont une chose fragile que les événements renversent parfois, mais j'ai tort de vous attrister. Vous ne devez penser qu'à une chose. Le cœur le plus sûr, le plus fidèle vous appartient tout entier.

— Pourquoi n'est-il pas venu aujourd'hui avec vous ?

Danièle ne put s'empêcher de sourire. Avec la charmante inconscience de la jeunesse et de l'amour, Hélène avait déjà oublié l'atroce accusation dont elle les avait soufflétés quelques heures auparavant. Dans son infinie mansuétude elle répondit, maternelle :

— Il était venu presque chaque jour et c'est lui-même qui, chaque matin, ceuillait pour vous les plus jolies roses.

D'un regard désolé, Hélène chercha sur le tapis la gerbe éparpillée.

— Demain, je vous l'amènerai, et c'est mon cher mari qui fera la demande. Qui sait, on célébrera peut-être deux fiançailles en même temps ?

Sans doute Hélène n'entendit-elle pas cette dernière phrase, ou bien n'en réalisa-t-elle pas le sens. La fatigue, peu à peu, s'emparait d'elle. Ses paupières s'appesantissaient sur ses yeux qui avaient tant pleuré. Quand Danièle lui effleura le front d'un baiser, un sommeil bienfaisaint soulevait d'un rythme doux la frêle poitrine de la jeune fille endormie.

Lorsque l'auto dans laquelle avaient pris place l'abbé Vincent et le docteur Dubreuil s'arrêta sur la place du village, devant la porte du presbytère, un groupe de paysans s'écarta afin de laisser le passage libre. Sur les seuils des maisons, des femmes montraient un visage anxieux.

Du doigt, le médecin les désigna : un mot courait de bouche en bouche qu'on devinait plutôt qu'on ne l'entendait vraiment.

Danièle avait pâli. Son regard interrogea successi-

vement les deux hommes, mais tous deux demeurèrent silencieux. Lentement, l'auto démarra, effleurant une vieille femme qui pleurait, debout sous l'un des grands tilleuls de la place.

On était au samedi, dernier jour du mois d'août 1939 et un effroyable orage était sur le point de se déclancher sur le monde.

CHAPITRE IX

LE PRINTEMPS NE MEURT PAS

Ce n'est point sans raison que l'amour a pour réputation d'accomplir des miracles. C'en était un véritable, par ce beau dimanche matin, de voir descendre pour la première fois dans le parc celle qui avait été si proche de la mort.

En se réveillant, après un long et réparateur sommeil, Hélène s'était trouvée si bien qu'elle avait exprimé de désir de s'habiller tout de suite afin d'assister à la grand'messe. Bien entendu, autour d'elle, on n'avait fait que sourire de cette prétention .Confortablement installée dans un rocking-chair capitonné de coussins, une couverture enveloppant ses jambes encore un peu faibles, la convalescente avait dû se contenter d'entendre, diffusés par la T. S. F. les beaux chants liturgiques exécutés par l'une des meilleures maîtrises de Paris. La matinée lui parut longue et pourtant ses pensées, des pensées apaisées et confiantes, lui tenaient compagnie.

Là-bas, dans la fraîcheur de la nef romane, agenouillée entre le comte de Villaneuf et sa plus jeune sœur, Diane, tout en priant d'un cœur fervent, ne pouvait s'empêcher de songer à elle-même, à ce destin décevant qui était le sien, où le bonheur et l'amour ne semblaient pas avoir place. Son pauvre cœur avait-il connu assez de renoncement ! A l'âge où les autres jeunes filles s'éveillent à la vie et songent à l'avenir,

ses austères devoirs l'attachaient au foyer où elle avait remplacé la chère morte, partie trop prématurément. Elle s'était interdit les douces espérances, les projets que forment tous les jeunes cœurs et, cependant, malgré elle-même, l'amour était venu. Un amour cruel, un amour sans issue. Non seulement celui qu'elle avait élu ne l'aimait pas, ne faisait pas attention à elle — son aînée de quelques années — mais il avait sans le chercher peut-être, conquis le tendre cœur d'Hélène et, comme l'amour appelle l'amour, lui aussi s'était donné sans réserve à un sentiment qui devait les conduire tous deux au bonheur.

Il avait fallu lutter, se vaincre avec, comme seul confident, l'abbé Vincent et encore Diane avait-elle tu le nom que, sans doute, le saint homme avait cependant deviné.

Si un peu d'amertume demeurait en elle, Diane avait trop de noblesse d'âme pour ne point s'associer aux doux émois, puis aux angoisses qu'Hélène osait à peine lui avouer, mais qu'elle lisait sur l'expressif visage de sa petite sœur. Peu à peu, sous l'effet de la prière, le tumulte de l'impossible passion s'apaisait, et quand Mlle de Villaneuf dut subir l'épreuve suprême, celle d'assister au retour de Georges, à l'émoi émerveillé de l'amoureuse, il ne restait au fond de son cœur résigné que de la mélancolie et le regret d'avoir à refermer sur une page blanche, le beau livre de sa vie.

Ce fut le soir où Hélène, soulevée d'espérance, croyait courir vers son cher bonheur, qu'un petit fait, banal en apparence, souffla sur les cendres froides et ralluma la lueur que l'on aurait pu croire éteinte à jamais.

Un nom que l'on prononce hâtivement, une main qui effleure la vôtre et, surtout, un regard d'homme, un regard admiratif et charmé qui se pose sur le visage de celle qui croit avoir renoncé à tout. D'abord Diane se sentit seulement flattée d'un hommage qui demeurait discret et venait d'un grand artiste. Ce n'était pas la première fois que sa réelle beauté lui avait valu de telles attentions, mais celles de Desarnaux s'avéraient d'une autre nature. Ce n'était point la cour banale auquelle elle s'attendait.

Durant le peu de temps que Mlle de Villaneuf demeura au bal, le sculpteur ne la quitta guère. Visiblement, il avait été ébloui par ce noble visage que tant d'autres jugaient un peu froid, mais derrière cette émotion, en quelque sorte physique, s'en éveillait une autre : la curiosité de l'âme qui habitait cette enveloppe de statue.

Il essayait de connaître la vraie nature de celle qui l'avait séduit et, pour cela, il se racontait lui-même. Bientôt ils en arrivèrent à comprendre combien il y avait entre eux de similitudes de goûts et des façons de penser semblables. Pierre, comme Diane, avait été élevé dans une famille sincèrement catholique et son cerveau en avait gardé l'empreinte. Son art lui-même s'en ressentait : mystique comme l'était celui des tailleurs de pierre inspirés qui, au XIII[e] siècle, du Nord au Midi, œuvraient afin d'orner les porches des cathédrales et de léguer aux siècles à venir les plus belles images de la Vierge et de son Divin Fils.

Leur entretien, ce soir-là, avait été brusquemment interrompu, mais la maladie d'Hélène avait été pour le sculpteur l'occasion de revoir l'idéale jeune fille à laquelle il ne pouvait s'empêcher de rêver.

Rêve impossible, se disait-il, en songeant à son âge, à ses quarante-cinq ans dont il rougissait comme il déplorait les cheveux blancs qui argentaient ses tempes. Fils unique d'une femme veuve, Pierre avait consacré sa jeunesse à sa mère, ainsi que Diane se sacrifiait à ses devoirs vis-à-vis des siens. Depuis deux ans déjà, Mme Desarnaux était morte, et jamais l'artiste, devenu riche et célèbre, n'avait songé à se créer un foyer. Peut-être parce qu'il n'avait jamais rencontré une femme qu'il jugeât digne d'occuper la place de sa mère défunte.

Danièle Orsolier, à qui Pierre avait, presque malgré lui, ouvert son cœur, avait été pour lui la meilleure des confidentes et des conseillères. C'est elle qui, en l'introduisant au Vieux Manoir, l'avait mis dans l'obligation de vaincre ses ridicules scrupules et son indélébile timidité.

Pierre et Diane étaient d'abord devenus des amis. Ce qui pouvait le mieux lui gagner le cœur de la jeune

fille, c'était l'intérêt passionné qu'il apportait à tout ce qui la touchait elle-même. Les jours où le danger planait, où le docteur prenait un visage fermé, Pierre pleurait avec Diane, ou bien il s'efforçait à la rassurer.

Avec les joies de la convalescence, leur deux cœurs libérés s'épanouirent jusqu'à laisser échapper l'aveu. Et ce fut presque sans s'en être rendu compte que Diane dut s'avouer qu'elle aimait et qu'elle serait heureuse et fière de devenir la compagne de cet homme qui aurait voulu s'agenouiller devant elle et baiser la trace de ses pas. Et c'était maintenant qu'une entente si douce régnait entre eux, maintenant que rien, en apparence, ne pouvait empêcher les beaux projets de devenir une non moins belle réalité, que tout s'effondrait autour d'elle.

La guerre, inéluctable, la barrière des poitrines humaines opposées à d'autres poitrines la folie fraticide jetant deux peuples exaspérés à la rencontre de la dévastation et de la mort.

Autour d'elle, Mlle de Villaneuf n'apercevait que des faces bouleversées, mais si les mères et les épouses laissaient couler leurs larmes, les hommes redressaient un front résolu.

En chaire, l'abbé Vincent, étreint par une émotion profonde, n'avait pu qu'appeler la bénédiction de son Dieu sur ceux qui allaient partir. Diane fit un effort sur elle-même. Les dernières oraisons latines venaient de s'éteindre. Les fidèles, lentement, gagnaient la sortie. Elle devait, même crucifiée dans son amour, donner l'exemple de la fermeté et du courage. Sur le parvis, M. de Villaneuf s'avançait vers celui, que la veille, il avait agréé comme gendre.

Le sculpteur, gravement, s'inclina sur la main que Diane lui tendait.

— Je pars tout à l'heure, dit-il simplement, je suis officier de réserve.

Leurs deux mains ne s'étaient point désunies. Bravement, la jeune fille livra son regard dont une larme atténuait le gris profond :

— Je vous attendrai !

Ils se séparèrent sur cette parole, ignorant s'ils se reverraient jamais.

De retour au château, il fallut à Mlle de Villaneuf une grande force d'âme pour ne point laisser deviner à sa cadette les redoutables événements qui se déroulaient et, de minute en minute, rendaient plus inéluctable le conflit que tous prévoyaient. Quand, à l'heure même où la France avait décidé d'entrer en guerre, substituant les actes à tous pourpalers, le son grave des cloches s'égrena dans les airs, le père et la fille échangèrent un regard où se concentrait toute leur angoisse et toute leur foi, mais ce regard, passant pardessus la tête de la convalescente, ne devait pas lui enlever sa sérénité.

Sérénité bien précaire et où se mêlait une croissante anxiété. L'après-midi était sur le point de s'achever et Georges n'avait pas encore paru. Il avait fallu se décider à quitter les jardins où la fraîcheur commençait à tomber, mais Hélène avait voulu s'installer près d'une des portes-fenêtres du salon, à cet endroit où l'on apercevait, au loin, la perspective des grands arbres rouillés par l'automne dont la double ligne aboutissait à la grille d'entrée.

Et, presque tout de suite, le bonheur tant attendu s'avança vers elle. Au volant de la torpédo, le front nu, les cheveux rejetés en arrière par le vent de la course Georges était là, plus proche à chaque tour de roue. Il y eut encore quelques minutes d'attente. Sans doute M. de Villaneuf avait-il arrêté le jeune homme au passage. Enfin la porte s'ouvrit, Hélène avait fermé les yeux, car elle craignait d'être éblouie comme par une trop vive lumière. Quand elle les rouvrit, Georges était agenouillé devant elle, il avait pris dans les siennes les petites mains amaigries qui palpitaient, toutes tremblantes entre ses doigts et ils les couvraient de caresses. Puis leurs regards extasiés se mêlèrent.

— Ma bien-aimée ! prononça seulement le jeune homme.

Et elle répondit en répétant son nom, ce nom qu'elle avait si souvent prononcé avec désespoir : Georges.

Il voulut lui expliquer l'affreux doute qui, à la façon du ver taraudant le plus beau fruit, s'était glissé en lui parce qu'il avait entendu des paroles méchantes, l'épreuve à laquelle il s'était soumis et l'avait soumise

elle-même, enfin sa joie de la revoir, les chers projets qui, ce soir de bal, allaient peut-être devenir une réalité.

— Que vous m'aimiez vous, l'idéale petite consolatrice de mon enfance sans affection, cela me paraissait une si prodigieuse chance ! Je n'osais y croire, aussi, pas une minute, je n'ai pensé que vous pouviez souffrir de mon silence, de mon indifférence feinte qui était plutôt de la timidité. Je me répétais aussi que M. de Villaneuf, lequel m'avait connu dans ma misère, hésiterait peut-être à vous donner à moi.

— Papa sait que vous êtes un grand artiste et, toujours, il vous a estimé et aimé. Et puis, ce père chéri n'est point un bourreau. Il n'aurait pas voulu faire le malheur de sa fille !

— Pauvre bien-aimée !... Vous avez souffert par moi qui donnerais ma vie...

Il s'arrêta brusquement, songeant que sa vie ne lui appartenait plus, qu'il devait avant tout la consacrer à sa Patrie en péril, mais Hélène n'ayant pas perçu l'hésitation continuait :

— Dites, pourquoi n'êtes-vous, même pour une banale visite, venu jusqu'au Vieux Manoir, lorsque vous étiez dans le pays ?

Il ne comprit pas, lui fit répéter la phrase ; alors elle lui redit ce que Rosine lui avait affirmé. La colère, une colère subite et violente le fit blêmir. Ce fut d'une voix vibrante d'indignation qu'il s'écria :

— C'est un mensonge, un mensonge de plus. Mais cette fille est donc le diable ! Il faut en finir avec elle et ses atroces calomnies. J'irai la trouver, je la ramènerai ici, de force s'il le faut et, devant vous, je l'obligerai à avouer ses mensonges. Elle vous demandera pardon.

— Non, Georges, Rosine trouvera son châtiment en elle-même, dans sa conscience qui finira bien par se réveiller. Nous devons être indulgents puisque nous sommes heureux et que, bientôt, nous le serons encore davantage.

Il n'eut pas le courage de mentir plus longtemps, et deux larmes dont il eut honte débordèrent de ses yeux.

— Mon amour, fit Hélène bouleversée, vous pleurez ? Qu'y a-t-il ? Quel obstacle se dresse encore entre nous ? Brusquement, en regardant votre cher visage, j'y découvre une expression qui me fait peur. C'est sur notre bonheur que vous pleurez. Ah ! je comprends ! Le docteur vous a dit que j'avais été bien malade ? Ce mieux, ce n'est qu'une fausse guérison ? Je vais mourir, n'est-ce pas, mourir sans avoir porté votre nom ?

— Hélène je vous en conjure, ne croyez pas une chose pareille. Vous êtes guérie, définitivement guérie, ma chérie, mais hélas il nous faudra attendre encore, patienter, prier aussi. Notre rêve, quand le réaliserons-nous ?

— Mais vous me faites peur !

— Ecoutez vous êtes brave. D'ailleurs, il faut que vous sachiez puisque, aussi bien, je suis venu pour vous l'apprendre. Aujourd'hui, ma pauvre bien-aimée, la France et l'Angleterre ont déclaré la guerre à l'Allemagne le conflit est devenu inéluctable. Ce soir, je dois rejoindre mon corps.

— Vous allez vous battre, Georges ?

— Pour mon pays ! Je me battrai pour lui, mais aussi pour vous, ma chérie, pour vous mériter ; si je n'acceptais ce devoir, je serais indigne de vous et vous ne pourriez aimer un lâche.

— Georges, je vous aime plus que tout au monde. Si vous étiez tué, là-bas, je demanderais à Dieu la grâce de me rappeler à lui.

— Vous m'attendrez ?

— Si je vous attendrai, méchant, mais vous-même, si vous alliez m'oublier ?

— Cela ne me paraît pas possible.

— Et cependant, si je vous demandais un gage ?

— Un gage ? Quel qu'il soit, je jure de vous le donner !

— Alors, tout est simple ! En temps de guerre, n'est-ce pas, les formalités d'un mariage sont brèves. Je veux devenir votre femme avant que vous soyiez au danger. Il me semble que mes prières seront plus puissantes et mieux exaucées si c'est pour mon mari que je prie.

— Comment, vous voudriez ? balbutia le jeune homme éperdu.

Et, presque souriante, appuyant ses doigts frêles sur les lèvres tremblantes de son fiancé.

— Chéri, plus un mot, ou je croirai que votre promesse est bien dure à tenir.

— Vous êtes un ange, dit-il gravement.

Puis il posa sa bouche sur le petit front auréolé d'or.

Huit jours après, bien faible, mais radieusement jolie, Hélène, soutenue par son père et par Danièle Orsolier, pénétrait dans la petite mairie villageoise où devait s'accomplir la première partie — celle qui regarde les hommes — de son mariage avec le simple soldat Darcelles.

Sursitaire, en raison de son admission aux Beaux-Arts, Georges maintenant suivait le sort de sa classe et faisait à Versailles une brève instruction militaire avant d'être envoyé sur le front. Il avait pu obtenir cette courte permission, mais, au sortir de l'église, il lui faudrait se séparer de sa jeune femme et partir pour la direction inconnue où son devoir l'appelait.

Ce fut d'une voix claire et sans défaillance que la fiancée prononça le oui qui l'engageait peut-être pour un tragique destin. A l'église, sous la lueur des cierges, parmi les brassées de roses blanches et de dahlias dont, la veille, Mme Orsolier avait fait une moisson, son pur visage resplendissant d'une surhumaine félicité l'on eût dit quelque sainte descendue de son vitrail, tellement elle mettait de ferveur et de foi dans cet acte pathétique, mariage de deux âmes qui n'avaient qu'une certitude, celle de se retrouver là-haut.

Quand la bénédiction fut terminée et que l'abbé Vincent, aussi ému que les mariés, les eut accompagnés jusqu'à la porte de la sacristie, Hélène voulut s'agenouiller un instant devant la statue de la Vierge, image naïve que souvent elle avait fleurie des lys de son jardin.

Le petit cortège — les deux familles seulement — était déjà sur le parvis, respectant la méditation de la nouvelle épousée.

Elle priait encore, la tête dans ses mains, lorsqu'elle eut conscience d'un léger frôlement, d'une présence

presque à ses côtés. Sans crainte, elle leva la tête : Rosine était là, à demi dissimulée par un pilier. Elle rougit quand le pur regard d'Hélène rencontra le sien. Sans doute s'attendait-elle à être repoussée avec mépris.

Un instant, elles se regardèrent en silence, puis Hélène se signa et, quittant son prie-Dieu, elle fit un pas vers Rosine.

— Tu désires me parler ? questionna-t-elle doucement.

Au son de cette voix, la jeune fille tressaillit. Elle baissa le front, plus humiliée peut-être par cette douceur qu'elle ne l'eût été par de la colère et des reproches. Pourtant, les mots ne sortaient pas encore de ses lèvres serrées entre lesquelles passait un souffle haletant.

— Parle, ma pauvre Rosine ! Libère ton cœur ou, plutôt, non, ne dis rien ; à quoi cela servirait-il puisque je t'ai pardonné depuis longtemps.

— Vous m'avez pardonnée ? Cela est impossible, ou bien c'est que vous ignorez encore ce que j'ai fait contre vous ! Et ce n'est pas d'hier, allez, que j'ai cherché à vous nuire. C'est le jour de l'enterrement, vous vous souvenez ? Je venais de revoir Georges, je ne sais quelle idée m'était venue en tête. Et vous l'avez emmené sous mes yeux ! Je vous ai détestée à partir de cette minute, tenez, au point que j'en arrivais à souhaiter votre mort. Le lendemain, j'ai parlé de vous à Georges. A sa pâleur, à l'expression si douloureuse de sa physionomie, j'a compris qu'il était trop tard, qu'il vous aimait et qu'il n'aimerait jamais que vous. Il ne me restait qu'une arme, la calomnie.

— Ma pauvre petite, comme je te plains.

— Vous pouvez me plaindre. J'ai tout perdu ! Il ne me reste plus rien, plus rien que la mort. Ah ! si j'avais le courage ..

— Te tuer, ajouter ce crime aux fautes que tu déplores, car je suis sûre que le repentir est entré en toi.

— Vous parlez comme l'abbé Vincent. Vous avez tous deux une belle âme, mais moi je ne suis pas une héroïne : je suis une simple femme et je souffre !

Presque amicalement, la jeune mariée mit sa main où brillait l'or de l'anneau nuptial sur l'épaule de

Rosine. Elle la guida vers le prie-Dieu, la força à s'y agenouiller puis, d'une voix légère comme une musique lointaine, elle murmura à son oreille :

— Prie, ma pauvre Rosine, c'est dans la prière que tu trouveras la force de vivre et de surmonter la honte de toi-même. Moi, je t'accorde mon pardon du plus profond de mon cœur, et l'abbé Vincent a le pouvoir de remettre ta faute au nom de notre Dieu. Ensuite, tu n'auras plus de comptes à rendre qu'à ta conscience et c'est elle qui te dictera tous les futurs devoirs. Oh ! tu en as certainement qui rempliront le vide de ton existence. Ce moulin, que ton père t'a légué, tu ne dois pas le laisser passer en d'autres mains. Ce sera l'héritage de tes enfants.

— Mes enfants ! Qui voudrait de moi, maintenant que par orgueil, j'ai repoussé celui qui souhaitait m'épouser. A lui aussi j'ai menti et, si un jour, le hasard nous faisait nous retrouver en face, devant lui, aussi, le rouge de la honte me monterait au front.

Sur le porche de l'église, une silhouette masculine venait de s'encadrer. Au dehors, le soleil au zénith jetait sur la terre tout un poudroiement d'or et c'était un saisissant contraste, devant le demi-jour de l'église, cette arche grande ouverte sur une clarté d'apothéose.

En même temps, les deux jeunes filles tressaillirent. Chacune d'elle avait reconnu celui qui, inquiet de la longue absence d'Hélène, venait voir ce qui la retenait encore loin de lui.

Rosine eut un recul, son regard était celui d'une bête traquée. Elle eut voulu se cacher dans quelque coin obscur de la nef, Hélène s'était placée devant elle afin de lui éviter l'humiliation qu'elle redoutait par-dessus tout. Le grande voile de tulle formait devant le visage de Rosine une sorte de nuée et sa vue en était brouillée. Elle n'aperçut pas le sourire que Georges adressait à sa bien-aimée.

— Va dans la sacristie, Rosine. L'abbé Vincent s'y trouve encore.

— Merci ! Tu es bonne, je n'oublierai jamais !

Seule, entre la double rangée de bancs, Hélène s'avançait lentement vers l'appel muet de son mari. Leurs regards s'étaient attirés et ne se quittaient plus, un

sourire flottait sur leurs lèvres. Pourtant ce n'était point vers le bonheur, mais vers la séparation que cette minutes pathétique les conduisait. Au moment de franchir le seuil de pierre que tant de pas avaient usé, Hélène étendit la main afin de prendre l'eau bénite, mais Georges la devança. Leurs doigts s'effleurèrent. Ensemble, ils firent le signe de la croix.

Là-bas, sur l'autel où descendait, à travers les vitraux unis, la gloire du soleil éteignant la flamme jaune des cierges, les roses et les grands dahlias échevelés achevaient de mourir, mêlant leurs derniers arômes aux fumées bleues de l'encens. Tandis que le petit cortège se reformait, les autos suivant celle de la mariée, Rosine, bouleversée, répétait à l'abbé Vincent les nobles paroles d'Hélène et implorait l'absolution qui, seule, pouvait la sauver du gouffre de désolation où son orgueil l'avait entraînée.

CHAPITRE X

MORS ET VITA

Un mois s'était écoulé, un mois de mortelles angoisses que chacun s'efforçait de cacher sous le masque héroïque d'un visage serein. Si, parfois, la tâche semblait trop rude, si le courage était sur le point de faiblir, il y avait les besognes matérielles pour lasser le corps et occupe l'esprit. Sous la diligente direction de Danièle, les vastes bâtiments des Erables étaient en voie de transformation. Jean Orsolier, cédant aux suggestions de sa femme, avait offert aux autorités militaires d'y accueillir des malades ou des blessés dont il prenait un certain nombre à sa charge et, déjà, dans les vastes pièces dont on avait relégué au grenier le somptueux mobilier, les rangées de lits blancs attendaient des occupants. Un personnel bénévole s'était groupé autour de Danièle, laquelle, nantie depuis long-

temps d'un diplôme d'infirmière — études qui lui avaient été si nécessaires au cours de ses visites de charité — s'était mise simplement à la besogne, refusant le poste prépondérant qui lui avait été offert pour n'être, sous la blouse et le voile blancs, qu'une infirmière parmi les autres, prête à se pencher sur la plus humble détresse et à accepter les plus répugnantes besognes.

Auprès d'elle, Diane de Villaneuf et Hélène Darcelles faisaient de leur mieux, courant suivre le matin des cours à Fontainebleau et consacrant toute leur après-midi à travailler comme des manœuvres, en attendant l'arrivée des premiers blessés.

Les dernières feuilles vertes formaient encore aux branches éployées des vieux érables une parure que le vent, chaque jour, arrachait bribe par bribe, quand un contingent de soldats, la plupart contusionnés et commotionnés par des explosions, alors qu'ils s'avançaient en terre allemande, sur un champ de bataille nouveaux pour eux, fut amené au château. De ce jour, une activité fiévreuse y régna. Seule, l'heure du courrier permettait à celles qui attendaient de se reporter par la pensée vers les chers absents.

Comme elles étaient ardemment espérées, ces lettres venant du front et portant, pour seule indication, le chiffre vague d'un secteur. Les premières semaines avaient été si longues, alors que rien ne parvenait et, qu'après une interminable attente devant la grille d'où elles guettaient l'arrivée du facteur, les deux sœurs s'en retournaient à pas lents, n'osant se regarder afin de ne point aggraver l'une l'autre leur profond désarroi.

Où étaient-ils ? Pierre, officier de réserve, à la tête de sa batterie ; Georges, simple soldat parmi une foule anonyme.

Maintenant, ni Diane ni Hélène n'avaient le loisir de guetter le courrier. C'était Josette, trop jeune encore pour se consacrer aux blessés, qui assurait la distribution. Et quelle course éperdue à travers les salles nues où les fenêtres sans rideaux laissaient pénétrer les dernières splendeurs d'un automne froid, mais ensoleillé, quand elle reconnaissait sur l'enveloppe grossière, une écriture chérie !

Un matin, ce fut à Danièle seule que la plus jeune des demoiselles de Villaneuf eut des lettres à remettre. Devant le regard déçu de ses deux sœurs qui se trouvaient auprès de Mme Orsolier, elle eut un sourire vaillant et, grossissant sa voix cristalline afin d'imiter le ton un peu bourru du major à quatre galons pour lequel elle professait une admiration enthousiaste :

— Sacrebleu, vous n'allez pas pleurnicher, tout de même ! Vos soldats ont autre chose à faire...

Elle s'interrompit, frappée par la pâleur qui, subitement, avait envahi le beau visage de Danièle. Instinctivement, Diane et Hélène s'étaient rapprochées l'une de l'autre, épaule contre épaule, dans cette solidarité de l'angoisse et de la douleur.

Ce fut sur Diane que s'arrêta le regard troublé de Danièle :

— Ma pauvre enfant ! Il va vous falloir du courage, Desarnaux est blessé.

— Mort, n'est-ce pas ? Ne me cachez rien, Madame, je vous en conjure.

— Non, je ne vous mens pas. Sa vie n'est point en danger.

— Mais alors, je pourrai le revoir ? Vite, dites-moi où il est que je puisse courir...

— Nous allons partir ensemble. Votre venue le réconfortera, si vous avez ce courage !

— Ce courage ? Vous appelez courage la joie de nous revoir, mais quelle que soit sa blessure, me croyez-vous capable de l'abandonner ?

— Non, certes ! Je sais que vous avez toutes les noblesses, ma chère Diane, mais tout à l'heure vous avez prononcé un mot qui lui aurait été bien douloureux.

— Moi ?

— Oui ! Vous avez dit : nous revoir. Or, votre fiancé ne pourra jamais plus contempler votre cher visage. Il est...

— Aveugle ? Oh ! Madame, vous avez raison ! Pour lui, pour le grand artiste qu'il était, c'est un affreux malheur mais, pour moi, vous m'accuserez peut-être d'égoïsme, je crois que je trouverai une infinie douceur à lui consacrer toute mon existence, à être tout pour lui, comme il sera tout pour moi.

Les yeux de l'admirable fille ne s'étaient même pas voilés d'une larme, toute son âme, héroïque avec simplicité, s'y reflétait dans le rayonnement d'étoiles de ses magnifiques iris, lumineux comme du cristal à peine teinté.

Evacué du front après un terrible accident — l'explosion d'une mine sous les roues du char d'assaut dans lequel il se trouvait — le sculpteur avait été d'abord soigné dans une ambulance du front, puis, devant la gravité des lésions qui ne laissaient que peu d'espérance de sauver ses propres yeux, le major avait décidé son évacuation aux Quinze-Vingt.

Voyage douloureux et pénible pour un homme qui, pas une minute, n'avait perdu sa lucidité. Trop fier pour imposer à la jeune fille qu'il aimait l'obligation de tenir la parole donnée, il avait refusé d'avertir qui que ce soit de son lamentable sort. Sa résolution était prise. Infirme, incurable, devant renoncer à la fois à son art et à son amour, il disparaîtrait sans laisser de traces. Il irait écouler ses misérables jours au fond de quelque solitude où des soins nécessaires lui permettraient de végéter dans la résignation et l'attente de la seule délivrance qu'il pouvait espérer.

Cela avait donc été en dehors de Désarnaux que Mme Orsolier avait été avertie par la sœur Angélique, laquelle avait des intelligences dans la place. Ce que fut pour Pierre la visite de Diane que Danièle Orsolier accompagnait, nul ne pourrait trouver de mots pour une telle description, mais, dans cette lutte de générosité, infailliblement, l'homme devait être vaincu. En vain, avec une véhémence qui arrachait des larmes aux spectateurs muets de cette scène poignante, Pierre voulut-il dissuader Mlle de Villaneuf d'aller au bout de son merveilleux élan. Il lui montra la longue chaîne des jours qui allaient se succéder. Artiste réputé, membre de l'Institut, à quarante ans, il avait pu offrir à une femme, choisie entre toutes, de partager son existence glorieuse, il ne pouvait river cette créature de jeunesse et de beauté à sa nuit éternelle, à son obscurité.

A ces arguments pathétiques, Diane en opposait d'autres, aussi puissants, car il s'agissait de la parole jurée, cette foi qu'ils s'étaient mutuellement promise

pour la bonne comme pour la mauvaise fortune. Déjà, elle formait des projets d'avenir. Le seul point noir se trouvait écarté par cette héroïque blessure. Souvent Diane avait envisagé avec crainte le moment où il lui faudrait quitter son père, le doux cadre où s'était écoulée son enfance, afin de suivre sn mari. Maintenant, c'est lui qu'elle emmènerait dans cette chère demeure, où tout se ferait joyeux pour l'accueillir. La fortune, la renommée, en a-t-on besoin quand on s'aime ?

Lorsque Diane de Villaneuf quitta le chevet du blessé, la partie était gagnée. Quelques semaines encore, et un nouveau mariage, un mariage de guerre, serait célébré par l'abbé Vincent ?

Ce soir-là, quand les deux sœurs, leur besogne achevée, se retrouvèrent dans la petite chambre presque monacale qu'elles occupaient dans les combles du château — toutes les pièces des autres étages étant consacrées aux blessés — Hélène, d'un grand élan, prit sa sœur entre ses bras.

— Oh ! ma grande, comme tu as bien fait, et combien je t'admire !

— M'admirer ! Rien n'est plus naturel, et tu aurais agi comme moi.

Oh ! certes, elle aurait agi de même, la pauvre petite amoureuse qui ne vivait que par le réconfort apporté par une lettre et dans l'attente de celle qui allait venir. Les mains jointes, son clair visage que le chagrin creusait, mais en lui donnant peut-être plus de beauté et plus de charme, levé vers le crucifix placé au chevet des deux couchettes, elle priait pour l'absent, l'imaginant au milieu du danger, sous la seule protection de son amour et de ses prières, et sa charité s'étendait à tous, à ceux qui souffraient et qui mouraient en cette heure, sans même la consolation de croire et d'être aimés.

Ce matin-là, le tic-tac du moulin arrêté depuis le jour de la déclaration de guerre, venait de reprendre. Les difficutés de transport, les réquisitions de camions avaient décidé les paysans à reprendre le chemin du vieux moulin, et l'animation qui régnait maintenant dans la grande cour, où l'on sentait de nouveau

l'odeur saine du blond froment, avait forcé Rosine à sortir de la morne inaction dans laquelle elle semblait se complaire.

Dans tout ce qui arrivait maintenant, elle s'imaginait trouver le châtiment de ses longues erreurs, car, non seulement elle s'accusait des actes que son infernale jalousie lui avait fait commettre, et dont elle avait reçu le double pardon, mais elle remontait jusqu'à son enfance, cette enfance égoïste où, abusant de la complaisance d'un père qui la chérissait aveuglément, elle avait donné libre cours à ses instincts cruels de petite fille fantasque et odieusement volontaire.

Pourtant, peu à peu, la nécessité d'agir, de seconder sa vieille servante et l'unique garçon qui soit resté à son poste — les autres, les jeunes, avaient tous répondu à l'appel du pays — la tirait de sa mélancolie, lui redonnait, malgré elle, le goût de vivre. La ruine qu'elle avait vue imminente, et qu'elle acceptait, telle une juste punition du mal qu'elle avait causé, s'écartait d'elle. C'était comme une ombre appesantie sur le vieux moulin, le paralysant, petit à petit, avant de le frapper de mort, qui se serait dissipée.

Le soir, fatiguée par une longue journée de labeur, Rosine n'avait plus la force de s'abandonner au chagrin. Les remords même s'apaisaient, puisque l'abbé Vincent lui avait promis la rémission de ses fautes. Parfois, il lui arrivait de penser à l'avenir et de former pour plus tard des projets.

Ces projets avaient même un visage : celui de Fernand Bonnier. Qu'était-il devenu, le pauvre petit gars ? Parti le premier jour de la mobilisation comme tant d'autres. Depuis, avait-il donné de ses nouvelles ? Ses parents savaient-ils où il se trouvait et s'il vivait toujours ? Peut-être, s'il avait eu, au pays, une promise, le désir de la revoir l'aurait-il protégé ? L'amour a une si grande puissance.

Et ce fut presque sans en avoir d'avance formulé le projet, qu'un dimanche, après les vêpres, un beau dimanche d'arrière-saison, encore tout doré de l'or des feuilles et des reflets d'un couchant somptueux, Rosine Lachenault se dirigea vers la ferme des parents Bonnier.

Les deux vieux étaient là. La veille au soir, on avait achevé de vendanger le clos, et, maintenant, il fallait s'atteler à l'arrachage des betteraves : perpétuels travaux des champs si l'homme veut que la terre nourricière continue à assurer l'existence de tous. Soudain, une porte s'ouvrit, celle qui donnait sur les communs, et une solide carrure s'y encadra. Rosine n'avait pas encore distingué le visage de celui qui se trouvait à contre-jour et que la surprise avait immobilisé, mais elle ne put se tromper quand une voix prononça son nom.

— Rosine, vous êtes venue, mais si vous êtes venue, c'est que vous vous intéressez un peu à moi ?

Elle rougit, détourna son visage. Le garçon était devant elle, moins gauche dans son uniforme kaki que dans ses vêtements du dimanche. Il lui prit les deux mains dans les siennes.

— Mademoiselle Rosine, moi, je n'ai jamais cessé de penser à vous. Surtout depuis que j'ai su, d'après une lettre de mes vieux, que vous étiez libre...

— En effet, je...

— Oh ! ne m'expliquez rien. Vous êtes là, et c'est bien du bonheur pour nous. Mes parents savent ce que je vous ai demandé et ils seraient heureux, eux aussi, de vous avoir pour bru. Me voilà au pays pour vingt et un jours, en permission agricole, quoi ? Bien sûr, je ne vous demande pas de me répondre oui tout de go. Mais si vous voulez me faire une grande joie, et même que je reparte avec l'idée de bien me battre et de revenir intact, donnez-moi un petit espoir. Permettez-moi de vous revoir... pas comme un promis...

— Et pourquoi pas comme un promis, Fernand ? Auriez-vous changé d'idée?

— Ah ! pour ça, non, Rosine ! Je vous l'ai dit, je vous aime de toutes mes forces, et je crois bien que jamais je n'aurais pu vous oublier. Donc, si vous vouliez, ce n'est pas de mon côté que viendraient les obstacles.

D'un mouvement charmant, un mouvement où elle retrouvait, avec un peu de sa coquetterie passée, la grâce d'un cœur prêt à se donner, Rosine tendit au jeune homme sa joue duvetée qu'il osa à peine effleurer

de ses lèvres, puis elle sauta au cou des deux paysans qui riaient d'aise à la pensée que leur pauvre gars, parti si triste pour la guerre, emporterait cette fois une provision de courage et de bonheur.

Sur le Loing, dont les eaux vertes étaient laquées de reflets dansants, la grande roue du moulin déchaînait une tempête, remous et bouillonnements d'écume. Assise sur la rive, profitant d'un des rares après-midi de repos qu'il lui était permis de s'accorder, Hélène rêveuse, fixait la surface mouvante dont ses grands yeux reflétaient le vert profond. Sans doute, d'une des fenêtres de l'habitation, la meunière l'avait-elle aperçue, car, après quelques hésitations, Rosine parut sur la berge et s'avança timidement vers son ancienne amie.

Elle la salua de loin, tandis que, d'un geste d'accueil, Hélène lui faisait signe d'approcher.

— Madame, balbutia la jeune fille, n'osant serrer la main qui se tendait.

— Appelle-moi Hélène comme autrefois, veux-tu ? Le passé est si loin ! Oui, je sais bien, deux mois à peine, mais il est des périodes dans la vie qui comptent si douloureusement. Nous n'étions que des enfants à peine conscientes de nous-mêmes, et nous nous retrouvons des femmes trempées par la douleur, asservies par un devoir très haut. Qu'avons-nous à offrir en comparaison de ceux qui sont là-bas ? Notre courage, notre résignation et notre amour aussi. Il faut aimer... aimer !

Et le geste que faisait Hélène en répétant cette parole de l'Evangile semblait embrasser le monde.

Elle demeura un instant silencieuse, puis, se retournant vers sa compagne :

— Tu as des nouvelles de ton fiancé, Rosine ?

— Oui, deux lettres depuis qu'il est reparti au front. Et vous, Madame ?

— Il m'écrit presque chaque jour. Il me dit qu'il a confiance. Il reviendra !

— Oh ! il faut le croire, il faut le croire ! Ils reviendront !

FIN

Pour paraître jeudi prochain sous le n° 688 de la Collection "Fama"

MARIAGE DE GUERRE

par PHILIPPE JARDYS

CHAPITRE PREMIER

Ce jour-là, 20 septembre 1939, vers six heures M. Abel Josserand, principal clerc de l'étude de Me Cognard, notaire à Romilly-en-Thiérache, achevait de ranger les papiers épars sur son bureau, car l'instant était venu où chacun devait rentrer chez soi.

M. Abel Josserand était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, mince, au maintien réservé, presque effacé, au caractère d'une douceur inaltérable. Sa patience était sans bornes, et il savait mieux que personne écouter les longues finasseries dont les paysans venus pour le consulter émaillaient leurs discours afin de dissimuler le plus longtemps possible leurs véritables intentions.

Depuis vingt ans, M. Josserand remplissait ses fonctions à l'étude Cognard, et cela, à la satisfaction de tous.

(A suivre).

2276. — Imprimerie " La Semeuse "
Étampes (S-et-O.) France. 1941.

COLLECTION FAMA

■

Derniers volumes parus :

680. **Se mentir à soi-même**, par Pierre CHANLAINE.

681. **La femme au bandeau**, par Pierre CLAUDE.

682. **Amour 1939**, par Magda CONTINO.

683. **Celui qu'elle attendait**, par Germaine PELLETAN.

684. **L'école de l'amour**, par VERSE-STEFF.

685. **Les deux clefs d'or**, par Annie et Pierre HOT.

686. **Le prix du silence**, par Jean KÉRY.

687. **L'ombre sur le moulin**, par Marguerite GEESTELINK.

Prochain volume à paraître :

688. **Mariage de guerre**, par Philippe JARDYS.

■

En vente partout : **2 francs 50**

LES

PATRONS FAVORIS

DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS